

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

La Jeune Belgique, série 2, tome 1, partie 3 (n°18-25), Bruxelles, 16 mai 1896-4 juillet 1896.

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>



SEIZIÈME ANNÉE

—
2^e SÉRIE. — TOME I

N^o 18

16 Mai 1896

LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

- ALBERT GIRAUD. — M. Zola et « Rome ».
 VALÈRE GILLE. — Le Néo-Hellénisme.
 FRANZ ANSEL. — Les douces Larmes.
 — Vision d'Avril.
 ROBERT CANTEL. — La Question des Humanités.
 I. G. — Le Sermon sur la Montagne, et le Socialisme contemporain,
 (Edmond Picard.)
 R. C. — Le Médecin de l'Amour au temps de Marivaux (docteur
 Grasset.)
 MEMENTO.
 BIBLIOGRAPHIE.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.
 PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN.

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la *Rédaction* à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, *secrétaires*; tout ce qui concerne l'*Administration* à M. Henri Lamertin, *éditeur*, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS: Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Nelson Lekime, Jules Lemaître, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Pascha!, Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierst, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895).
15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collection complète 75 00
Chaque année séparément est en vente au prix de 7 00
Le Parnasse de la Jeune Belgique, 1 fort vol. 7 50
Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 6 00
DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalet*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. . . 3 50
— *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
— *Edition ordinaire* . . . 3 50
— *Quinze jours en Hollande*, prose . . . 5 00
— *Toutes les œuvres du poète*, prose et vers en volumes à . . . 3 00 et 3 50
JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les *Complaintes*, l'*Imitation de Notre-Dame de la Lune*, le *Concile féérique*, les *Derniers vers*. 1 volume . . . 6 00
— *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine 3 50
— *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* . . . 3 50
JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* 3 50
— *Les Cantilènes* 3 50
— *Le Pèlerin passionné*. 3 50
— *Autant en emporte le vent* 3 00
STUART MERILL. — *Les fastes*. 3 00
— *Petits poèmes d'Automne* 3 00
HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* . 3 50
GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. . . 3 50
EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
— *Une belle dame passa* 3 50
— *Trois dialogues nocturnes*, prose . . . 2 00
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. 3 50
— *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne*. 3 00
EMMANUEL SIGNORET. — *Le livre de l'Amitié*, poème. 3 00
CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* . 3 50
HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose 3 00
GUY ROPEARTZ. — *Adagiettos* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER
Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET
ROBERT CANTEL

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

M. Zola et « Rome ».

I

Le plus gros fermier général du roman français vient de publier son plus gros livre, qui est, comme l'annoncent les communiqués envoyés à la presse, un gros événement.

Pour une foule de raisons, d'ailleurs peu littéraires, il devient difficile d'exprimer sur l'œuvre et sur le talent de M. Zola un jugement qui n'ait pas l'air d'être partial. L'auteur des *Rougon-Macquart* occupe, à la suite d'un labeur de vingt-cinq années, obstiné et patient, une situation qui le désigne à l'envie des jeunes vibrions qui ont apporté au monde un néologisme. Il y a des moments où l'on est tenté de le défendre. De plus, M. Zola, dont la combativité n'a pas faibli depuis *Mes Haines*, s'est courageusement retourné vers la meute des dévorants et leur a jeté à la face, pêle-mêle avec les effusions d'une vanité toujours éveillée, une poignée de dures vérités. S'il n'était pas si infatué de son personnage, on applaudirait.

D'un autre côté, M. Zola s'est diminué le jour où, rompant avec son passé, il est devenu le mendiant qu'on montre à la porte de l'Académie. Comme d'autres, il a subi la maligne influence du retour d'âge de l'écrivain. J'appelle ainsi la période de crise où le talent, surmené par une production excessive, incapable de se renouveler, tourne à l'autoparodie et à la grimace. En même temps se déclare chez l'artiste, empalé sur une idée fixe, une soif intense, toujours renaissante, de distinctions et d'honneurs. C'est l'heure où l'on aspire à présider les du Boisgobey, l'heure où l'on dit aux ministres ce que l'on disait naguère aux seuls concierges : « Cordon, s'il vous plaît ! », l'heure où l'on repousse le 41^{me} fauteuil pour courtoiser ceux qui occupent les quarante autres.

M. Zola a manqué de dignité, et si l'on pouvait, en sifflant, expliquer son coup de sifflet, on le sifflerait.

Pourtant, si M. Zola a manqué de dignité, il n'a pas manqué de franchise. Malade, il n'a point cherché à donner le change sur sa maladie. Loin de la dissimuler honteusement, il l'a étalée en plein soleil. Il a dit tout haut : « Puisqu'il existe une Académie française, je dois en être. » L'attitude n'est pas fière, mais elle est crâne. Et lorsqu'on la compare au double jeu de quelques écrivains belges, qui, tout en posant à l'intransigent farouche, au révolté, à l'anarchiste, au destructeur et à l'ensevelisseur de la société, ne cessent de tendre aux pouvoirs publics leur sébile gourmande et leur boutonnière avide, on se sent devenir indulgent pour l'auteur de *Germinal*.

Je voudrais donc, en exprimant passionnément un avis sincère et longtemps délibéré, rester à distance égale des dévorants qui attaquent M. Zola parce qu'il les offusque, et des panégyristes qui admirent dans son œuvre leur propre bassesse d'esprit. Je n'aime pas mieux hurler avec les loups que bêler avec les moutons.

J'ai dit maintes fois, dans la *Jeune Belgique*, la répugnance que j'éprouve pour les conceptions de M. Zola. Je ne conteste pas au romancier de Médan une certaine puissance de tempérament, que l'on a tort, à vingt ans, de prendre pour du génie, et qui se traduit dans son œuvre par le culte de la force et l'adoration du succès.

M. Zola est un barbare venu du Midi et qui a conquis les Gaules. Conquérant brutal, il n'a d'autre esprit que l'esprit de conquête, et ses héros de prédilection sont des hommes de proie, des fauves sociaux. C'est le plus invraisemblable aventurier des lettres françaises. Parvenu coiffé de laurier, il convie aujourd'hui la France et le

monde à la cérémonie du baise-pied. Il reluit comme une idole dorée sur les tombes glorieuses de Hugo, de Leconte de Lisle et de Taine. Flaubert disparaît dans son ombre et Balzac est son précurseur. M. Zola est le vrai Dieu de la démocratie bourgeoise. Il lui ressemble d'une façon vengeresse, et s'il lui survit, ce sera pour témoigner, auprès des générations futures, de la déchéance intellectuelle et morale de son temps.

Romancier, M. Zola ne nous a donné ni un type ni un individu. Chez lui, il n'y a de vivant que les foules et les choses auxquelles il communique, par de grossiers artifices de style, une vie semblable à la vie des foules. Quant à l'écrivain proprement dit, c'est un romantique attardé, un mauvais élève de Hugo qui a cru écraser Balzac sous des métaphores, et qui, n'ayant pas réussi à tuer le grand Tourangeau, s'est mis à disputer aux fabricants de romans-feuilletons le prix de la phrase incorrecte et plate.

On connaît son humanité qui, neuf fois sur dix, ne va pas plus haut que les reins de ses personnages. Une femme d'esprit disait un jour à Fontenelle, en lui touchant la poitrine à la place du cœur : « Votre cerveau va jusque-là ! » On devrait dire, en montrant le front de M. Zola : « Voilà jusqu'où va son ventre ! »

II

L'abbé Pierre Froment, l'auteur de *la Rome Nouvelle*, sera-t-il condamné par le Vatican ? Benedetta Boccanera obtiendra-t-elle l'annulation d'un mariage non consommé ?

Telles sont les deux questions autour desquelles tourne l'œuvre de M. Zola. En elles se résument le roman d'intrigue et le roman d'amour qu'il portait dans sa valise en partant pour l'Italie. Il lui a plu de placer à Rome l'action de ce double roman et d'y ajouter, sans doute à l'intention de l'Académie, une ambitieuse étude sur la politique de Léon XIII. Le roman d'amour pourrait être de M. Georges Ohnet, le roman d'intrigue d'Eugène Sue, et l'étude sur la politique romaine a l'air d'une réponse de M. Homais à M. Melchior de Vogué.

L'abbé Pierre Froment, à qui Lourdes a failli faire jeter le froc aux orties, s'est lancé à corps perdu dans le mouvement démocratique provoqué par une Encyclique célèbre. M. Zola raconta longuement le livre de son héros :

« *La Rome Nouvelle*, le titre de son livre, se

remet à flamboyer devant Pierre et une autre songerie l'emporta ; il revêcut son livre, après avoir revêcu sa vie. Il l'avait écrit d'enthousiasme, utilisant les notes amassées au hasard ; et la division en trois parties s'était de suite imposée : le passé, le présent, l'avenir.

» Le passé, c'était l'extraordinaire histoire du christianisme primitif, de la lente évolution qui avait fait de ce christianisme le catholicisme actuel. Il démontrait que, sous toute évolution religieuse, se cache une question économique, et qu'en somme l'éternel mal, l'éternelle lutte n'a jamais été qu'entre le pauvre et le riche. Chez les Juifs, immédiatement après la vie nomade, lorsqu'ils ont conquis Chanaan et que la propriété se crée, la lutte des classes éclate. Il y a des riches et il y a des pauvres : dès lors naît la question sociale. La transition avait été brusque, l'état de choses nouveau empira si rapidement, que les pauvres, se rappelant encore l'âge d'or de la vie nomade, souffrirent et réclamèrent avec d'autant plus de violence. Jusqu'à Jésus, les prophètes ne sont que des révoltés, qui surgissent de la misère du peuple, qui disent ses souffrances et accablent les riches, auxquels ils prophétisent tous les maux, en punition de leur injustice et de leur dureté. Jésus lui-même n'est que le dernier d'eux, et il apparaît comme la revendication vivante du droit des pauvres. Les prophètes socialistes et anarchistes, avaient prêché l'égalité sociale, en demandant la destruction du monde, s'il n'était point juste. Lui, apporte également aux misérables la haine du riche. Tout son enseignement est une menace contre la richesse, contre la propriété ; et, si l'on entendait par le Royaume des cieux, qu'il promettait, la paix et la fraternité sur cette terre, il n'y aurait plus là qu'un retour à l'âge d'or de la vie pastorale, que le rêve de la communauté chrétienne, tel qu'il semble avoir été réalisé après lui, par ses disciples.

Pendant les trois premiers siècles, chaque église a été un essai de communisme, une véritable association, dont les membres possédaient tout en commun, hors les femmes. Les apologistes et les premiers pères de l'Église en font foi, le christianisme n'était alors que la religion des humbles et des pauvres, une démocratie, un socialisme en lutte contre la société romaine. Et quand celle-ci s'écroula, pourrie par l'argent, elle succomba sous l'agio, les banques véreuses, les désastres financiers, plus encore que sous le flot des barbares et

le sourd travail de termites des chrétiens. *La question d'argent est toujours à la base* (1). Aussi, en eut-on une preuve nouvelle, lorsque le christianisme, triomphant enfin, grâce aux conditions *historiques (sic)* sociales et humaines, fut déclaré religion d'État. Pour assurer complètement sa victoire, il se trouva forcé de se mettre avec les riches et les puissants; et il faut voir avec quelles subtilités, quels sophismes les pères de l'Église en arrivent à découvrir dans l'Évangile de Jésus la défense de la propriété. Il y avait là pour le christianisme une nécessité politique de vie, il n'est devenu qu'à ce prix le catholicisme, l'universelle religion. Dès lors, la puissante machine s'érige, arme de conquête et de gouvernement; en haut, les puissants, les riches, qui ont le devoir de partager avec les pauvres, mais qui n'en font rien; en bas, les travailleurs, à qui l'on enseigne la résignation et l'obéissance, en leur réservant le royaume futur, la compensation divine et éternelle...

« Pierre terminait ici la première partie de son livre, par un rappel du christianisme primitif, en face du catholicisme actuel, qui est le triomphe des riches et des puissants. Cette société romaine que Jésus était venu détruire, au nom des pauvres et des humbles, la Rome catholique ne l'a-t-elle pas rebâtie, à travers les siècles, dans son œuvre politique d'argent et d'orgueil? Et quelle triste ironie, quand on constatait qu'après dix-huit cents ans d'Évangile, le monde s'effondrait de nouveau dans l'agio, les banques véreuses, les désastres financiers, dans cette effroyable injustice de quelques hommes gorgés de richesses, parmi les milliers de leurs frères qui crevaient de faim! Tout le salut des misérables était à recommencer....

» La deuxième partie du livre finissait par un tableau du malaise intellectuel et moral où se débat cette fin de siècle. Si la masse des travailleurs souffre d'être mal partagée et exige que, dans un nouveau partage, on lui assure au moins son pain quotidien, il semble que l'élite n'est pas plus contente, se plaignant du vide où la laissent sa raison libérée, son intelligence élargie... Le sentiment religieux s'est réveillé... Les religions peuvent disparaître, le sentiment religieux en créera de nouvelles, même avec la science. *Une religion nouvelle! une religion nouvelle!* et n'était-ce pas le vieux catholicisme qui, dans cette terre *contemporaine (sic)* où tout semblait devoir favoriser

ce miracle, allait renaître, jeter des rameaux verts, s'épanouir en une toute jeune et immense floraison.

« Ensuite, Pierre avait traité la question du pouvoir temporel, ce qu'il croyait devoir faire librement. Sans doute, il n'ignorait pas que, dans sa querelle avec l'Italie, le pape maintenait aussi obstinément qu'au premier jour ses droits sur Rome; mais il s'imaginait qu'il y avait là une simple attitude nécessaire, imposée par des raisons politiques, et qui disparaîtrait, quand sonnerait l'heure...

» Et Pierre terminait son livre par une évocation passionnée de la Rome nouvelle, de la Rome spirituelle qui régnerait bientôt sur les peuples réconciliés, fraternisant dans un autre âge d'or. *Il y voyait même la fin des superstitions, il s'était oublié, sans aucune attaque directe aux dogmes, jusqu'à faire le rêve du sentiment religieux élargi, affranchi des rites, tout entier à l'unique satisfaction de la charité humaine;* et, encore blessé de son voyage à Lourdes, il avait cédé au besoin de contenter son cœur. Cette superstition de Lourdes, si grossière, n'était-elle pas le symptôme exécrable d'une époque de trop de souffrance? Le jour où l'Évangile serait universellement répandu et pratiqué, les souffrants cesseraient d'aller chercher si loin, dans des conditions si tragiques, un soulagement illusoire, certains dès lors de trouver assistance, d'être consolés et guéris chez eux, dans leurs maisons, au milieu de leurs frères. Il y avait, à Lourdes, un déplacement de la fortune inique, un spectacle effroyable qui faisait douter de Dieu, une continuelle cause de combat, qui disparaîtrait dans la société vraiment chrétienne de demain. Ah! cette société, cette communauté chrétienne, c'était au désir ardent de sa prochaine venue que toute l'œuvre aboutissait! Le christianisme, enfin, redevenant la religion de justice et de vérité qu'il était, avant de s'être laissé conquérir par les riches et les puissants! Les petits et les pauvres régner, se partageant les biens d'ici-bas, n'obéissant plus qu'à la loi égalitaire du travail! Le pape seul debout à la tête de la fédération des peuples, souverain de paix, ayant la simple mission d'être la règle morale, le lien de charité et d'amour qui unit tous les êtres! Et n'était-ce pas la réalisation prochaine des promesses du Christ? Les temps allaient s'accomplir, la société civile et la société religieuse se recouvriraient, si parfaitement, qu'elles ne feraient plus

(1) A la base de quoi?

qu'une; et ce serait l'âge de triomphe et de bonheur prédit par tous les prophètes, plus de luttes possibles, plus d'antagonisme entre le corps et l'âme, un merveilleux équilibre qui tuerait le mal, qui mettrait sur la terre le royaume de Dieu. La Rome nouvelle, centre du monde, donnant au monde la religion nouvelle! »

Je n'ai pas, dans une revue littéraire, à discuter les idées que M. Zola prête à Pierre Froment; mais il est évident que l'auteur de *Rome*, en représentant comme respectueux du dogme l'auteur du livre qu'il résume ainsi, commet une erreur grossière, qui pèse lourdement sur l'œuvre. Dans la réalité, le prêtre qui défendrait de pareilles idées ne verrait pas seulement instruire le procès de son livre devant la Congrégation de l'Index : il serait interdit et excommunié.

(A suivre.)

ALBERT GIRAUD.

Le Néo-Hellénisme

« Le laid est beau sans doute, mais le beau est plus beau. »

C'est par cette phrase que Taine, dans sa pensée mélancolie, las de la vie ardente et mouvementée de ces temps, commence son évocation lumineuse de la vie antique, où les jeunes gens de Platon, heureux de l'universelle harmonie, se promènent, en souriant et en philosophant, sous les lauriers-roses et les platanes du jardin d'Akademos. Et il ajoute : « Ce monde moderne est fort triste, parce qu'il est fort civilisé. Chacun y fait effort; chacun peine et travaille de corps et d'esprit, et les œuvres d'art, qui devraient nous calmer, nous agitent depuis que nos poètes cherchent ce qui intéresse, non ce qui est beau, et se font les artisans de passion, non de bonheur. »

Avec une lucidité remarquable, par une expression heureuse qui fixe à tout jamais la vérité dans le langage des hommes, Taine a dévoilé la mystérieuse attraction qui entraîne, depuis des siècles, l'humanité abattue ou révoltée, vers le foyer divin de l'Idéal.

En Grèce, la laideur était un crime, la beauté était sacrée, et les lois de l'État veillaient à la tradition, et la tradition fut assez forte que pour survivre aux différentes civilisations qui héritèrent tour à tour du patrimoine antique.

Mais, lorsque les invasions germaniques eurent

apporté avec elles le sentiment de la liberté individuelle, un art nouveau apparut, parfois grotesque, parfois grandiose, faisant succéder la fantaisie personnelle aux règles conventionnelles. L'art, dès lors, n'est plus une religion d'État. La laideur se mêle à la beauté, le grotesque à la grâce, le tragique au comique, formant, dans une lutte dramatique, des œuvres d'un intérêt palpitant.

Mais la France, héritière de la tradition hellénique, ne se laisse pas si facilement envahir par cet art nouveau. Son esprit national, formé surtout de la combinaison de l'élément latin et de l'élément gaulois, ne sympathisait pas avec l'esprit germanique, et lorsqu'il eut pris de la vigueur, il chercha à expurger tout ce qui lui était étranger. Depuis le moyen-âge jusqu'à nos jours, c'est à ce travail de purification que nous assistons; et l'on a pu écrire très justement que la France avait toujours lutté pour reconquérir sa latinité.

La littérature française actuelle se débat plus que jamais entre ces deux courants, l'hellénisme et le germanisme.

Il y a près d'un siècle déjà, M^{me} de Staël avait constaté la lutte de ces deux esprits. « Il existe, ce me semble, écrivait-elle en 1800, deux littératures tout à fait distinctes, celle qui vient du Midi et celle qui vient du Nord, celle dont Homère est la première source, celle dont Ossian est l'origine. Les Grecs, les Latins, les Italiens, les Espagnols et les Français du siècle de Louis XIV appartiennent au genre de littérature du Midi. Les ouvrages anglais, les ouvrages allemands et quelques écrits des Danois et des Suédois doivent être classés dans la littérature du Nord. »

Le mouvement romantique, commencé déjà par Rousseau, se fit sous l'influence germanique. L'anglomanie de la fin du XVIII^e siècle l'avait préparé, et l'on sait quelle source d'inspiration furent, plus tard, pour Lamartine et Musset, Ossian et Byron. Mais la France, secondée par un instinct merveilleux, n'abandonnait pourtant pas sa vraie tradition. Au milieu de la tourmente révolutionnaire, la chanson d'André Chénier s'élève avec la pureté d'une mélodie antique. Millevoye l'écoute ravi et s'essaye aussi sur les pipeaux rustiques. Lamartine sculpte ce bas-relief la *Mort de Socrate*, de Vigny retrouve la voix de Chénier dans ses *Vers antiques*, il n'y a pas jusqu'à Musset, toujours frondeur pourtant, qui ne regrette Athènes et son ciel lumineux. Hugo fait

parfois résonner la lyre formidable d'Eschyle, tandis qu'à ses pieds Béranger, de sa voix fluette de notaire guilleret, improvise quelques couplets en l'honneur des dieux oubliés. Et Gautier lui-même, qui dut se croire un instant le plus romantique des romantiques, prépare sans s'en douter ce qu'on est convenu d'appeler le mouvement Parnassien. Dès lors, la France fortifiée d'une sève nouvelle, enrichie de pensers nouveaux, a retrouvé sa voie. Ses poètes, se consacrant au culte de la Beauté, s'en retournent boire aux sources de l'Hélicon, et abreuvés de cette onde bienfaisante, célèbrent en leurs chants mélodieux, la poésie, non plus d'un individu, mais d'un monde nouveau.

Qu'importe que pour ceux qui ne savent point lire les *Poèmes antiques*, ou les *Poèmes tragiques* ne paraissent point modernes, pas plus que *Faust*; il n'est point donné à tout le monde de s'intéresser aux recherches philosophiques.

A l'heure actuelle, nous assistons aux convulsions des derniers romantiques qui exploitent surtout les défauts de leurs prédécesseurs; et, par réaction, nous voyons de nouveau une renaissance helléniste.

Comme romans, nous avons eu, entre autres, *Païenne*, de M^{me} Adam, *Amours antiques*, de M. le comte Albert du Bois et tout récemment, *Aphrodite*, de M. Pierre Lovys. Avec un art impeccable M. J.-M. de Hérédia a buriné quelques épigrammes de l'Anthologie; M. de Régner puisa à la source Aréthuse, à laquelle s'abreuva Bion; MM. Clair Tisseur, Lionel des Rieux et d'autres encore butinèrent avec les abeilles de Platon; et voici qu'un nouveau poète, M. Henri Potez, rapporte d'un pèlerinage à l'Acropole, quelques vers d'une pureté toute cristalline.

La première fois que nous vîmes le nom de M. Henri Potez, ce fut en lisant un numéro de la *Revue du Nord*. Nous signalâmes alors ces vers à l'attention des lecteurs de la *Jeune Belgique*. Quelques mois après, M. Henry Potez publia une série de sonnets de Bruges dans la *Revue des Deux Mondes*; puis il rassembla ses poèmes en un volume qui parut chez Lemerre sous ce titre: *Jours d'autrefois*.

M. Henri Potez passe de la civilisation celtique à la civilisation grecque, de Memling à Watteau.

Il n'a pas écrit son livre d'après un plan fixé par avance; c'est un recueil de vers, faits au hasard de l'inspiration. Nous n'avons donc pas à le juger au point de vue de la conception et de la composition

générales, mais bien à celui de l'art avec lequel chacune des pièces a été exécutée.

En ce temps de convulsions lyriques extravagantes ou naïves, on est heureux de saluer, en M. Henri Potez, un artiste patient et sur. Parfois il arrive à une maîtrise de métier remarquable.

Lisez, par exemple, cette pièce: *La Source*, imitée d'une des plus jolies épigrammes descriptives de l'Anthologie:

Un sculpteur à la main habile, aimé des dieux,
A fait d'un bloc de marbre, un satyre joyeux.
Dionysos, ami des vignes, me protège.
Je bois autant que lui. Je suis de son cortège.
Je partage les jeux des Nymphes dans les bois.
Mais au lieu de verser du vin comme autrefois,
Mon urne épanche à flots une claire fontaine.
Passant, suspends tes pas et retiens ton haleine:
Ne va pas éveiller l'Amour, l'enfant vermeil,
Qu'enchaîne à mes côtés un paisible sommeil.

Il serait intéressant d'étudier comment divers poètes français ont traduit, adapté, ou imité certaines pièces antiques, ce qu'ils ont pris aux auteurs anciens, et ce qu'ils ont ajouté d'eux-mêmes. Comparez ainsi les vers d'André Chénier sur Eros endormi et ceux attribués à Platon, *Le Vase*, de Leconte de Lisle et l'*Idylle*, de Théocrite, d'où ce fragment est tiré, quelques épigrammes votives et les sonnets de M. J.-M. de Hérédia.

C'est ce dernier qui, certainement, s'est le plus éloigné de l'original et qui s'est, pourtant, le plus rapproché de l'esprit antique. Vous rappelez-vous ce sonnet intitulé *Épigramme rotive* et qui débute par ce vers:

Au rude Arès! à la belliqueuse Discorde!

Un guerrier offre au dieu ses armes, et lorsqu'il suspend son carquois vide, il termine par cette orgueilleuse apostrophe:

Tu crois que j'ai perdu mes traits?
Au champ de Marathon tu les retrouverais,
Car ils y sont restés dans la gorge du Perse.

M. J.-M. de Hérédia a probablement été inspiré par une pièce de l'Anthologie. En effet, une épigramme attribuée à Léonidas, dit ceci: « Nicis de Libye, le fils de Lysimaque, te consacre, ô Artémis, ce carquois de Lyctos et son arc recourbé, mais il ne t'offre pas de flèches. Celles qui remplissaient son carquois, il les a toutes épuisées sur les chevreuils et les cerfs. »

D'une parole de chasseur, le poète des *Trophées* a fait un admirable sonnet guerrier, répondant parfaitement aux sentiments d'orgueil et de jactance que nous retrouvons dans l'Anthologie.

M. Henri Potez serre de plus près le texte qu'il traduit et parfois, alors, son vers semble embarrassé.

Il ne s'est pas encore assez assimilé l'esprit de la poésie qu'il veut rendre, et n'ose pas s'aventurer sans guide. Comparez ainsi ces vers de Méléagre à une de ses pièces intitulée la *Colère d'Arès* :

« Qui m'a suspendu aux lambris de mon temple ces étranges
» trophées qui déshonorent le dieu des batailles? Ce ne sont
» point, en effet, des lances brisées, ni des casques sans cimier,
» ni des boucliers tachés de sang. Ces armes brillent et relui-
» sent, le fer ne les a pas entamées, elles n'ont point figuré dans
» les combats, mais dans les chœurs. Parez-en une chambre
» nuptiale; mais que le sanctuaire d'Arès ait des armes dégout-
» tantes de sang humain. »

Voici, en regard, les vers de M. Potez :

Sachez-le bien, je suis Arès faiseur de veuves.
Qui donc a suspendu céans des lances neuves,
Des boucliers de cuir qui reluisent encor,
Et des casques d'acier que le soleil fait d'or?
Moi le dieu des guerriers et des batailles rouges,
Je dis : « Cette parure est bonne pour les bouges,
Où les efféminés, lascifs et paresseux,
Dans leurs coupes d'argent versent le vinmousseux.
Ce qu'il me faut à moi, c'est la noble dépouille
Que revêtent le sang, la poussière et la rouille. »

Cette parure bonne pour les bouges, de même que la dépouille que revêt la rouille, me semblent surtout être exigées par la rime.

M. Potez me trouvera peut-être pointilleux; c'est son talent et ses promesses qui en sont cause. Maintenant qu'il a su se forger un outil bien trempé, nous attendons une œuvre aux proportions plus vastes.

VALÈRE GILLE.

Les douces larmes

Puisqu'il te faut me fuir, ah! laisse en tes adieux,
Laisse couler longtemps ces pleurs silencieux!
Nul don ne me serait plus cher qu'eux, à cette heure.

Moi-même, au seul penser de si tristes départs,
Cachant ma tête pâle en tes cheveux épars,
Je reste sans parole, et je pleure, et je pleure!

Mais ainsi répandus, oh! que les pleurs sont doux!...
Aux soirs les plus heureux, dis-moi? connûmes-nous,
Connûmes-nous jamais de volupté meilleure?

Vision d'Avril

Tandis que l'on entend le vallon s'éveiller
Et des chants retentir sous le bois familier,
Dans les fraîcheurs de l'aube aux clartés incertaines,
Les vierges des hameaux s'en vont vers les fontaines.
Lourds de sommeil encor, leurs membres nonchalants
Sont remplis de langueur : elles vont à pas lents,
Portant à leurs côtés, d'une main négligente,
De légers seaux de fer que la lumière argente;
Sous leur chemise blanche et béante à demi
Palpite leur sein rose, et tout leur corps frémit
En ce matin d'Avril, d'une ivresse inconnue
Qui d'un sanglot d'amour gonfle leur gorge nue.

Bien qu'à jamais déçu, j'ai pourtant regardé
Passer leur doux cortège, et me suis attardé
A contempler de loin ces lèvres enfantines
Qu'un sourire entr'ouvrait comme des églantines,
Ces seins que soulevait un vague et chaste émoi,
Et tout ce frais printemps qui n'était plus pour moi!

Mais j'ai vu s'effacer leurs formes incertaines :
Les vierges des hameaux s'en vont vers les fontaines.

FRANZ ANSEL.

La Question des humanités

Dans son dernier volume de critique (1), notre éminent collaborateur M. René Doumic, consacre un chapitre à *L'Enseignement du Latin et de la Littérature française*.

Comme M. Jules Lemaître, il se déclare nettement partisan du maintien des études classiques.

Il montre tout l'avantage que l'élève retire au point de vue du style, de l'exercice souvent répété de la dissertation latine. « Un travail de recherche s'impose à celui qui est obligé de puiser dans un vocabulaire qui ne lui est pas familier. En courant après l'expression qui lui échappe, en faisant appel à ses souvenirs, en empruntant à ses lectures, ce que le jeune homme apprend, c'est cet art d'écrire difficilement, qui est tout l'art d'écrire.

Il faut donc maintenir en France la dissertation latine, et la rétablir en Belgique sans hésiter plus longtemps.

Si, comme le fait judicieusement remarquer M. Doumic, les élèves des lycées ne sont, en général, que de fort pauvres hellénistes, cela vient en partie de ce qu'ils n'écrivent pas en grec.

Ce dernier argument est des plus sérieux et doit suffire à montrer le ridicule des réformes introduites dans les études humanitaires durant ces dernières années. Le temps consacré aux études latines est bien suffisant; mais les nouvelles

(1) *Études sur la Littérature française*, par RENÉ DOUMIC, 1^{re} série, 1 vol. 316 p. 3 fr. 50. Paris. Perrin, 1896.

Nous reviendrons, dans un de nos plus prochains numéros, sur cet ouvrage qui mérite une étude approfondie. Si nous en analysons un chapitre aujourd'hui, c'est qu'il nous a paru intéressant de rapprocher, à propos de la *Question des humanités*, les idées de M. Doumic de celles du P. Jules Verest, et d'en montrer la parfaite concordance. C'est un témoignage de plus en faveur de la thèse, que la *Jeune Belgique* s'est attachée à défendre depuis longtemps.

méthodes d'enseignement sont tout à fait défectueuses. Il faut diminuer la part faite à l'explication des textes au profit des exercices écrits et surtout de la composition en prose.

N'oublions pas qu'« en renonçant au latin, c'est à l'intelligence même de notre langue et au maintien de notre tradition littéraire que nous renoncions, et c'est donc tout l'avenir de l'esprit français qui se trouverait compromis ».

Au point de vue du vocabulaire comme au point de vue de la syntaxe, le français procède directement du latin.

Fait curieux et des plus importants à constater : « Il y a toujours eu intime union entre le développement du latinisme et l'état de notre langue... *C'est du jour seulement où il s'est mis à l'école des Latins, que le français est devenu capable de porter une littérature.* »

Il n'y a guère chez nous de littérature populaire, « nous n'avons que deux sortes d'écrivains : les écrivains lettrés, qui sont de formation gréco-latine, et les autres, qui sont en dehors de la littérature ».

Notre langue et notre littérature étant nées du latin, leur étude doit être complétée par celle de la langue et de la littérature latine. Ce n'est qu'à ce prix que la France pourra garder l'intégrité de son génie littéraire et artistique.

ROBERT CANTEL.

Le Sermon sur la Montagne et le Socialisme contemporain

par EDMOND PICARD, 1 vol., chez P. Laclomblez, édit., Bruxelles.

Cette brochure politique n'a rien de commun avec la littérature. La thèse pêche par une étrange incohérence. En interprétant à la lettre le Sermon de la Montagne, on peut, avec le comte Léon Tolstoï, y découvrir une sorte d'anarchisme pacifique : la non-résistance au mal, c'est-à-dire, la passivité absolue devant le mal, puis l'interdiction de juger, de prêter serment, etc. Mais comment peut-on rattacher un parti politique qui proclame la « lutte des classes » à une doctrine qui ordonne de subir passivement toute espèce de mal ? De deux choses l'une : ou bien il faut admettre l'interprétation que donne du sermon de Jésus-Christ la tradition ecclésiastique, ou bien il en faut admettre le sens strict et littéral. Mais en aucune hypothèse il n'y a place pour la thèse hybride de M. Picard.

Celle-ci se complique d'une théorie bizarre du sentiment religieux. M. Picard substitue l'idée de Nature à l'idée de Dieu ; la religion, pour lui, est donc la soumission à la Nature. « L'homme, dit-il, ne discerne pas encore le vrai but dévolu à son existence et à son activité. Il lutte contre la Nature au lieu de s'y soumettre et de la servir. » C'est la vieille erreur de J.-J. Rousseau, pour qui l'homme est naturellement bon, mais a été corrompu par la vie en société. M. Picard, qui aime beaucoup à parler de l'évolution, semble oublier qu'à l'état de pure nature, pour les évolutionnistes, l'homme est un animal carnassier, qui n'a rien d'angélique. « La civilisation est une lutte perpétuelle contre la nature », voilà ce que proclame la science actuelle, d'accord, au point de vue pratique, avec les religions pessimistes et notamment avec la théorie judéo-chrétienne du péché originel. Mais M. Picard se plaît à tout ignorer et à tout comprendre de travers.

Quant au style, le mieux est de n'en point parler. On dirait une brochure écrite par un tabellion en proie à une forte migraine. En voici un échantillon :

« Quelle puissance eurent donc ces discours *prédicatoires*, cet énoncé de mots (!!) condensant les instincts des auditeurs ! Et surtout quelle *correspondance équationnelle* avec les forces secrètes et indestructibles de ces instincts ! Ils furent entendus, ces mots, par des foules, des foules ouvrières, et retenus comme

des blessures salutaires, aux cicatrices ineffaçables que le doigt peut tâter et retrouver toujours, en souvenirs suscitant un émoi ».

C'est du topinambou pur et simple, ou du français pour vaches espagnoles.

Voilà tout ce que l'on peut dire de cet opuscule qui n'a d'autre mérite que d'être assez joliment imprimé par M^{me} veuve Larcier.

I. G.

Le Médecin de l'Amour au temps de Marivaux.

Étude sur Boissier de Sauvages, d'après des documents inédits, par le Dr GRASSET. — Paris, Masson, 1896. 1 vol. in-16, 222 p., fr. 3-50.

Boissier de Sauvages, professeur éminent à la Faculté de médecine de Montpellier, ami de Boerhaave et de Linné, a mérité de ses contemporains le surnom de *Médecin de l'amour*.

Et, croyez-le bien, c'est là un surnom beaucoup plus poétique que médical. En homme galant du XVIII^e siècle, Boissier de Sauvages a chanté l'amour, publiant foule de petites piécettes, souvent imparfaites, il est vrai, mais d'un parfum frais et printanier.

Enfin, il a beaucoup étudié l'amour et y a consacré une thèse fort curieuse : *De Amore, dissertatio medica atque ludicra*. C'est vous dire qu'elle était scientifique autant que badine.

Sauvages donne dans cette thèse la doctrine médicale de l'amour au XVIII^e siècle, et y révèle de fort intéressantes qualités d'écrivain.

M. le docteur Grasset, quelque peu apparenté aux descendants de Boissier de Sauvages, pouvait, mieux que personne, faire revivre à nos yeux cette figure étrange et sympathique.

Il y a pleinement réussi et son petit livre constitue une charmante biographie.

R. C.

Memento

L'ACCENT FLAMAND. — *L'Art moderne*, organe de MM. Verhaeren, Picard et Maus, songe enfin à appliquer ses doctrines anarchistes à la prononciation du français. Il y a trop longtemps que cette prononciation laisse à désirer sous le rapport de l'individualisme. *L'Art moderne* profite donc de la récente représentation d'un drame de Beaumont et Fletcher pour faire la profession de foi suivante, en tenant d'importance les personnes qui se permettent d'avoir un autre avis :

Laissons, dit-il, ces admirateurs patentés de tout ce qui est stéréotypé dans le soi-disant grand monde et dans le grotesque bel air où circulent les gens en bonne posture. Qu'ils continuent à croire que la troupe vieillie et radoteuse de la Comédie française représente le nec plus ultra de l'art de bien dire, et que faire saillir tous les *e* muets, accomplir minutieusement toutes les liaisons entre les mots c'est le dernier cri de l'esthétisme, le *psutt* et le *vlan*, le fil en quatre, le fin du fin et le suprême gratin. Tout cela c'est Byzance et la décadence ; et l'on peut poser franchement la question de savoir si l'accent bruxellois des comédiens qui ont joué *Philaster* est vraiment inférieur à l'accent parisien, affecté et pincé, puant le patchouli, l'opoponax et le corylopsis, des demoiselles Brandès, Bartet, Samary et autres raffinées de la maison qui, aujourd'hui, est de Molière, comme l'Université libre est de Verhaegen. Question d'habitude de l'oreille peut-être et pas autre chose.

On le voit, *l'Art moderne* poursuit systématiquement sa campagne contre la langue française.

DANS L'ERMITAGE, M. Lionel des Rieux adresse à un jeune écrivain de talent, M. Lebey, un petit discours dont beaucoup de poètes contemporains pourraient faire leur profit :

« Mon cher ami, je crois que vous n'avez pas vingt ans. Et déjà vous avez fait représenter un acte sur le théâtre de l'*Œuvre*,

traduit les poésies de Sapho, et aujourd'hui vous publiez votre deuxième recueil de poésies. Les autres savent donc que vous existez. Ne travaillez plus pour les autres. Travaillez réellement pour vous-même. N'écoutez plus ceux qui vous disent : il faut être de son temps. Cela est absurde. Qu'on le veuille ou non, on est toujours de son temps. Mais il faut être de son pays. Et sachez bien que depuis Chénier il ne s'est presque rien écrit en France qui fût de France. C'est de Chénier que doit partir votre évolution si vous voulez écrire en vers français. Et certes, ce n'est pas de M. de Régnier, neveu de M. Mallarmé, qui est saxon, et de Hugo, qui est espagnol.

« Dans votre *Cahier rose et noir*, vous avez toujours compté une syllabe là où les classiques en auraient compté deux et vous en avez compté deux là où ils n'en auraient compté qu'une. Vous faites *nuages* et *lueurs* monosyllabiques. Ils sont dissyllabiques.

« Vous n'ignorez pas ces fautes. Mais vous pensez qu'il est beau de commettre des fautes que personne n'a encore commises. Je vous prie, ne cherchez pas l'originalité dans ces misères. Et réfléchissez plutôt qu'aujourd'hui la seule originalité consiste à n'être pas original. »

DU MÊME, ce jugement sur M. Gustave Kahn :

« M. Edmond Pilon, comme il convient, a déjà parlé dans cette revue de M. Gustave Kahn. Je ne dirai donc rien de *La pluie et le beau temps*, sinon que j'eusse pris pour thème de mon article ces trois vers où M. Kahn, critique, juge M. Kahn, poète, avec impartialité :

« Qu'importe, dit-il,

*Qu'importe que je parle?...
Qu'importe n'importe quoi?...
C'est l'arabesque de l'ennui. »*

A L'USAGE DE tous nos sous-Mauclair qui miaulent vers le Septentrion, nous reproduisons cette déclaration faite par M. Jacques des Gachons à son retour de Grèce :

« Je vous avouerai même que j'ai, en Grèce, complètement oublié les infortunés qui compliquent la vie en l'obscurcissant de leurs prétentieuses théories. Tous nos jeunes dramaturges devraient aller faire une cure en Attique. On s'y sent l'âme légère et on demande vite pardon au Soleil de l'avoir méprisé certains soirs, en applaudissant inconsidérément des œuvres funèbres.

CETTE PHRASE d'un Sous-Sarcey quelconque, dans l'*Indépendance archi-belge* :

Plus la France marche dans la démocratie, moins elle accepte de se repaître avec la *viandecreuse*(?) et corrompue de pareilles doctrines.

L'INDÉPENDANCE BELGE fait décidément concurrence à l'Art Moderne :

Voici à propos de Rome :

« De même encore le capucin Dangelis, tout d'une pièce, le monsieur Fornaro, quintessence un peu évaporée d'une série d'abbés galants et coquets dont Stendhal raffolait et *foisonna*!!!

Et plus loin, ceci :

« Au lendemain de la mort d'Alexandre Dumas fils, un referendum fut organisé entre littérateurs « jeunes », d'où l'auteur de *la Dame aux Camélias* sortit égratigné, blessé, meurtri, *voire nié*!!!

Dumas, effet de mirage, alors!

Enfin, cette description des mœurs du chansonnier Jules Jouy :

« ...et cette étonnante complainte du guillotiné Gamahut, dont il mettait en valeur, sans avoir l'air d'y toucher, les dessous macabres. »

Shocking!

M. FRANÇOIS COPPÉE vient de publier le quatrième volume de ses articles du « Journal » sous ce titre original : « Mon franc par ligne ».

LA REINE DE ROUMANIE (Carmen Sylva) vient de faire jouer à Vienne un nouveau drame, *Ulbranda*.

L'action se déroule à l'époque préhistorique : Ulbranda, la plus belle fille de la tribu, attend le retour des guerriers, partis en expédition contre une peuplade voisine; sa main sera la récompense du vainqueur; Ulbranda aime Arbogast; elle le sait vaillant et robuste, elle a tout lieu de croire qu'il sera victorieux. Mais son attente est déçue : c'est Wodmor, qu'elle hait, qui a mis les ennemis en déroute, c'est lui qu'elle devra suivre dans sa demeure; pour comble de malheur, Arbogast a conspiré contre Wodmor; son complot a été déjoué; il est condamné au supplice et Wodmor exige qu'Ulbranda, en sa qualité de prêtresse, sacrifie en personne Arbogast à la vengeance divine. Ulbranda obéit, la rage au cœur, mais elle poignarde ensuite Wodmor.

Le décor représente les rives de la mer du nord. Hommes et femmes sont d'une taille gigantesque. Les guerriers défilent sur la scène, portant d'immenses blocs de pierre et soulevant des arbres tout entier comme des fétus de paille; leurs femmes leur versent à boire dans des crânes humains; elles dépècent, brûlent et tuent avec une joie sauvage.

M. JOSÉ DE HENNEBICQ, dans la *Ligue Artistique* :

Le Beau, pour eux, n'est plus un reflet du Divin : le Beau, c'est le Neuf! Qu'il soit étrange ou grotesque, peu importe, pourvu qu'il soit authentiquement neuf! Le Beau — ou ce qu'ils prennent pour tel — le Beau d'aujourd'hui est plus beau que le Beau d'hier, le Beau de demain le sera plus que le Beau d'aujourd'hui. Le Beau c'est le Neuf! N'est-ce pas la supériorité de M. Signac sur Raphaël, de M. Mallarmé sur Villiers de l'Isle Adam, de M. Gauguin sur Donatello!

Ces insensés prennent le Beau pour un jouet que l'on jette dès qu'il a cessé de plaire.

Le Beau c'est le Neuf! Comme si le Beau n'était pas éternellement le Beau; comme si l'Art n'obéissait pas à d'irréfragables lois comme les mondes, comme les soleils! Comme si la Vénus Victrix, les Parques, la Joconde n'étaient pas des Archétypes!

L'Art — qui était pour le surhumain Richard Wagner une « Prière » et pour Hello, le Voyant, « le souvenir de la présence universelle de Dieu, — » l'Art est devenu pour un jeune Barbare déliquescent un « scandale » et une maladie mentale! Il est vrai que celui qui divaguait ainsi conférençait à « *la Libre Esthétique*, » parmi les sacrilèges infortunes des Denis, des Toulouse Lautrec, des Ensor.

L'Art devient une maladie mentale, oui, pour ceux qui, loin de s'agenouiller, dans le Temple initiatique de la Beauté Divine, devant les grandes œuvres et loin de communier avec elles, se font les Triboulets de l'Esthétique libre et agitent les grelots de la folie.

LE MERCREDI 13 mai, à 2 heures, s'est ouverte, à la Maison d'Art, une exposition des affiches Belges et Françaises de l'ANNÉE. Au premier étage, exposition d'un choix d'affiches des Maîtres Français. Nous en rendrons compte prochainement.

Bibliographie.

GEORGES D'ESPARBÈS. La Guerre en Dentelles. — MAURICE MONTÉGUT. Les contes de la Chandelle. — ERNEST LA JEUNESSE. Les nuits, les ennuis et les âmes de nos plus notoires contemporains; A. France, Loti, Maeterlinck, etc. — CAMILLE BELAIGUE. Portraits et silhouettes de musiciens. — H. SUDERMANN. Le Souhait. — PAUL ADAM. Les cœurs nouveaux. — A. RICARDOU. La critique littéraire. — PAUL BOURGET. Une Idylle tragique. — ARMAND SILVESTRE. Contes au gros sel. — ADOLPHE BOSCHOT. Pierre Rovert.

En vente chez l'Editeur de la Revue

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime*. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique*, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00

DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés*. Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication*. 1891. In-8°, 72 pages 2 50

HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution*. 1889. In-8°, 32 pages 1 00

HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie*. 1893. In-8° 0 60

LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285)*. 1889. In-8°, 138 pages. 2 50

MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge*. 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00

MOULIN (O.). — *Travail et Capital*. 1892. In-8°. 0 50

PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes*. 1889. In-8°, 131 pages. 1 00

PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques*. 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 0 00

SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale*. 1894. In-8°, 76 pages 2 00

WODON (Louis). — *La forme et la garantie dans les contrats francs*, étude d'histoire de droit. 1893. In-8°, 240 pages. 6 00

WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau*, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte; cartonné toile anglaise 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS

RELATIFS AUX

MYSTÈRES DE MITHRA

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION CRITIQUE

PAR

FRANZ CUMONT

professeur à l'Université de Gand.

FASCICULE I

TEXTES LITTÉRAIRES ET INSCRIPTIONS

In-4°, 184 pages. Prix : 10 francs.

FASCICULE II

MONUMENTS FIGURÉS (Première partie)

In-4°, 108 p., 124 fig. dans le texte et 3 planches en héliogravure.

Prix : fr. 12.50.

FASCICULE III

MONUMENTS FIGURÉS (seconde partie)

In-4°, 175 p., 287 fig. dans le texte et 5 planches en héliogravure.

Prix : 25 francs.

Le quatrième fascicule, complétant l'ouvrage, est sous presse.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à **soixante-quinze** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

*Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie;
Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Poivre (hiver); Marché aux Fleurs;
Œufs, Crabes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).*

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N^{os} 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N^{os} 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N^{os} 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à **soixante-dix** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur.
Planches barrées après le tirage.

*Vieilles gloires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur
Le Marché au Mercredi — Le logis des sires de Gruthuse — L'Enclos du Béguinage — Vieilles eaux — La cour des Halles.*

N^{os} 1 à 4. Épreuves sur japon. *Vendus.*

N^{os} 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. *Vendus.*

N^{os} 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre : 35 francs. — *Il reste encore 8 exemplaires à vendre.*

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné.....

demeurant à.....

rue.....

déclare souscrire un abonnement d'un an à la JEUNE BELGIQUE, à partir du (1)

et m'engage à payer sur présentation une quittance de la somme de dix francs, montant du dit abonnement.

A....., le..... 189 .

(SIGNATURE)

(1) Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juin, 1^{er} octobre.



SEIZIÈME ANNÉE

—
2^e SÉRIE. — TOME I

N^o 19

23 Mai 1896

LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

- ALBERT GIRAUD. — M. Zola et « Rome ». II.
FRANCIS DE CROISSET. — Le spleen de Pierrot.
— Désir.
LA CROIX-AUX-BŒUBS. — Autour d'un Ruban.
EUGÈNE BACHA. — La Légende d'Ulenspiegel.
PAUL ARDEN. — Quand j'étais capitaine (Richard O'Monroy).
ROBERT CANTEL. — La Psychologie du caractère (ALBERT LÉVY).
N. L. — Musique.
MEMENTO.
BIBLIOGRAPHIE.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1884

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN.

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires ;
tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin,
éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à
Bruxelles.

COLLABORATEURS: Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Nelson Lekime, Jules Lemaitre, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Pascha', Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895).
15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collection complète 75 00
Chaque année séparément est en vente au prix de. 7 00
Le Parnasse de la Jeune Belgique, 1 fort vol. 7 50
Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEEKBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 6 00
DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalet*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. 3 50
— *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
— — Edition ordinaire 3 50
— *Quinze jours en Hollande*, prose 5 00
— Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à. 3 00 et 3 50
JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les Complaintes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féérique, les Derniers vers. 1 volume 6 00
— *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine 3 50
— *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* 3 50
— *Les Cantilènes* 3 50
— *Le Pèlerin passionné*. 3 50
— *Autant en emporte le vent* 3 00
STUART MERILL. — *Les fastes*. 3 00
— *Petits poèmes d'Automne* 3 00
HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* 3 50
GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. 3 50
EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
— *Une belle dame passa* 3 50
— *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. 3 50
— *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne*. 3 00
EMMANUEL SIGNORET. — *Le livre de l'Amitié*, poème. 3 00
CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* 3 50
HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose 3 00
GUY ROPEARTZ. — *Adagiettos* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER
Secrétaires } FRANCIS DE CROISSET
ROBERT CANTEL

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

M. Zola et « Rome ».

II (suite)

Le roman est donc fondé sur une invraisemblance criante. Le point de départ de M. Zola est absurde, et doublement. S'il est inadmissible, en effet, que l'autorité ecclésiastique ne frappe pas sur le champ l'auteur d'un livre qui proclame la nécessité d'une religion nouvelle, il est inadmissible aussi qu'un prêtre publie un tel livre sans même se douter de la portée de son acte ni des conséquences que cet acte entraînera fatalement. M. Zola prétend m'intéresser au personnage central de son roman, à celui qui va lui permettre de décrire la Ville éternelle et de juger l'Église romaine dans la politique de Léon XIII, — et ce personnage, il en fait un prêtre de fantaisie, encore plus invraisemblable que l'invraisemblable abbé Mouret. Ah! si Pierre Froment n'était pas d'Église, je me contenterais de dire que c'est un pauvre impulsif jeté dans le socialisme chrétien par un accès de sensibilité malade et qu'un nouvel accès plongera bientôt dans le socialisme tout court. Mais puisque M. Zola me présente son héros comme un prêtre de la plus haute intelligence, je suis bien forcé de le juger comme tel. Or, il est impossible qu'un prêtre, et un prêtre de la plus haute intelligence, se place à son insu dans la posture où se trouve l'abbé Froment. Laïc, Pierre ne serait qu'un rêveur imbécile. Tonsuré, il n'existe pas. Le protagoniste de *Rome* n'est qu'une sottise marionnette, pour laquelle je refuse de me passionner.

C'est dans ce ridicule fantoche que M. Zola place visiblement toutes ses complaisances. C'est lui qui, sous prétexte de plaider sa cause et de défendre son livre, confesse les cardinaux et juge le Pape. C'est à lui que le cardinal Boccanera, à la fois

prince d'épée et de robe, confie le secret espoir de son indomptable orgueil. C'est lui qui occupe la pensée de Mgr Nani, porporato souple et félin auquel M. Zola donne du génie; c'est lui qui est chargé de tirer la moralité du roman, et qui, soufflé par M. Zola, entonne au dénouement le couplet obligé sur l'évolution humaine et l'avenir de la science. Rembrandt a des œuvres où la lumière semble émaner d'un personnage pour éclairer tous les autres. Dans *Rome*, l'invraisemblance émane de l'abbé Froment pour rejaillir sur tous les héros du livre.

Prenez, par exemple, le dernier entretien de Pierre Froment avec le cardinal Boccanera :

« — Je ne puis dire assez mon horreur, dit Boccanera, oui! mon horreur de tout ce songe creux d'une religion nouvelle! de cet appel aux plus laides passions qui soulève les pauvres contre les riches, en leur promettant je ne sais quel partage, quelle communauté aujourd'hui impossible! de cette basse flatterie au menu peuple qui lui promet, sans pouvoir jamais les lui donner, une égalité et une justice, qui vient de Dieu seul, que Dieu seul pourra faire régner enfin, au jour marqué par sa toute-puissance! de cette charité intéressée dont on abuse contre le ciel lui-même, pour l'accuser d'iniquité et d'indifférence, de cette charité larmoyante et amollissante, indigne des cœurs solides et forts, comme si la souffrance humaine n'était pas nécessaire au salut, comme si nous ne devenions pas plus grands, plus purs, plus près de l'infini bonheur, à mesure que nous souffrons davantage. »

Si le cardinal s'en tenait là, ma critique serait mal venue. Mais il continue et s'en prend au Pape lui-même :

« — La paix, la conciliation, on va loin avec ces beaux mots, si souvent vides de vraie sagesse

et de courage... La vérité terrible, c'est que les dix-huit années de concessions de Léon XIII ont tout ébranlé dans l'Église, et que, s'il régnait longtemps encore, le catholicisme croulerait, tomberait en poudre, ainsi qu'un édifice dont on a sapé les colonnes. »

Ce n'est pas tout :

« — L'unité, poursuit Boccanera, la fameuse unité qu'on lui fait une gloire si grande de vouloir rétablir dans l'Église, ce n'est là que l'ambition furieuse et aveugle d'un conquérant qui élargit son empire, sans se demander si les nouveaux peuples soumis ne vont pas désorganiser son ancien peuple, jusque-là fidèle, l'adultérer, lui apporter la contagion de toutes les erreurs. Et, si les schismatiques d'Orient, si les schismatiques des autres pays, en rentrant dans l'Église catholique, la transforment fatalement, à ce point qu'ils la tuent, qu'ils en fassent une Église nouvelle? Il n'y a qu'une sagesse, n'être que ce qu'on est, mais être solidement... De même, n'est-ce pas à la fois un danger et une honte, cette prétendue alliance avec la démocratie, cette politique que suffit à condamner l'esprit séculaire de la papauté? La monarchie est de droit divin, l'abandonner est aller contre Dieu, pactiser avec la Révolution, rêver ce dénouement monstrueux d'utiliser la démence des hommes pour mieux rétablir sur eux son pouvoir. Toute république est un état d'anarchie, et c'est dès lors la plus criminelle des fautes, c'est ébranler à jamais l'idée d'autorité, d'ordre, de religion même, que de reconnaître la légitimité d'une république dans l'unique but de caresser le rêve d'une conciliation impossible...

» Aussi, voyez ce qu'il a fait du pouvoir temporel. Il le réclame bien encore, il affecte de rester intransigeant sur cette question de la reddition de Rome. Mais, en réalité, est-ce qu'il n'en a pas consommé la perte, est-ce qu'il n'y a pas renoncé définitivement, puisqu'il reconnaît que les peuples ont le droit de disposer d'eux, qu'ils peuvent chasser leurs rois et vivre comme les bêtes libres, au fond des forêts? »

Et soudain, des lèvres irritées du camerlingue, jaillit la sauvage prière que voici :

« — Ah! cet homme, ah! cet homme qui, par sa vanité, par son besoin du succès, aura été la ruine de l'Église! cet homme qui n'a cessé de tout corrompre, de tout dissoudre, de tout émietter, afin de régner sur le monde qu'il croit reconquérir

ainsi! pourquoi, Dieu tout-puissant, pourquoi ne l'avez-vous pas encore rappelé à vous? »

M. Zola s'est rendu compte de l'absurdité d'une telle confession, car il fait remarquer, non sans gaucherie, dans une parenthèse timide, que Froment est un « familier », un homme sûr, et qui doit partir le lendemain de l'entrevue.

Il oublie d'ajouter que l'abbé Froment est précisément un apôtre de la religion nouvelle et un admirateur passionné de la politique pontificale!

Que le cardinal Boccanera, cette statue empruntée à Hugo, montre ainsi le fond de son âme à un petit prêtre étranger, c'est invraisemblable; mais que ce prêtre étranger soit l'auteur de *la Rome nouvelle*, ce n'est pas seulement invraisemblable : c'est fou!

M. Zola, qui ne doute de rien, a passé quelques jours à Rome. Il a jugé les hommes et les choses du haut des banquets qu'on lui offrait. Au seuil du monde le plus attirant et le plus fermé qui soit, il n'a connu ni la peur ni l'hésitation. Balzac eût frêmi de passion et d'angoisse à l'idée d'évoquer les âmes profondes et dissimulées qui s'agitent en silence autour du trône pontifical. M. Zola, lui, est en possession d'une réjouissante certitude. Il n'est pas troublé par le Vatican. S'attaquer à des hommes qui portent, en souriant, le triple et pesant héritage d'une race hautaine, d'une science immémorable et d'une diplomatie séculaire, ne donne aucun vertige à M. Zola. Avant de partir pour Rome, il « tenait » ses cardinaux, il « tenait » son pape. Ce qui lui manquait, c'étaient quelques détails de costume et d'habitude. Ces détails, il les a recueillis sur place : il sait où se trouvent les coffres du Denier de Saint-Pierre; il sait que Léon XIII aime le tabac et le sirop. Il a décrit — exactement, sur le rapport de prétendus familiers, ou de leurs valets! — les appartements privés du saint Père. Il a interviewé les portiers, les fauteuils, les draperies. Aurait-il vu davantage si Léon XIII l'avait reçu?

Les Romains s'amuseront sans doute à éplucher les catalogues de M. Zola. Ils y découvriront mainte erreur amusante, qui fera la joie des salons. Mais ce n'est pas là notre affaire. Il nous suffit de constater que le personnage principal est absurde, et communique son absurdité à tous les personnages qui l'entourent et à toutes les situations auxquelles il est mêlé. J'ai cité les incroyables discours que le cardinal camerlingue tient devant un petit prêtre français, fleurant

l'hérésie. Je devrais citer aussi les jugements de ce prêtre sur la cour de Rome, et sur l'organisation de l'Eglise. Les étonnements de Froment sont une des inventions les plus extraordinaires de M. Zola. Le Huron de Voltaire et le Natchez de Châteaubriand se montreraient moins ingénus. Ah ! quel dommage que le romancier de Médan n'ait pas cru devoir couronner son œuvre par la description d'un conclave ! Il nous devait cette satisfaction suprême, et, qui sait, Alexandre Dumas père serait peut-être sorti de sa tombe pour redire à M. Zola le mot qu'il adressa naguère à Lamartine : « Vous avez élevé l'histoire à la dignité du roman. » Mais il aurait ajouté : feuilleton !

A la vérité, le procédé de M. Zola est fort simple. Il a entendu dire que les Encycliques de Léon XIII ont jeté quelques jeunes prêtres français dans une sorte de fièvre démocratique : ces jeunes prêtres seront figurés par l'abbé Froment. De même, M. Zola n'est pas sans avoir appris qu'une partie du Sacré Collège est resté fidèle aux idées de Pie IX : cette partie du Sacré Collège sera incarnée par le cardinal Boccanera. Semblablement, M. Zola sait qu'il est des porporati brûlés d'ambition. Ces porporati, le cardinal Sanguinetti les représente. Santobono, c'est le garibaldien d'Eglise, qui finit en assassin. J'en passe, j'en passe. Benedetta, c'est Rome, la Rome princière, morte pour n'avoir pu aller aux souffrants de ce monde. Dario, c'est Rome aussi, la Rome de la noblesse amoureuse et inutile. Orlando, la vieille chemise rouge, le survivant de l'expédition des Mille, c'est la Rome des temps héroïques. Prada, son fils, c'est la Rome du présent, éblouie et trompée par son triomphe, et qui court à sa ruine pour avoir trop entrepris. La Rome de la génération suivante est symbolisée par le jeune Angiolo, arnachiste angélique et malgré tout césarien, car tous les personnages de *Rome* sont césariens. Et chacun d'eux est un symbole.

Les parents de la Pierina sont des symboles aussi, des symboles qui donnent lieu à des chromolithographies bien démodées, comme la scène du coup de poignard. Il y a même « le simple courage à vivre, le grand bon sens pratique du menu peuple incroyant de France » qui s'incarne dans la Beauceronne Françoise, symbole étranger resté au service des symboles qui habitent le symbolique palais Boccanera. Et les noms eux-mêmes sont symboliques : le cardinal brûlé

d'ambition, pour le compte duquel on tue, s'appelle Sanguinetti. Le prêtre empoisonneur porte ce nom charmant : Santobono, et vous pensez bien que l'homme de proie, le Saccard de Rome, est un comte Prada.

M. Zola nous dira sans doute qu'il dépasse Balzac. J'incline plutôt à croire qu'il pousse au tragique M. Armand Silvestre, l'inventeur du commandant et de l'amiral que vous savez !

J'ai fait allusion au roman d'amour contenu dans le roman d'intrigue. Il commence dans la banalité pour s'épanouir dans l'extravagance voulue. Il n'est point dans l'œuvre de M. Zola, cependant bien riche en trouvailles saugrenues, d'imagination à la fois plus grotesque et plus répugnante que l'agonie érotique de Benedetta et de Dario. M. Zola, incapable de créer, au sens élevé du mot, s'est abandonné à toute la frénésie de son impuissance, et il a trouvé le moyen de souiller en même temps, d'un seul jet d'encre, la beauté de l'Amour et la majesté de la Mort.

Quant au roman d'idées, — j'appelle ainsi l'étude sur la politique de Léon XIII — on le résumerait sans trahison en disant qu'aux yeux de M. Zola, le Vatican veut s'appuyer sur la démocratie pour réaliser son rêve d'universelle domination.

Que M. Zola ait tort ou raison, cette thèse, développée avec la gaucherie naturelle à un écrivain plus habitué à décrire des batailles d'appétits que des luttes d'idées, et maladroitement insérée dans le double roman que l'on sait, n'empêchera point *Rome* d'être la plus bruyante fausse couche littéraire de l'année 1896. ALBERT GIRAUD.

Le spleen de Pierrot

à CARL DUVIVIER.

J'ai vu par ma fenêtre ouverte,
Sur la neige qui scintillait,
Pierrot, tout seul, la face inerte,
Avec un teint de pomme verte,
Qui, mimant une danse alerte,
Sur le bout du pied, sautillait.

Il avait l'air, malgré sa danse,
De quelqu'un qui n'a pas mangé !
Il battait la neige en cadence
Sans manquer une révérence,
Mais on découvrait l'impuissance
Dans son regard découragé !

Pierrot, dis-je, en vain tu déjettes
 Ton corps de dandie enroulé
 Dans du papier à cigarettes!
 Tes faux airs de marionnettes
 Font rire aux éclats les soubrettes
 Pour qui ton cœur a roucoulé!

Mais Pierrot, tout mélancolique,
 Me dit d'un air anéanti :
 Le Pierrot poète et comique
 N'est plus qu'un Pierrot famélique,
 Et mon chagrin de pître étique
 Perce à travers mon travesti!

Jadis, j'étais le cher Poète,
 Qui chantait dessous les balcons ;
 Tous les soirs en menant la fête,
 Je faisais nouvelle conquête,
 Mon cœur me montait à la tête
 Avec le vin de mes flacons!

Je murmurais à Colombine
 Des mots qui ne déplaisaient pas...
 Fort jalouse! et pourtant chagrine
 Lorsque d'une étreinte câline,
 A sa taille onduleuse et fine,
 J'oubliais d'enrouler mon bras!

Mais aujourd'hui dans maint poème
 Farci de vers de mirliton,
 On m'exhibe, la face blême,
 Très chic, en habir noir, et même
 Portant un large chrysanthème,
 Et le faux-col jusqu'au menton!

J'ai perdu mon ami Banville,
 Qui savait dans ses vers mousseux,
 Faire danser comme un reptile
 Mon corps rythmique au jeu fébrile,
 Et pétiller, claire et subtile,
 Une flamme dans mes grands yeux!

Giraud, seul ami qui me reste,
 Ne fait plus de rondels pour moi ;
 Lui seul, dans une strophe leste,
 Ranimait l'ardeur de mon geste.
 Mais il m'oublie, et moi je reste
 Sans ami, sans femme et sans toit!

Et je danse par habitude
 Un menuet fort suranné,
 Pour oublier la platitude
 D'un siècle, dont l'ingratitude
 Abandonne à la solitude
 Le doux Poète enfariné!

Désir!

Ce matin tes cheveux avaient la jeune odeur
 Des fleurs qu'un vent précoce en avril fait éclore.
 Mais ce soir, le soleil d'un feu roux les colore,
 Je hume un rouge automne en leur chaude splendeur.

Tu es belle, ce soir! A la fois fière et tendre!
 Les violettes de tes yeux cernés et las
 M'ont dit les souvenirs de nos baisers, si bas
 Que mon cœur amoureux fut seul à les entendre!

Tes seins aigus qui sont deux roses en boutons
 Ont à peine un parfum de verdure mouillée.
 A ta lèvre d'enfant, d'un sourire égayée,
 Mes désirs à ma lèvre ont murmuré : Goûtons!

Je veux que mon baiser soit savant et farouche,
 Je veux voir se cabrer les pointes de tes seins!
 Et nous voyagerons vers des pays divins
 En oubliant tous deux laquelle est notre bouche!

FRANCIS DE CROISSET.

Autour d'un ruban

Le gouvernement belge vient de décorer deux poètes, MM. Rodenbach et Verhaeren. Nous aurions mauvaise grâce à lui reprocher d'accorder à des écrivains les distinctions dont il dispose. Au contraire, s'il a voulu honorer ainsi les lettres....

Mais en décorant M. Verhaeren, il a mis dans une posture comique *L'Art Moderne* et ses trois rédacteurs en chef, qui sont M. Verhaeren lui-même, M. Octave Maus et surtout M. Edmond Picard.

Celui-ci a publié dans *L'Art Moderne*, en juillet 1894, le savoureux article que voici :

LA DÉCORATION DE CAMILLE LEMONNIER.

« Parlant des décorations à attribuer à nos écrivains, après a gerbe qui vient de tomber avec une grâce éclectique sur nos peintres, *le Soir* a tenu sur l'auteur du *Mâle* quelques propos où se dénonce son habituelle irrévérence.

Camille Lemonnier lui a campé un billet en trois lignes dont Madame Sans-gêne eût dit : Ça te la coupe, hein, mon bonhomme!

Il y dit : Qu'on me laisse tranquille avec cette faribole. Je n'en veux pas. Je n'en veux plus. Je n'en ai jamais voulu. J'ai mieux à faire que de tendre le bec de ce côté. Finissez de me prêter ces attitudes caricaturales.

Bravo ! Voilà qui va à son large esprit et à son grand cœur. En ceci, comme en cent autres faits et gestes, l'homme est exemplaire et prompt en leçons de désintéressement, de modestie ou d'orgueil noble. Il s'ajoute aux rares qui dédaignent ces colifichets convoités par les médiocres comme moyen de relever leur insuffisance et d'éteindre les controverses sur leur douteux mérite. *Il est bon de faire école en cette matière et de se dresser au-dessus et à l'écart du troupeau.*

Il ne nous déplaisait pas pourtant de voir ce bel et vigoureux esprit obstruer la passe à l'entrée de laquelle est mouillée, serrée et impatiente, la flottille des *criticules*, des *écrivicules* et des *artistailons* qu'on n'osait pas décorer tant que Lemonnier apparaissait en un insurmontable obstacle. C'était un amusant spectacle dont nous voici sevrés.

Que va-t-il arriver? Est-ce que la ruée se produira, ou bien y aura-t-il des imitateurs? Les paris sont ouverts. Nous donnons à cent contre un que *personne ne refusera, sauf un ou deux farouches*, qu'on pourrait exposer au Musée Castan à côté du sauvage qui mange les serpents et se régale de verre cassé arrosé de pétrole 1865.

Ce serait très beau, nonobstant, que de voir cette grande leçon faire des conversions. On s'en est passé si longtemps de cette croix littéraire. Absolument comme on s'y passe d'être académicien. Pourquoi changer? »

Hélas! voici que M. Verhaeren, collaborateur de ce même *Art Moderne* où M. Picard pérerait si grandement, est décoré! Il n'est pas l'un des « deux farouches ». Il ne se dresse pas au-dessus et à l'écart du troupeau. Faut-il donc le ranger parmi ces infortunés que M. Picard appelait « critiques, écrivicules ou artistillons? » Tous ces mots terribles retombent aujourd'hui de tout le poids d'un Picard sur la tête de M. Verhaeren et l'*Art Moderne* qui avait publié les farouches invectives de l'un de ses directeurs, a la douleur de les voir frapper en plein visage son directeur numéro deux.

M. Picard a-t-il retiré les mots désobligeants qui ont si malheureusement trouvé un destinataire dans la personne de son ami et collaborateur? On attendait avec curiosité l'*Art Moderne*. Voici l'article qu'il a publié dimanche dernier. C'est, comme on va le voir, une amusante contre-partie du précédent :

DÉCORATIONS A LA LITTÉRATURE

M. SCHOLLAERT, ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique, vient de se signaler par une initiative qui certes paraîtra hardie, voire téméraire aux ankylosés du monde esthétique : il a décoré cinq littérateurs! dont trois journalistes!! et ce qui est plus fort : deux poètes, Georges Rodenbach et Emile Verhaeren!!! Oui, Monsieur, oui, Madame, oui, ma chère, deux poètes, et notamment cet « énergumène », comme disent certains vieux-joues, Emile Verhaeren qui commit, entre autres actes de frénésie démentielle : *Les Villes tentaculaires*.

Et la terre n'a pas tremblé dans ses fondements. Et les colonnes des cieux ne se sont pas écroulées. Et les étoiles ne sont pas tombées sur les plaines comme des « koekebaks » encore tièdes. Et ni M. Prudhomme, ni ses copains Bouvard et Pécuchet, ni son terrible ami Tribulat Bonhommet n'ont été frappés d'un coup d'apoplexie.

C'est inimaginable! Non, vraiment, c'est inimaginable. Deux poètes et trois journalistes! Et ce qu'il y a de pire, c'est que ces trois journalistes sont pris parmi les meilleurs : MM. de Haulleville, du *Journal de Bruxelles*, Verspeyen, du *Bien public*, Charles Tardieu, de l'*Indépendance Belge*.

Jadis on décora parfois en Belgique un homme de lettres, mais avec des précautions infinies et des détours d'Apaches sur le sentier de la guerre. On les qualifiait de « gardes civiques irréprochables » ; de citoyens « ayant rendu au pays des services exceptionnels » sans dire lesquels ; de « gens du monde ayant belle tenue », etc., etc., etc. *Mais nommer la littérature, fi donc!* quel sale métier! Pourquoi ne pas décorer aussi les acteurs alors et les « tenant maison de prostitution ».

M. Schollaert a rompu l'idiotie tradition. On peut l'en féliciter de grand cœur. Il a fait acte d'énergie et de justice. Il a, *quoique gouvernant*, affirmé la haute dignité des Lettres et considéré l'Art comme une force sociale égale à toutes les autres. C'est d'une belle indépendance et de large vue. *L'Art Moderne, quoique ayant eu part déjà, en deux de ses directeurs, à ces distinctions, fait, on le sait, peu de cas des décorations en elles-mêmes.* Mais ce qui est digne de notation c'est la conduite du ministre, parce qu'elle est révélatrice d'une nouvelle conception gouvernementale.

Il ne reste vraiment qu'à compatir à la déveine de l'*Art Moderne*, qui conspu si fort les décorations et qui les voit pleuvoir sur ses directeurs. La voilà bien, la guigne!

Le gouvernement a fait preuve d'esprit. En décorant M. Verhaeren, malgré l'héroïque résistance de M. Picard, il a tenu, sans doute, à démontrer que ce dernier n'a pas autant d'influence qu'on semble communément le croire.

LA-CROIX-AUX-BŒUFS.

La Légende d'Ulenspiegel

Tout le monde connaît la légende de Tyl Ulenspiegel. On l'apprend tout enfant, sur les genoux de sa bonne, et l'on s'amuse des aventures plaisantes du célèbre farceur autant que des inoubliables naïvetés de Cadet-Roussel. C'est lui que l'imagerie populaire figure, entr'autres, l'air niais et joyeux, en compagnie d'un garçon boulanger crédule, qui lui confie un sac de pains trop lourd; Tyl, l'espiègle, perd en route une partie de la marchandise et incite le naïf garçon à retourner bêtement au logis quérir meilleure enveloppe. C'est lui qui blotti dans une caisse, est enlevé la nuit par deux voleurs, dont il tire malicieusement les cheveux; lui encore, habile danseur de corde, qui sollicite un jour des assistants le prêt de leurs chaussures. Tandis qu'il se balance joyeusement, il rejette les souliers dans la foule où s'élèvent, entre propriétaires, des contestations et des rixes sanglantes.

L'histoire de ce plaisant garçon survit de nos jours en des livres enfantins, après avoir joui, aux siècles passés, d'une renommée aussi constante qu'étendue. Elle eut été destinée à mourir si Charles De Coster, le grand romancier, rénovateur de la vie littéraire en Belgique, n'était venu immortaliser le nom d'Ulenspiegel. Pour comprendre l'originalité de son livre, il est nécessaire de connaître le héros tel qu'il vivait dans l'imagination populaire.

Au temps jadis, on parlait d'Ulenspiegel comme d'un fripon qui avait voyagé de par le monde sans autres ressources que beaucoup d'esprit dans son sac. Vagabond intelligent, qui toujours sut se tirer d'embarras, il avait visité toutes les villes, en exerçant tous les métiers. Tour à tour boulanger, charron, menuisier, musicien, bateleur, il vivait aux dépens des naïfs bourgeois qui se laissaient prendre à sa faconde. Garçon aimable, l'air bon enfant, toujours prêt à amuser son monde, il plaisait et se faisait accepter partout. Au fond, nullement méchant! Il mentait, dupait, volait sans la moindre arrière-pensée. Quand, appréhendé au collet, on le menait à la potence, il y allait naturellement, sans savoir pourquoi. Il prenait la vie en poète, et le bien des autres aussi.

Le nez au vent, l'estomac vide, mais de la gaieté plein le cœur, il allait par les chemins, engageant conversation avec les passants, se mêlant aux compagnies joyeuses, machinant sans cesse quelque invention mâtoise qui lui mettrait un morceau sous la dent. Et il réussissait toujours. Ici, une servante de curé, séduite par sa mine, le prenait à son service; là, un grand seigneur, confiant dans ses talents de peintre, l'hébergeait pendant des mois; ailleurs, il s'improvisait médecin. Naturellement, infidèle à ses promesses, il se faisait payer tous ses services d'avance et s'esquivait au moment opportun.

Ainsi, au moyen-âge, cet amuseur a personnifié le triomphe de la souplesse d'esprit sur la lourdeur bourgeoise, la morgue et la vanité imbéciles.

On sait aujourd'hui qu'il a existé un personnage réel du nom d'Ulenspiegel, et deux pays, l'Allemagne et la Flandre, se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour. En Flandre, on prétend qu'il est né à Damme. Au bas de la tour de l'église de cette ville, on montrait jadis une pierre tumulaire portant l'inscription : « Passant, arrête-toi, regarde, Ulenspiegel repose ici. » Sur cette pierre était sculpté un hibou juché sur un miroir, insigne du malicieux farceur. Mais ce fait entraîne si peu l'origine flamande de Tyl Ulenspiegel que la pierre tumulaire de Damme a été enlevée au tombeau du spirituel poète Jacques van Maerland.

La vérité est qu'Ulenspiegel est un aventurier allemand qui vivait dans la première moitié du xv^e siècle et qui mourut à Mollen, près de Lubeck, en 1350. On n'a pas de détails sur sa

vie : on sait seulement que son père s'appelait Claus et sa mère Anna Wibeke. Ce qui prouve péremptoirement l'origine allemande du célèbre vagabond, c'est, outre la langue des plus anciennes versions de la légende, écrite en bas-allemand, le théâtre premier de ses exploits. Les villes et villages où les textes primitifs signalent son passage sont exclusivement des localités allemandes. Si la Flandre, elle-même tronçon germanique, a pu revendiquer la gloire d'avoir donné naissance à l'immortel farceur, cela tient à l'accueil enthousiaste qu'elle fit, au xv^e siècle, à la restauration de sa légende. La chose est digne de remarque.

La grande célébrité de Tyl Ulenspiegel date, en effet, du xv^e siècle. Elle coïncide avec la diffusion de la doctrine de Luther, dont elle fit véritablement le succès.

Le fougueux franciscain Thomas Murner, alors en révolte ouverte contre le clergé catholique, qu'il attaquait triomphalement dans ses pamphlets, rédigea une histoire — la première imprimée — de Tyl Ulenspiegel. La vie du plaisant personnage, ses finesses et ses joyusetés servirent de thème aux satires du religieux révolté et lui permirent de jeter le ridicule et la dérision sur les moines repus, les seigneurs vicieux, les égoïstes bourgeois, ennemis de la nouvelle doctrine. Murner en fit des victimes de l'esprit d'Ulenspiegel qui, les daubant en toutes occasions, se vengea de leur ineptie et de leur vanité bornée.

Son livre, venu à propos, eut en Allemagne un retentissant succès. Il pénétra dans tous les foyers, et grands et petits se récréèrent des drôleries du spirituel amuseur.

La renommée d'Ulenspiegel passa les frontières. Son histoire, habilement restaurée, se répandit en France et en Belgique, en Angleterre, en Italie, en Danemark, où des traductions du livre de Murner apparurent concurremment. Mais, en quittant l'Allemagne, Ulenspiegel changea de caractère. Suivant les pays, on le présenta partisan ou adversaire des idées nouvelles. Ici, il confondit les luthériens et là les catholiques. De simple plaisant qu'il était à l'origine, il devint de plus en plus frondeur ; au lieu de dupes, on lui donna partout des ennemis.

Cette transformation d'Ulenspiegel a fourni à Charles de Coster la conception du héros de sa légende.

Ici, plus rien du personnage primitif. Le joyeux meurt-de-faim, inventeur de folies et de drôleries, s'est métamorphosé en héros de la lutte soutenue aux Pays-Bas contre l'oppression religieuse de Philippe II. Sa vie a cessé d'être désordonnée et sans but. Elle réalise une grande pensée, le rêve qui parlait au cœur de tous les gueux du temps : défendre les libertés du pays.

Certes, Ulenspiegel est resté le pauvre diable, coureur de grands chemins, que l'imagination populaire avait engendré ; mais à présent, sous la guenille, il porte un cœur ardent et généreux, un caractère grandement noble, une âme de héros antique. Entre le vagabond d'autrefois et le gueux résolu d'aujourd'hui, il y a toute la distance qui sépare les preux chevaliers d'avec les rôdeurs et les aventuriers. Si Tyl pègre encore, c'est pour servir la cause de Guillaume d'Orange. Par dévouement patriotique il risque vingt fois d'être brûlé ou pendu. Il court les bouges, se mêle aux soldats espagnols, couche dans les bois, subit la fatigue et la faim, et, sans trêve, les cendres de son père battant sur sa poitrine, il va sans hésitation ni défaillance, au cœur de tous les dangers.

La vieille légende est devenue un roman épique. Les aventures héroïques, joyeuses et glorieuses — comme le annonce le titre archaïque — d'Ulenspiegel et de Lamme Goedsack au pays de Flandre et ailleurs, ont servi de prétexte à une reconstitution très pénétrante du milieu témoin de nos luttes religieuses au xv^e siècle.

L'artiste a ressuscité la vie populaire de l'époque. Il l'a

dépeinte en s'attachant à en découvrir l'intime et douloureuse poésie sous les croyances, les préjugés, les sentiments.

Quand on cherche la caractéristique de cette vaste composition et sa valeur d'art, on trouve à la définir d'un mot : L'œuvre est essentiellement flamande, flamande comme un tableau de Breughel ou d'Henri de Braeckelaer, ou un poème de Cats.

Les artistes flamands possèdent en commun le don de l'observation extérieure, et tous, doués d'une délicatesse de vue incomparable, ils révèlent l'aptitude à rendre, dans sa réalité, l'aspect sensible des choses. Ce qui les distingue, c'est d'être avant tout observateurs, aptes à maintenir leur attention sur les phénomènes externes de la nature et de la vie.

Doués de l'esprit d'observation et d'une sensibilité de l'œil très délicate, ils possèdent originairement les aptitudes du peintre.

De Coster est un peintre flamand. Il doit à sa race son incomparable talent descriptif, aussi bien que l'étroitesse de ses vues, son sentimentalisme rêveur et son mysticisme.

L'inspiration bien flamande de l'œuvre se découvre sans peine.

La légende ne s'élève pas à la hauteur d'une reconstitution artistique impersonnelle qui emprunterait sa beauté à une large compréhension de la vie.

Elle accuse un patriotisme étroit, le simple et primitif amour du sol natal qui battait au cœur des vieux bourgeois de la Flandre.

Le sentiment patriotique y affirme ses haines aveugles, ses profondes rancunes et toute son intransigeance. La création de l'artiste, dépendante de l'intérêt national, est flamande par l'étroitesse de son inspiration.

Elle l'est également par l'exécution. Il se déroule en ce livre toute une série de tableaux dans lesquels on retrouve l'observation patiente des anciens maîtres et l'admirable vigueur de leur pinceau délicat.

L'art descriptif des Flamands, incomparable par la richesse de ses notations, triomphe à chaque page. Le romancier ne s'intéresse ni aux nuances de sentiments, ni à l'analyse psychologique. Ses types sont des gens du peuple qui sont tout entiers dans leurs conversations et leurs gestes, et ne diffèrent pas de ce qu'ils paraissent être. Ils sont montrés agissant et parlant comme des acteurs en scène. Or, il faut le remarquer, l'emploi de la forme dramatique, si en faveur chez nos artistes, est une résultante naturelle de leur esprit d'observation et de leur inaptitude à concevoir les choses en dehors de la concrète réalité.

Enfin, la légende d'Ulenspiegel renferme des pages merveilleuses, inspirées par le sentimentalisme rêveur propre aux âmes flamandes. L'artiste parle de la nature en poète ; il la regarde avec des yeux d'amour qui savent en pénétrer l'intime beauté. Il en recherche et en fait valoir les aspects discrètement charmeurs devant lesquels son cœur reste profondément ému.

Esprit d'observation, aptitude picturale, sentimentalisme rêveur, c'est la caractéristique du tempérament flamand.

EUGÈNE BACHA.

Quand j'étais Capitaine.

PAR RICHARD O'MONROY (Calmann-Lévy, 1 vol., 1896).

Richard O'Monroy ne s'est pas fait l'historiographe clairvoyant de quelques hauts-faits où sonneraient les vibrantes clameurs d'enthousiasme, où s'échevèlerait tout un patriotisme chauvinisme ; il n'est point parti tambour battant, panache au vent, ralliant l'étendard affolé que brandit le « grand ancien Déroulède ! » Mais il n'a pas non plus conté le pittoresque d'une vie de garnison qui se partage entre les monotones services de

la caserne, et les manœuvres, les flâneries à heures comptées, les manilles au Cercle, les assauts des cœurs vite émus des jolies provinciales, — toute la banalité, joyeuse quand même, où auparavant René Maizeroy, entre autres, trouva matière à ses délicieux et vivants *Souvenirs d'un officier*.

Dans les deux douzaines de nouvelles que nous offre l'auteur des *Petites Manchaballe*, se trouve bien plutôt une tendance au sans-gêne jovial, à la bonne humeur impayable des hilarants *Contes gais* du prestigieux et intarissable maître du rire, — je parle d'Armand Sylvestre, — avec, en moins, toute la chatoyante fantasmagorie, tout l'étrincelant feu d'artifice d'un style qui illumine le moindre détail de tout un éblouissement de coloris et de lumière.

Et je crois que ce sont précisément cette sécheresse trop disciplinée, ce trop de familière simplicité de l'écriture, l'absence presque perpétuelle du cadre enjolivé qui donnent à ces contes des allures monotones et banales de faits-divers ou de résumés tout prêts pour l'amplification que l'on voudrait pouvoir lire.

Tel, le récit du souper anniversaire des Cent-Gardes, qui pouvait devenir une apothéotique et flamboyante évocation des splendeurs et des triomphes d'autrefois, — et qui n'est qu'un morne compte-rendu d'échotier aux gages, la fade relation d'un banquet au bas de laquelle on est tenté de chercher la réclame en faveur de quelque marque d'« extra dry » ou de fine champagne. L'auteur n'y a pas même laissé pétiller sa verve, ou pailler son clinquant de soiriste.

À côté des *Cents Gardes*, ce sont les *Lanciers*, petit cours d'histoire de leur arme et de leur corps, agrémenté de notions de tactique en un style de pédagogue sévère et pondéré : « Ils savaient s'en servir, de leurs lanciers, eux, nos voisins, non pas dans les charges *en muraille*, mais dans des services d'éclaireurs et de reconnaissance. »

Mais un mérite qu'il faut reconnaître à l'auteur de *Quand j'étais capitaine*, c'est qu'il possède la psychologie et l'âme très complète de cet étrange et très personnel individu : l'officier. Entre tant d'autres, je ne citerai comme preuve, que ces quelques mots inscrits en épigraphe :

Deux hommes vivaient en paix,
Un cheval survint
Et voilà la guerre allumée.

Il a dit aussi toute la rivalité, sans cesse aux aguets, entre pékins et soldats, — toujours menant au triomphe de ceux-ci, bien entendu, puisque c'est un soi-disant capitaine qui a écrit cet *Ami des Officiers*, cette *Accolade*, cet *Au Concours Hippique*, cette *Bonne Fortune*, cette *Belle Amélie*, et enfin cet *En revenant de Maubeuge*, où l'aguichante Altesse à la vertu facile, sollicitée à la fois par un joli lieutenant et un tabellion amoureux, lance son cri du cœur : « Les officiers, tant qu'on voudra... mais pas les officiers ministériels ! »

Puis enfin, terminant le volume, une lettre et un conte, ceux-ci absolument exquis, sont à placer tout à fait hors de pair. La lettre, d'un Saint-Cyrien à sa Dada, au lendemain d'un Mardi-Gras, passé en affolantes gaités, en savoureux délices, fleurit un délicieux parfum de juvénile bonne humeur et d'insouciance tendresse, qui charme et ravit. Le conte, lui, évoque en de courtes pages touchantes, la douloureuse idylle, très poignante qui se déroula, voilà pas bien longtemps, dans les lointaines montagnes des Pyrénées, parmi les lits blancs des salles d'un hôpital militaire. Des prénoms, des initiales, des sous-entendus nous disent seuls le souvenir que Richard O'Monroy accorde, très attristé, très sympathique, au pauvre petit mort, à la douce et belle et aimante amie qui vint consoler son agonie, et il a quelques mots cinglants aussi pour les ennemis avides, rués sur cette proie trop fragile...

PAUL ARDEN.

La Psychologie du Caractère.

CONTRIBUTION A L'ETHOLOGIE

par Albert Lévy, Docteur spécial en Philosophie et Lettres de l'Université de Bruxelles. (Bruxelles, Henri Lamertin, éditeur, 1 vol. in-8°, 207 p.)

Dans ce travail, très remarquablement écrit, notre collaborateur, M. Lévy, réunit toutes les données de la science et de la philosophie qui peuvent servir à l'étude du caractère au point de vue psychologique.

L'Ethologie ou Science du caractère, forme un trait d'union entre la Psychologie expérimentale et la Psychologie rationnelle. Elle cherche à reconstituer la genèse du caractère individuel de chaque homme. Kant, Schopenhauer, Hartman, Bahnsen, Krause et surtout Stuart Mill, avait apporté des contributions très intéressantes à l'ethologie, mais sans jamais faire une étude complète et spéciale de cette science qui doit être considérée comme « constituant tout ensemble l'*embryogénie* et la *morphologie* des esprits individuels ».

Le travail de M. Lévy tend à montrer dans chaque esprit une véritable idiosyncrasie morale.

Après avoir défini et déterminé le caractère, l'auteur examine les différents éléments qui le constituent et en reconnaît deux fondamentaux : l'un interne, le caractère inné, et l'autre, externe, le caractère acquis.

Le facteur interne, de beaucoup le plus important, provient des dispositions natives antérieures à toute influence du dehors ; l'hérédité joue un grand rôle dans sa constitution. On peut distinguer en lui deux éléments : le tempérament et le naturel.

L'homme ne peut évidemment en être rendu responsable ; mais cependant il n'en garde pas moins la pleine possession de son libre arbitre ; car s'il ne peut modifier son caractère inné, il peut, par une éducation personnelle, en modifier les manifestations extérieures ; l'homme reste donc suivant la formule des Stoïciens, citée par M. Lévy, *artifex sui, artifex vitæ*.

Le facteur externe du caractère considéré dans son ensemble, le caractère acquis, résulte des influences du milieu organique et physique, du milieu social, et de l'esprit lui-même soit par l'habitude, soit par l'éducation de soi-même.

Les deux premières de ces influences ont été beaucoup étudiées dans ces dernières années, par Taine d'abord, et ensuite par MM. Tarde et Le Bon.

Dans l'étude de l'éducation de soi-même, M. Lévy combat les doctrines de Schopenhauer, qui invoquait deux arguments en faveur de l'immobilité du caractère : le premier c'est qu'on ne trouve pas plus de vertu dans la moitié la plus âgée de l'humanité que dans la plus jeune ; et la seconde, c'est que nous retirons toute notre confiance aux hommes qui nous ont trompés, montrant ainsi, presque malgré nous, notre croyance à l'imperfectibilité du caractère.

M. Lévy termine son ouvrage par un essai de classification des caractères, qu'il présente avec toutes les réserves que comporte un sujet aussi épineux. Il détermine les caractères *exclusifs* ou *uni-latéraux* par la prédominance d'une des trois manifestations de la vie spirituelle : la Pensée, le Sentiment ou la Volonté ; puis il étudie les caractères *mixtes* où prédominent deux facultés, et enfin les caractères *équilibrés* « produits d'une culture supérieure et panharmonique ».

Tel est, brièvement résumé, le livre de M. Albert Lévy ; la profondeur et l'originalité des pensées qui sont exprimées, autant que l'impeccabilité du style, en font un des meilleurs ouvrages de philosophie parus en Belgique dans ces dernières années.

ROBERT CANTEL.

Musique.

Le premier concert populaire extraordinaire a dépassé les prévisions en beauté et en perfection.

La *Mer* de Paul Gilson, que M. J. Dupont a fait réentendre est décidément une œuvre de grande allure, dont l'exquise saveur primordiale va en s'accroissant. L'orchestration savante et sonore de ces quatre parties symphoniques, est restée vibrante et d'une sincérité incontestable et incontestée. Nous n'avons jamais douté du talent et de la science contrapuntique du leader de la musique belge de la dernière heure, et ce n'est pas le petit bout de ruban rouge, prétexte aux flonsflons de Van Campenhout qui augmentera pour nous la valeur de Paul Gilson.

Le 1^{er} acte de la *Walkyrie* joué en oratorio (sauce Rheingold-Gevaert) n'est pas précisément la forme d'exécution rêvée et préconisée par Richard Wagner.

Privé de l'élément scénique, cet acte a des longueurs inexplicables. Mais voilà, les directions théâtrales négligent et trouvent bon d'ignorer le grand répertoire de Bayreuth, et c'est faire œuvre de sainte propagande artistique, que d'en exécuter un fragment ou un acte de la sorte, malgré les difficultés d'une tâche aussi ingrate. De plus, pour ceux qui connaissent les œuvres wagnériennes et qui les ont vues au théâtre, l'audition se complète de réminiscences captivantes.

En confiant le rôle de Siegmund au ténor Van Dyck, la direction des populaires s'était assuré un gage de succès. M. Van Dyck a chanté d'une voix chaude, pénétrante et sa diction mesurée et précise n'a jamais été mieux appréciée.

M^{lle} Lola Reeth, une Viennoise au port majestueux, a réalisé une Sieglinde dont la mièvrerie n'excluait pas le charme. Si l'intensité passionnelle faisait défaut à la séduisante interprète, la voix pure et onctueuse a voilé ce manque d'expression dramatique.

M. Gresse a chanté Hunding avec de belles notes graves et une sobriété de bon aloi.

L'orchestre, dans le 1^{er} acte de la *Walkyrie* comme dans la chevauchée, a été absolument hors de pair. Entraîné par le bâton nerveux de son vaillant chef, il a exécuté ces grandes pages avec une verve, un pittoresque et un coloris inoubliables. Une longue et émouvante ovation a été faite à M. Joseph Dupont. Elle est partie, spontanée, de tous les coins de la salle et elle s'adressait tant à l'éminent chef d'orchestre qu'à l'artiste intelligent, auquel le public dilettante de Bruxelles doit une partie de son initiation esthétique.

N. L.

Memento

NOTRE COLLABORATEUR, M. ALBERT LÉVY, a présenté lundi dernier à la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Bruxelles, une thèse sur la *Psychologie du caractère* (1). Après une défense brillante de son travail contre les objections que lui ont présentées MM. les Professeurs Tiberghien, Leclère, M. Vauthier et M. le Dr J. Demoor, M. Lévy a été proclamé par la Faculté, *Docteur spécial en Philosophie et Lettres*.

La *Jeune Belgique* s'associe aux nombreuses marques de sympathie que M. Lévy a reçues à la fin de la séance, et lui présente ses plus vives félicitations.

DÉCIDÉMENT L'ERMITAGE n'est pas tendre pour les pseudo-vers-libristes. Voici la phrase que leur adresse M. Marc Legrand en parlant de La Fontaine :

La Fontaine, le seul « vers-libriste » que je connaisse, ou reconnaisse.

M. RAY NYST, dans son article sur la *Libre Esthétique*, déclare :

« ... Ne croyant pas à l'impartialité, il importe que je ne sois point pris pour un critique... »

Quelqu'un s'y serait-il jamais trompé ?

LES NÉCESSITÉS DE LA MISE EN PAGE nous forcent, à notre grand regret, à remettre aux numéros prochains nos articles sur les récents ouvrages de MM. René Doumic, vicomte de Spœlbergh de Lorenjoul, J. de Tallenay, etc.

ON ANNONCE pour le 1^{er} juin, la publication du premier volume de la correspondance encore inédite de Victor Hugo. Il comprendra les lettres écrites par le poète à son père, à Blois, en 1820; ses lettres d'amour à sa fiancée, et à sa jeune femme; des lettres à l'Académie des Jeux Floraux; toute la correspondance relative à *Hermani*, *Marion Delorme*, *le Roi s'amuse*; un grand nombre de lettres à Sacretelle et à Victor Pavie, et plus de cinquante lettres adressées à Sainte-Beuve.

Ce volume sera édité par M. Théodore Michaelis, qui se propose d'en publier, aussitôt après, une traduction en Angleterre.

NOUS EXTRAYONS le sonnet suivant d'une toute jeune publication, *L'Athénée*. Le pseudonyme romantique *Stella Matudina* et le style aux images parfois un peu banales, nous font supposer que l'auteur est un très jeune homme. Néanmoins, comme ces vers révèlent de sérieuses et charmantes dispositions, nos lecteurs nous sauront gré de les leur mettre sous les yeux :

Tout repose et sommeille en la forêt profonde,
Et les chênes nouveaux paraissent dans la nuit
Des fantômes géants, immobiles... Un bruit
Léger s'entend au loin : c'est le soupir de l'onde.

A ce murmure vague, aucun bruit qui réponde,
Pas même un frôlement de l'oiseau qui s'enfuit,
Pas même un souffle, rien ! Tout dort, Phœbé poursuit
A travers l'infini sa course vagabonde.

Ses longs rayons d'argent, du plus profond des cieux,
Filtrent par le feuillage en gerbes de lumière,
Éclairant ce séjour, de l'ombre et du mystère...

Le décor est étrange et l'on croit voir des dieux,
Satyres ou Sylvains, se glisser en silence,
Parmi les troncs moussus de la forêt immense.

DE M. GEORGES RODENBACH, cette pensée géniale, dans sa dernière plaquette :

« Tous les chemins parcourus — et qu'elle oublie — sont devenus les rides (!) de son visage. Mais elle est quète néanmoins, assise en un fauteuil, à regarder la maison où sa vie s'est bornée, une vie à peine accidentée, comme le terrain tout autour (!)... L'âme enfin est d'accord avec le paysage. »

Puisse la vie de M. Rodenbach se borner bientôt à sa maison plutôt qu'à un Aquarium mental.

Ce jour-là, M. Rodenbach sera un peu moins borné !

Bibliographie.

GÉLIS-DIDOT. La peinture décorative en France (1^{re} livraison). — EMILE DE SAINT-AUBAN. La Voix des choses, visions sociales. — AUGUSTIN FILON. Le Théâtre anglais. — J.-B. HEUZEY. Les Actes de Diotimo. — Le Journal des Goncourt, T. IX, 1892-1895. — ALF. FOULLÉE. Le mouvement idéaliste et la réaction contre la science positive. — DE ROBERTY. Le Bien et le Mal. — M^{me} ADAM. Mon petit Théâtre. — HENRI ROCHEFORT. Les aventures de ma vie, T. III. — MICHEL SALOMON. Etudes et portraits littéraires. — PIERRE VEBER. Chez les Snobs. — C^{te} A. TOLSTOÏ. Don Juan.

(1) Voir l'analyse que nous donnons de ce travail à la page 159

En vente chez l'Editeur de la Revue

- CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime*. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00
- CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique*, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00
- DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés*. Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émotivité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

- D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication*. 1891. In-8°, 72 pages 2 50
- HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution*. 1889. In-8°, 32 pages 1 00
- HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie*. 1893. In-8° 0 60
- LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285)*. 1889. In-8°, 138 pages. 2 50
- MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge*. 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00
- MOULIN (O.). — *Travail et Capital*. 1892. In-8°. 0 50
- PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes*. 1889. In-8°, 131 pages. 1 00
- PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques*. 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00
- SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale*. 1894. In-8°, 76 pages 2 00

- WODON (Louis). — *La forme et la garantie dans les contrats francs*, étude d'histoire de droit. 1893. In-8°, 240 pages. 6 00
- WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau*, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS

RELATIFS AUX

MYSTÈRES DE MITHRA

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION CRITIQUE

PAR

FRANZ CUMONT

professeur à l'Université de Gand.

FASCICULE I

TEXTES LITTÉRAIRES ET INSCRIPTIONS

In-4°, 184 pages. Prix : 10 francs.

FASCICULE II

MONUMENTS FIGURÉS (Première partie)

In-4°, 108 p., 124 fig. dans le texte et 3 planches en héliogravure. Prix : fr. 12.50.

FASCICULE III

MONUMENTS FIGURÉS (seconde partie)

In-4°, 175 p., 287 fig. dans le texte et 5 planches en héliogravure. Prix : 25 francs.

Le quatrième fascicule, complétant l'ouvrage, est sous presse.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à **soixante-quinze** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Poivre (hiver); Marché aux Fleurs; Œufs, Crabs, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N^{os} 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N^{os} 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N^{os} 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à **soixante-dix** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. Planches barrées après le tirage.

Vieilles gloires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur — Le Marché du Mercredi — Le logis des sires de Gruthuse — L'Enclos du Bèguinage — Vieilles eaux — La cour des Halles.

N^{os} 1 à 4. Épreuves sur japon. *Vendus.*

N^{os} 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. *Vendus.*

N^{os} 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre : 35 francs. — *Il reste encore 8 exemplaires à vendre.*

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné.....
demeurant à..... *rue*.....
déclare souscrire un abonnement d'un an à la JEUNE BELGIQUE, à partir du (1)
et m'engage à payer sur présentation une quittance de la somme de
dix francs, montant du dit abonnement.

A....., le..... 189 .

(SIGNATURE)

(1) Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juin, 1^{er} octobre.



SEIZIÈME ANNÉE

—
2^e SÉRIE. — TOME I

N^o 20

30 Mai 1896

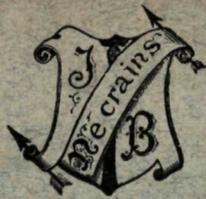
LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

VALÈRE GILLE. — Edmond Picard.
LA CROIX-AUX-BŒUFS. — Une Prophétie.
MEMENTO.
ERRATUM.
BIBLIOGRAPHIE.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN.

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La *Jeune Belgique* paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la *Rédaction* à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires ; tout ce qui concerne l'*Administration* à M. Henri Lamertin, éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS: Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Nelson Lekime, Jules Lemaitre, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Éditeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895).
15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collection complète 75 00
Chaque année séparément est en vente au prix de 7 00
Le Parnasse de la Jeune Belgique, 1 fort vol. 7 50
Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEEBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 6 00
DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. 3 50
— *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
— *Edition ordinaire* 3 50
— *Quinze jours en Hollande*, prose 5 00
— *Toutes les œuvres du poète*, prose et vers en volumes à 3 00 et 3 50
JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les *Complaintes*, l'*Imitation de Notre-Dame de la Lune*, le *Concile féérique*, les *Derniers vers*. 1 volume 6 00
— *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine 3 50
— *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* 3 50
— *Les Cantilènes* 3 50
— *Le Pèlerin passionné*. 3 50
— *Autant en emporte le vent* 3 00
STUART MERILL. — *Les fastes* 3 00
— *Petits poèmes d'Automne* 3 00
HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* 3 50
GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. 3 50
EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
— *Une belle dame passa* 3 50
— *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. 3 50
— *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne*. 3 00
EMMANUEL SIGNORET. — *Le livre de l'Amitié*, poème. 3 00
CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* 3 50
HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose 3 00
GUY ROPEARTZ. — *Adagiettos* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER
Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET
ROBERT CANTEL

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

Edmond Picard (1)

Edmond Picard, tel est le titre d'une étude littéraire publiée à Paris par M. Achille Segard. Ce nom ne l'a pas dispensé, comme dans la *Belle Hélène*, d'en dire plus long; ses lecteurs l'en remercieront, à l'exception probablement de M. Picard lui-même.

Vus à distance, les phénomènes, comme les personnes, prennent un autre aspect, et souvent une nouvelle signification : les bâtons flottants semblent des bateaux de haut bord, un miroir à alouettes, animé d'un mouvement de rotation rapide, paraît être un soleil. M. Picard est resté M. Picard; et c'est peu, si l'on songe à tout le mal qu'il se donne.

M. Achille Segard l'a observé avec une longue-vue, très tranquillement, sans être troublé par le miroitement. Gageons que plus d'une fois il a dû sourire. Mais comme il a de l'esprit, il a laissé croire que son sourire était motivé par toute autre cause.

En observant un grillon, on se demande tout naturellement comment, avec deux pattes, une petite bête peut faire tant de bruit. En contemplant M. Picard, on s'étonne qu'il ait eu le temps de dire tant de choses et d'étudier quelques autres. « Il semble que ce soit une sorte de manie chez M. Picard, écrit M. Segard, de s'intéresser à tout et de vouloir sur toutes choses dire son mot publiquement, afin d'y établir sa compétence : ne s'est-il pas avisé un jour de publier une *Notice sur quelques vestiges mégalithiques et autres de la Campine limbourgeoise belge*, et d'en faire l'objet d'une

communication à la *Société d'anthropologie de Bruxelles*.

Au fait, je suis assez porté à croire que si on demandait à M. Picard son appréciation sur les *Tables Eugubines* ou sur le roman de *Méliador*, il répondrait sans aucune hésitation; car il donne son avis, et avec autant de succès, aussi bien sur la littérature que sur les vestiges mégalithiques de la Campine limbourgeoise.

Sa facilité d'élocution l'a quelquefois entraîné dans des aventures qui, pour tout autre, eussent été fâcheuses. Pour M. Picard, elles ne le sont pas; car, comme il sème ses idées toujours en courant, il est déjà loin d'elles quand un critique songe à les ramasser.

Ainsi, lorsque l'auteur des *Grelots progressistes* publia, il y a quelques années, sa *Synthèse de l'antisémitisme*, un spécialiste de grande érudition, M. Bernard Lazare, son collègue actuel à l'Institut des Hautes-Etudes, lui répondit en ces termes :

« Il est bon, avant de parler de ce livre, de constater que M. Picard lui-même déclare, en sa préface, ne pas être historien. Cependant, on est porté à lui dire que si son manque de culture historique explique suffisamment ses erreurs, ses bévues mêmes, il n'excuse pas son ingérence en certaines questions dont il paraît ignorer jusqu'au premier mot. Je ne lui demanderai pas où il a pris cette science qui lui fait voir des sémites dans les Mèdes et les Perses, et le pousse à négliger l'invasion aryenne qui conquiert l'Iran. Ses connaissances sur les origines arabes sont singulières; il semble ne s'être jamais douté de l'état religieux du Yémen avant l'Hégire, et il s'étonne de rencontrer dans le Coran les légendes bibliques, ne connaissant pas, sans doute, les conquêtes juives dans l'Arabie et la conversion au judaïsme des plus importantes des tribus arabes, conversions qu'arrêta Mahomet...

(1) *Edmond Picard*, par Achille Segard, brochure. Paris, Lefort, éditeur, 1896.

« Quand on base ses conclusions sur des données aussi fantaisistes, on peut mériter de ne pas être pris au sérieux. » (1)

Et le professeur à l'École des Hautes-Études concluait ainsi : « Karl Marx, par exemple, me paraît être plus capable de science, de philosophie et de logique que M. Picard, et le cerveau du théoricien sociologue, tout sémite qu'il fût, me semble supérieur au cerveau de celui qui a écrit *La Synthèse de l'antisémitisme*. »

Les considérations amères de M. Bernard Lazare n'ébranlèrent pas la foi loquace de notre premier esthète. Il sauta sur une autre branche et entonna une nouvelle chanson, destinée à célébrer la traduction de la Bible de M. Ledrain. Agacé par ces modulations invraisemblables, un docte hébraïsant, le R. P. Delattre eut la fantaisie de siffler. Après avoir constaté que les connaissances de M. Picard en fait de langue hébraïque étaient par trop légères, il écrivit ceci :

« Si M. Picard ignore à ce point la langue des originaux, d'après quels principes a-t-il jugé les versions de M. Ledrain ? Le monde savant attend cette intéressante révélation, et nous aussi.

« M. Picard se vante d'être un esprit prime-sautier, et je crois qu'il a raison. Mais cette qualité ne saurait suppléer le défaut de connaissances rudimentaires en quelque genre que ce soit. » (2)

On pouvait croire que, traitant un sujet relatif au Droit, M. Picard fût mieux servi par la chance. Il n'en fut rien. Écoutons M. Vanderkindere :

« Ouvrons l'*Université nouvelle* du 16 décembre (1894) ; elle contient une leçon de M. Edmond Picard, le maître des maîtres : Introduction historique au droit civil. — Il y est question des sources germaniques du droit français : loi ripuaire, loi des Francs Chamaves, lois des Visigoths et des Burgondes, capitulaires, formules. La loi salique a fait l'objet d'une leçon précédente.

Probablement, si M. Picard se donne la peine d'imprimer ce sommaire, c'est qu'il a des choses neuves à dire ; tout au moins va-t-il présenter des notions déjà connues sous une forme originale ; il va « darder dans le cerveau des étudiants quelques flèches qui les fassent penser par leur cuisantes blessures ».

Mais quelle surprise ! Toute cette leçon, depuis la première ligne jusqu'à la dernière, est empruntée au livre de M. Paul Viollet, *Histoire du droit français* (2^e édition, p. 105 à 133), avec cette circonstance aggravante qu'il ne cite pas son auteur.

Dans le langage des hommes « sans jeunesse et sans foi », ce procédé a un nom, celui de plagiat.

Non seulement M. Picard n'ajoute pas une idée au manuel qu'il copie, mais servilement il fait usage des mêmes termes, des mêmes épithètes : Benoit le Lévite est un personnage « énig-

matique », les formules sont « une source très vivante, montrant la réalisation pratique du droit » (M. Paul Viollet avait dit « c'est le droit vivant, c'est le droit en pratique ») ; la loi romaine des Burgondes « est un arrangement assez grossier de droit romain théodosien » (textuel) ; le recueil visigothique de Recessuinthe « interdit aux Romains l'usage du droit romain » (textuel) ; « traduit en castillan au moyen âge » (M. Viollet avait dit « au moyen âge en castillan »), il est devenu « le célèbre *Fuero juzgo* » ; et ainsi de suite.

Qu'un professeur prenne un bon livre pour base de son enseignement, on peut à la rigueur le concevoir ; mais qu'il se tienne alors modestement à l'arrière-plan, et, s'il ne veut pas être considéré comme un banal répétiteur, qu'il essaye au moins de se mettre au courant des travaux plus récents, qu'il complète et corrige son manuel ; qu'il le comprenne lui-même et qu'il ne le défigure pas en le résumant.

Déjà, dans ses leçons précédentes, M. Picard avait donné quelques échantillons assez gais de son savoir-faire. Il avait lu dans Viollet, page 14, que Justinien avait chassé les *Goths* de l'Italie ; il avait voulu préciser, et il avait écrit : les *Visigoths* ! Le malheur, c'est qu'au moment où Bélisaire s'empare de Rome, les Visigoths ont quitté l'Italie depuis 126 ans, et que le général de Justinien ne trouve plus devant lui que les Ostrogoths. Mais Visigoths, Ostrogoths, compagnons d'Alaric ou compagnons de Théodoric, à l'Université nouvelle on n'y regarde sans doute pas de si près.

La « belle audace scientifique » de M. Picard lui a joué les mêmes tours dans sa leçon du 16 décembre.

M. Viollet, constatant, à propos de la loi ripuaire, que les divers manuscrits ne présentent pas de notables divergences, résumait ainsi sa pensée : « On peut dire qu'il n'y a qu'un seul texte de la loi ripuaire. »

M. Picard, qui aime les affirmations tranchantes, a des formules moins dubitatives : « *Un seul texte*, c'est un avantage sur la loi salique. Le manuscrit date au plus tôt de la fin du huitième siècle. »

Le manuscrit ! Comme il n'y a qu'un texte, il ne peut y avoir qu'un manuscrit. Seulement, il y en a *treute-cinq* ; et comme leur âge et leur rédaction les séparent manifestement en deux familles, Sohm, le dernier éditeur, dans les *Monumenta Germaniae*, a jugé qu'il était indispensable d'imprimer, en regard l'une de l'autre, les deux principales leçons.

En géographie, il n'est pas mieux ferré. Le duché de Ripuaire s'étendait « entre le Rhin et la Meuse » ; or, des dix *pagi* ripuaires, il y en avait quatre sur la rive droite du Rhin.

Les Francs Chamaves occupaient « la vallée de la Meuse, de Liège à Nimègue » ; c'est encore inexact. Si M. Picard avait consulté Schröder, qui a fait des recherches approfondies sur ce point, il saurait que les Chamaves habitaient le Hamalant, entre l'Yssel et le Bas-Rhin.

Au sujet des capitulaires, se révèle encore sa sereine ignorance. « Comment les capitulaires nous sont parvenus » (c'est textuellement la phrase de Viollet) ; et l'écolier qui a mal compris son manuel, indique comme sources principales les recueils d'Ansgise et de l'« énigmatique » Benoit le Lévite, puis il ajoute : « Des capitulaires nous sont aussi arrivés isolément par des transcriptions dans des manuscrits. » C'est évidemment l'accessoire : « *des capitulaires* ». S'il avait ouvert la dernière édition de Boretius, il saurait qu'elle contient pour la période qui s'étend de l'avènement de Charlemagne à l'année 827, cent vingt-quatre capitulaires, tandis que le recueil d'Ansgise n'en compte que vingt-neuf. C'est donc aux capitulaires qui nous sont parvenus isolément, soit en originaux, soit en copies, qu'il convenait de réserver la première place.

(1) *Entretiens pol. et litt.* Juin 1892.

(2) *Revue Générale*. Février 1894.

A ce catalogue d'erreurs, voici ce que M. Picard trouve à répondre, après avoir, reconnaissons-le, déclaré qu'il cite Viollet dans sa leçon : « Onze critiques de cette force ! Onze ! Pourquoi pas la douzaine ? »

« C'est si facile avec une pareille méthode ! »

« Comme se trahit le parti pris de nuire ! »

Onze erreurs de ce genre, dans un pauvre petit sommaire, dans un simple syllabus, pour M. Picard c'est une bagatelle.

Que M. Vanderkindere ait été poussé par « le parti pris de nuire », cela est assez indifférent au public qui juge. L'important est de constater la « sereine ignorance » de M. Picard.

Ces mécomptes n'émurent guère un écrivain habitué à voir ce que les autres n'ont point vu. Il fut lyrique au milieu des sourires ; d'ailleurs, il s'était pris au sérieux en écrivant, et cela seul lui avait suffi.

Un jour Jules Janin, assistant à Bonn aux fêtes célébrées en l'honneur de von Beethoven, voulut transmettre à son journal le texte d'une cantate que l'on venait d'exécuter. Comme il n'avait aucune pratique de la langue allemande, il s'adressa à un de ses amis. Lorsque l'article fut rédigé, il le soumit au traducteur. Celui-ci lui fit doucement remarquer qu'il avait dénaturé la pensée de l'auteur, et que ce n'était pas du tout cela qu'il avait écrit. Eh ! bien, il a eu tort, répliqua Jules Janin ; et il envoya à Paris la cantate de son invention.

Si l'on objectait aux thèses, aux hypothèses, aux synthèses et autres mots en taises de M. Picard quelques faits, il répondrait comme Jules Janin : « Eh bien ! ils ont tort. »

Et M. Picard aurait raison ; M. Picard a toujours raison quand il dit, comme une marionnette de M. Maeterlink, quelque chose à quelqu'un ; car nous n'attachons aucune importance à ce qu'il dit, ou à ce qu'il voudrait dire, mais à la façon dont il le dit.

Malheureusement, le style de M. Picard s'agrémenté depuis quelques années d'accoutrements bien singuliers : M. Picard est poursuivi par l'idée d'être toujours à la mode ; et comme il court très vite, étant très léger, il lui arrive souvent de dépasser le but. Sa phrase fait songer à ces provinciales que l'on voit, le dimanche, affublées d'oripeaux multicolores, balayer les boulevards de falbalas extravagants. On dirait que ses phrases jouent les comédies de Shakespeare.

Dans son *Heptalogie décadente*, et M. Segard le fait remarquer malicieusement, M. Picard témoigne de sa sympathie pour cette nouvelle littérature, « celle qui ne dit, n'écrit, ne parle plus en la claire simplicité des mots usuels, mais cherche, cherche àprement, inépuisable en tropes, la suscitante nouveauté de l'image si étroitement collant à la chose exprimée que l'une et l'autre heurtent et troublent l'âme en même temps. »

Voulez-vous quelques exemples de cette « suscitante nouveauté de l'image si étroitement collant, etc. » ?

Voici quelques passages d'*Imogène* : « J'eus, cette fois, le sentiment fort que la résonnance féminine d'Imogène frappait l'accord plein avec ma virilité sonore. »

.....

« Chaque âme sent battre en soi le marteau de la vie universelle. Le tumulte, toujours tonnant, de l'usine immense se répercute et ronfle sans répit en nos moëlles. Son agitation, turbulent tangage du navire qui porte nos destinées, fait chavirer la vaillante volonté et témoigne de l'indélébile servitude et de ses innombrables chaînes. »

.....

« Soucieusement toujours se demander, quand une pensée communique avec nous, fût-ce par les lèvres de l'amante chuchotant à notre oreille ou collées sur notre bouche frissonnante, si c'est une interprète fidèle, ou si un travail clandestin et mutilateur ne lui a pas infligé la déperdition partielle de la force originaire, retenue au frottement des hésitations, des hypothèses et des réticences. »

.....

« Le maléfice tel un éerou, serrait de plus en plus mon cœur meurtri et y activait la fermentation de mes doutes. »

.....

« Dans notre organisation compliquée, où le mysticisme et la matérialité se pénètrent et se confondent ainsi que les gaz en dissolution pour former le même liquide... »

Nous recommandons cette dernière théorie de la formation des liquides à M. Berthelot.

On dirait du pathos faisant la roue. M. Homais, lisant le dictionnaire des précieuses, au milieu des bœufs de son officine, n'écrirait pas autrement.

Nous avons tenu à choisir ces exemples dans

Imogène, parce que, au dire des critiques, c'est un des meilleurs ouvrages de M. Picard.

Si vous voulez juger des facultés intellectuelles de M. Picard, lisez dans ce même livre l'hymne à tous crins qu'il adresse à l'Harmonie.

« Harmonie ! loi suprême du monde !...

Corps premier qui résume et contient la multiplicité des autres...

Tu es l'infini, car rien ne t'échappe...

Tu es l'absolu !...

Tu fais mouvoir la matière et tu fais mouvoir les âmes.

Sans toi le mouvement cesserait pour faire place à l'anéantissement dans l'harmonie définitive enfin obtenue et clôturant la vie. »

M. Picard se souvient vaguement avoir mal lu le *Banquet* de Platon. L'Harmonie avec un grand H ou un petit h, implique une idée de *rappor*t. Elle n'est donc pas plus le corps premier, qu'elle n'est l'infini ou l'absolu. Elle ne *fait* pas davantage mouvoir la matière; tout au plus règle-t-elle le mouvement. Et pour terminer qu'est-ce donc que cette harmonie définitive opposée à l'Harmonie avec un grand H ?

Toutes ces critiques ont été, jadis, formulées très clairement par M. Iwan Gilkin. (1)

M. Picard a gardé de son éducation romantique quelque chaleur oratoire qui, dans ses premiers livres, donnait à sa phrase une certaine ampleur. Ce don de l'éloquence il a su le garder; malheureusement il le fait trop voir, à tout propos et sans mesure. Il est lyrique, toujours lyrique, surtout lorsqu'il faudrait ne pas l'être. Il parlerait avec des larmes dans la voix, de ces fameux gaz en dissolution qui forment un même liquide; il aurait des accents touchants pour nous annoncer que les melons n'ont pas réussi cette année.

Mais la phrase passionnée ne lui suffit pas; il entasse les figures de style les unes sur les autres, les enchevêtre, les étire, les brise, les reprend. On voit que M. Picard craint de paraître pauvre; il a un style de parvenu, surchargé de pendeloques énormes, de bijoux barbares et de grosses verroteries. Il ne peut plus écrire tout simplement : Voici un fruit délicieux, ou bien : M. Verhaeren est un génie. Il cherche des expressions dont la nouveauté et l'inattendu feront impression; il plaque de lourdes images sur sa pensée et pousse

des cris déchirants pour être assuré, si pas du succès, du moins de l'attention.

Il a réussi à attirer celle de M. Segard.

M. Segard est français, avocat, poète et critique dramatique. C'est une infériorité en comparaison de M. Picard qui est, dit-il, « révolté, matelot, écrivain, artiste, voyageur, politique, journaliste, démocrate, Mécène, critique, poète, philosophe... que sais-je ? »

Recueillons quelques appréciations générales de M. Segard.

« M. Picard, écrit-il, a voulu tout apprendre et tout exécuter; sa vie a été une course haletante d'un but à un autre, l'un à peine atteint, l'autre encore lointain. »

« C'est d'ailleurs la coutume de M. Picard de rompre violemment avec les vieilles et vénérables théories. L'un des éléments les plus remarquables de sa personnalité est peut-être cet instinct batailleur qui le pousse toujours aux extrêmes et qui l'y maintient. Il est l'ennemi né du juste milieu, et quelles que soient les exagérations d'une théorie, si elle est nouvelle, elle a déjà des droits à le compter parmi ses partisans. »

Après avoir habilement mêlé les épines aux roses, M. Segard arrive à cette conclusion :

« Artiste, M. Picard l'est surtout par sa curiosité artistique; ses livres ne sont pas à proprement parler des œuvres d'art. Son style, qui s'efforce d'être original, n'est pas toujours dans la tradition française. Sa phrase, surtout dans ses derniers écrits, est un peu tortueuse et maniérée, sa langue toute surchargée de mots nouveaux, le plus souvent inutiles et laids. J'en pourrais citer de nombreux exemples, je pense que c'est inutile; cette manière d'écrire que M. Picard et quelques uns de ses compatriotes revendiquent comme leur, constitue un véritable style national; il est en dehors de nos traditions littéraires. Cependant s'il est un peu rebutant au premier abord, ce style prend à la longue singulièrement de couleur et de pittoresque. La phrase de M. Picard donne, à chaque instant, sinon une impression de beauté, du moins une impression de force. Et cette caractéristique du style est peut-être bien la caractéristique de l'œuvre tout entière. De tous les volumes qu'il a publiés, il n'en est pas un dont on puisse dire avec certitude qu'il passera à la postérité, mais il n'en est peut-être pas un non plus qui ne brille par des qualités de pittoresque et d'originalité.

(1) *Jeune Belgique*, 1895 : *Deux livres belges*, par Iwan Gilkin.

« Des centaines, des milliers d'idées y ont été agitées, amplifiées, retournées, redressées, mais la plupart de ces idées avaient été déjà par d'autres agitées, et d'autres, dans les années prochaines, les reprendront, les modifieront et les relanceront encore dans cet éternel remous des idées humaines, si bien que je cherche avec inquiétude la nacelle qui portera aux âges futurs le nom de M. Picard. »

M. Segard ne reconnaît aux livres de M. Picard qu'un style original et pittoresque. Et l'on devine ce qu'il entend par cette originalité et par ce pittoresque, par ce style national.

Nous avons un style vraiment national que *Coco Lulu* pratiqua avec gloire, c'est le langage des *Marolles*. A part celui-là, il y a le français pur et simple, qu'on l'écrive à Marseille ou à Bruxelles.

M. Picard, il faut le reconnaître, a eu un mérite, celui de ne se faire aucune illusion sur sa valeur d'écrivain. Lors de l'enquête sur l'évolution littéraire, il répondait ceci à M. Huret qui lui demandait son avis sur le naturalisme et sur le mouvement symboliste :

« Je n'en puis pourtant juger qu'en étranger, qu'en Belge, en Bruxellois, de fort loin, par conséquent, et sous l'impression de préjugés et d'erreurs d'autant plus probables que si je suis fervent amateur d'art, et *quelque peu écrivain à en croire mes amis, je suis, avant tout, de famille et de profession, avocat* ».

Si les amis de M. Picard ne le croient que quelque peu écrivain, que doivent penser les indifférents? Et s'il l'est si peu, pourquoi s'obstine-t-il à vouloir diriger la conscience des artistes? M. Segard aurait-il raison quand il écrit qu'il est poussé par la manie de toucher à tout!

M. Segard n'a fait que constater un tic de l'esthète bruxellois; mais il est d'autres causes qui firent agir M. Picard.

Lorsqu'il vit, il y a une quinzaine d'années, se lever toute une jeunesse passionnée pour la littérature, décidée à lutter sans merci, M. Picard comprit immédiatement le parti qu'il pouvait tirer de cette force nouvelle. Il voulait faire servir l'Art à sa propagande révolutionnaire.

Voici sous quel angle il jugeait l'œuvre d'art. La citation suivante est extraite d'un article sur *Germinial* :

« Quel écrasant projectile lancé d'une main géant sur l'édifice des conventions contemporaines. Pareil bloc, venant après les autres de

même provenance, de même poids, d'égale portée, permet de dire de ces romans monolithes que ce sont des *zololithes*. Chacun tombe, perce, ravage, écrase, fait des explosions et des écroulements comme un obus. Sous ces chutes terrifiantes, les décombres s'accumulent. Jamais bombardement n'a produit de ruines pareilles. »

La littérature explosive! A quoi peuvent bien servir *Hamlet*, *Faust*, *La Divine comédie*, *La Fin de Satan*? M. Picard juge les œuvres au polygone de Brasschaet.

Cette fois, M. Picard a été logique. Il continuait ainsi son étude littéraire :

« Art transitoire, dira-t-on, destiné à tomber avec l'abus sur lequel il se rue. Eh qu'importe! Qui donc a inventé que les productions artistiques devaient essentiellement être durables? L'art, nous l'avons déjà dit, est surtout fait pour l'époque où il agit. Seule, elle le comprend bien. Pour les générations ultérieures, il est toujours fermé par quelque côté et *empreint* (sic) du froid de la mort. Le plus noble est celui qui combat pour son temps...

» Meure avec moi mon œuvre, pourvu qu'elle ait servi à quelque chose! »

M. Picard n'avait pas besoin de formuler ce souhait.

Pour nous, générations ultérieures, il est bien évident que la jalousie d'Othello ou l'amour de Phèdre sont *empreints* du froid de la mort.

Cette compréhension de l'œuvre d'art fut peu goûtée des écrivains de la *Jeune Belgique*, et l'on se rappelle encore la façon cavalière avec laquelle Max Waller renvoya l'Amiral à ses bateaux. Dès lors M. Picard, qui croyait pouvoir tout diriger et lancer ses commandements du haut de toutes les branches du savoir humain, ne décoléra plus.

Il serait assez piquant de reproduire les invectives, très peu spirituelles, qu'il envoyait à ceux qui se permettaient de ne pas être de tous ses avis à la fois. Il les appelait: petits bonhommes dont les œuvres ne sont que des émincées de poulet, pioupious, pasticheurs, gamins, impuissants, gens adonnés à de mauvaises habitudes, Charlots qui s'amuse, etc., etc.

M. Picard a toujours été hanté par ces sortes de figures.

Si M. Picard a réussi à attirer à lui quelques écrivains trop faibles, c'est comme ces trains rapides qui, dans leur course folle, attirent par le vide qu'ils produisent. Quelques malheureux se

sont fait broyer, et nous avons regretté leur mort comme celle d'anciens compagnons d'armes.

Pour rendre son étude encore plus vivante, et, partant, plus amusante, M. Achille Segard aurait bien dû s'arrêter avec plus de complaisance au rôle de critique joué depuis quinze ans par M. Picard. C'est un vaudeville très récréatif; la scène s'appelle l'*Art Moderne*. Les directeurs de ce théâtre de funambules s'appellent Edm. Picard, Octave Maus, Emile Verhaeren.

Les productions hebdomadaires de ces Messieurs sont anonymes; mais comme la manchette de leur journal porte leur nom, on peut en conclure que s'ils se mettent à trois pour ne pas signer leurs articles, c'est afin que le poids de ces derniers soit plus léger à chacun d'eux en particulier. Les mauvaises langues disent bien que les articles de M. Picard se reconnaissent facilement aux métaphores macaroniques, ceux de M. Verhaeren aux fautes de français et aux adverbes capables de couper le hoquet le plus tenace, et ceux de M. Maus... à rien du tout. Mais cela nous importe assez peu; la responsabilité de leurs faits et gestes revient aux trois, et dans le cas présent, il suffit que M. Picard fasse partie de cette trimourti responsable. Ceci dit pour les citations que nous extrairons de l'*Art Moderne*.

L'essence même de M. Picard est la contradiction; sans la contradiction, M. Picard n'existerait pas; il se contredit comme un moulin à vent. Sa vie est une vaste contradiction.

Ouvrez la *Forge Roussel*. Pour lui, comme le dit très bien M. Segard, le fondement du Droit, c'est la lutte du bien-être humain contre les forces de la Nature. « Il prend la thèse diamétralement opposée à celle que proposa J.-J. Rousseau, et qui est encore celle de certains idéalistes violents : les Bakounine, les Reclus et les Sébastien Faure. Ceux-ci enseignent que l'homme est perverti par les institutions, et, qu'elles détruites, il redeviendrait bon; M. Picard, au contraire, énumère toutes les passions et tous les désirs que la loi réprime, et il en conclut que le Droit n'a pour but que de réfréner, en leur désordre, nos sentiments naturels. »

Notez que toute la vie juridique de M. Picard a été basée sur ce principe et qu'il la continue encore dans cet ordre d'idée. Il poursuit avec tenacité, encore de nos jours, l'œuvre fort belle des *Pandectes*.

Ouvrez maintenant le *Sermon sur la Montagne*,

« L'homme, écrit-il, ne discerne pas encore le vrai but dévolu à son existence et à son activité. Il lutte contre la Nature au lieu de s'y soumettre et de la servir. »

La contradiction n'inquiète pas M. Picard. D'un côté, il continue à consolider les bases du Droit, c'est-à-dire à mettre un frein aux forces naturelles, à soumettre la Nature à l'esprit de l'homme, il établit des lois, plaide en les prenant comme point d'appui, et, d'un autre côté, il prêche la liberté absolue, le retour à l'être primitif, il sape tout ce qui est autorité et proclame la plus complète anarchie. M. Picard ressemble à ce bûcheron qui sciait la branche sur laquelle il était assis. Voilà bien longtemps déjà que fonctionne cette scie, et M. Picard veut toujours être pris au sérieux. Mais nous, nous aimons les situations franches : que M. Picard jette sa robe d'avocat aux orties, qu'il cesse la publication des *Pandectes*, et nous ferons peut-être alors quelque attention à ses théories actuelles.

« En M. Picard, écrit M. Achille Segard, il y a bien, je crois, cinq ou six personnages différents... » Dieu n'est qu'en trois personnes; M. Picard Lui est supérieur. Cela lui permet de se contredire facilement. Voici quelques textes en regard; jugez-en :

« Point d'enfantement sans gestation longue et laborieuse; point d'outil qu'il ne faille apprendre à manier en s'y blessant d'abord; et nul outil plus ingrat et plus pénible que la plume. Il n'y a que les poètes qui parlent de la plume « ailée » : les Anciens l'appelaient le stylet et ils avaient raison; elle ne travaille que dans la chair vive et ne se trempe qu'au feu des entrailles. Que de tâtonnements, que d'essais, quelle boucherie intellectuelle, avant d'arriver à clouer sur la page la pensée pantelante, d'un coup ferme et droit qui la fixe pour toujours. Les bohèmes n'entendent rien à tout cela : ils ne veulent pas de métier, et l'Art en somme est un métier, la littérature en est un, et rien de bon ne se fait que de main d'ouvrier. »

(*Art moderne*, 17 juillet 1881.)

« Libérez-vous, libérez-vous, écrivains néophytes, de l'orthopédie surannée qui vous inflige gêne et raideur et guindisme. Retrouvez la belle pensée en la grâce de sa nativité dansante sur les prés au grand air, loin de toute pédantise et sans que pèse sur elle la discipline des magisters. Qu'elle se drape suivant sa fantaisie et que sa fantaisie ne soit que la poussée de l'instinct artistique. Qu'il n'y ait plus de recettes pour fabriquer permettant aux médiocres de se croire et de se dire poètes parce qu'ils cultivent la rime riche, comptent arithmétiquement les pieds et respectent la césure; plus de *Gradus ad Parnassum*, d'art poétique enregistré, de traités de versification donnant la série des dispositions réglementaires exposant à des procès-verbaux prosodiques quiconque les enfreint. »

(*Art moderne*, 7 juillet 1895.)

Nous continuons les citations sans commentaires :

« *Le faire autrement que les autres, manie qui procède de cette haute qualité : le désir d'être original, mais qui en est la perversion quand on l'allonge au point qu'elle n'a plus ni consistance ni appui, sévit actuellement chez quelques-uns avec la force d'une folie endémique et menace de donner à ce jeune monde littéraire la danse de Saint-Gui.* »

(*Pro Arte.*)

« *Le besoin incompressible d'être soi, l'horreur pour les disciplines vieillottes, la guerre impitoyable à la conformité, la recherche fiévreuse de la tradition artistique évolutive, indéfiniment progressive, perdue pendant la longue et stérile tyrannie académique, le refus tenace d'accepter les mots d'ordre, de se soumettre à l'autorité, l'Anarchie dans son acception noble, salutaire et kropotkinienne, .. telle est l'hygiène psychique du bataillon sacré... »*

(*Art Moderne*, 7 janvier 1894.)

« *En art, nous sommes furieusement anarchistes.* »

(*Art Moderne*, 13 octobre 1895.)

Voici encore :

« *Des hommes nouveaux, des méthodes nouvelles, une science et un art nouveaux, voilà ce que nous réclamons. Et vivent les apporteurs de neuf !* »

(*Art Moderne*, 27 décembre 1885.)

« *Ce que nous n'admettrons jamais comme œuvre artistique sérieuse, ce sont les mouvements vrais à l'origine qui dégénèrent en manies, la transformation en décadence générale des doutes douloureux de notre époque de transition, l'amincissement jusqu'à l'incohérence des sensations vagues de nos âmes, la culture jusqu'à l'incompréhensible des nouveautés dans les mots, le symbolisme dans la langue devenant une énigme pour tous autres que les initiés. Et surtout la prétention de réduire l'art poétique à l'expression des maladies mentales dont sont affligés quelques excentriques.* »

(*Pro Arte.*)

M. Picard a eu la plume malheureuse en écrivant cette dernière phrase ; elle retombe de tout son poids sur la tête de M. Verhaeren, son acolyte, qui a publié des pensées comme celles-ci :

Je sens pleurer sur moi l'œil blanc de la folie.

Passons maintenant à un autre ordre d'idées :

« *Les mots sont des signes, rien de plus, et l'exactitude dans leur emploi procèdera d'une connaissance approfondie de ces signes, de leurs nuances, de leurs détails. Certes, à l'origine, ces signes eux-mêmes ont pu être choisis ou composés dans un certain rapport d'harmonie avec l'objet qu'ils devaient rappeler, quelquefois frappant. Mais la dualité du signe et de la chose n'en est pas moins certaine. Du respect de cette dualité vont sortir toutes les règles et les qualités du langage, sa clarté, sa force, son rythme, sa résonance. De la méconnaissance de cette dualité, l'obscurité, l'incohérence, la transformation de la langue en simple musique. A cela aboutissent fatalement ceux qui ne voient plus que le mot, ceux qui sont pris de sa folie : les Verbolâtres.* »

(*Pro Arte.*)

Voici, d'autre part, l'éloge de l'œuvre de M. R. Ghil :

« *Les mots apparaissent bien plus comme timbres, comme accords ou comme notes, que comme ensemble de signes classés au dictionnaire dans un des vingt-quatre bataillons des lettres de l'alphabet. Ils ont la signification de leur âme bien plutôt qu'une signification conventionnelle consacrée par l'usage.* »

(*Art moderne*, 24 avril 1887.)

Lisez encore ces conseils que M. Picard donnait jadis à M. G. Eekhoud :

« *Et qu'il (M. Eekhoud) le sache bien : point n'est besoin qu'il essaie de relever le style destiné à rendre ces scènes par des mots peu connus, qui détonnent et marquent l'œuvre comme des coutures de petite vérole.* »

(*Pro Arte.*)

« *Ce n'était pas non plus un mouvement fortuit que celui qui a répudié les objurgations de ceux de nos écrivains qui nous conviaient à imiter les modèles français, en versification ou en prose, en s'indignant de nous voir désertier le Parnasse et les prosodies pour courir les champs illimités du vers libre et du langage rajeuni par le néologisme et la fantaisie divine.* »

(*Art moderne*, 13 août 1893.)

Dans son *Pro Arte*, M. Picard nous conte qu'il discute, sans rire, avec M. Lemonnier, l'appellation à donner à Paul Verlaine et à M. G. Mallarmé :

« *Nébuleux s'appliquerait assez, dit Lemonnier, l'écrivain de belle santé par excellence, prenant en cordiale compassion ces infirmes et ces détraqués de lettres.* »

Et, après citation d'un sonnet de M. Mallarmé, M. Picard parle d'« épilepsie de strophes et de mots ».

Essayez d'accorder ces appréciations avec les extraits suivants de l'*Art moderne* (30 octobre 1887) :

« *On ne saura jamais assez louer sa (celle de M. Mallarmé) merveilleuse expression, toujours si adéquate et si unique pour traduire le fond de sa sensation. Son verbe exprime plus que n'importe quoi et exprime totalement : couleur, son, goût...*

Le doigté de Mallarmé est prodigieux de souplesse, d'effluement et de force. O Wagner ! »

Que l'on juge, par ces citations, de l'influence que M. Picard a pu avoir sur quelques esprits troublés par sa prodigieuse mobilité. Il est vrai que M. Picard affirme, dans les endroits les plus publics, son droit d'abandonner ses anciennes idées comme de vieilles maîtresses.

Mais M. Picard n'a pas d'idées maîtresses, il n'a que des idées de rencontre, des idées qui descendent dans la rue.

Le destin s'est plu parfois, au milieu de ces vertigineuses contradictions, à lui jouer de bien

jolis tours. Dans l'*Art Moderne* du 17 janvier 1892, M. Picard écrivait ceci :

« Il paraît qu'il est question, en Belgique, de créer un nouveau Sénat, auquel il semble qu'on veuille ouvrir de larges portes et au Travail, et au Capital, et à l'Intelligence!

« Un Sénat! Ce vieux mot, dans la bataille des idées modernes, nous apparaît comme un casque de légionnaire ou une arquebuse dans une bataille grondante de canons Krupp. »

Et que voyons-nous aujourd'hui? M. Picard, sénateur provincial, coiffé du casque de légionnaire et portant l'arquebuse dans la bataille grondante de canons Krupp.

Ce costume de héros d'Offenbach lui sied d'ailleurs merveilleusement. VALÈRE GILLE.

Une Prophétie

On ne relit pas assez la *Jeune Belgique*!...

Si on la relisait, on saurait qu'elle n'a rien à envier aux prophéties de Nostradamus. L'avenir s'y trouve décrit avec une rare précision.

Un exemple. M. Verhaeren vient d'être décoré. Or, en mai 1895, dans un article intitulé *Rupture*, M. Giraud disait aux principaux fondateurs du *Coq rouge*, MM. X., Y., Z., Eeckoud et VERHAEREN :

« Vous savez bien que nous n'avons pas changé, que nous servons encore les dieux de notre jeunesse. C'est vous qui les avez reniés, beaux sires, le jour où vous vous êtes mis à loucher d'un œil vers la rue de la Loi et de l'autre vers la rue de Bavière!

« Est-ce nous qui avons siégé dans des commissions officielles, composé des anthologies à 6,000 francs la tranche, postulé des cours de littérature, guigné des prix, imploré des subsides? Est-ce nous qui larmoyons parce qu'on ne rougit pas notre boutonnière et qui rêvons d'organiser des meetings de protestation? Est-ce chez nous que l'on trouve les candidats perpétuels à toutes les fonctions et à toutes les candidatures? Ah! vous me la baillez belle, avec votre appel aux armes contre l'officialisme renaissant! S'il renaît, c'est grâce à vous, et si vous vous cabrez, c'est parce qu'il ne renaît pas assez vite!

« Quant à vos génuflexions littéraires devant l'idole démagogique, jamais Max Waller ne les eût apprises sans bondir! Qu'êtes-vous allé faire à la *Maison du Peuple*, au milieu des courtisanes de la foule et des chatouilleurs du suffrage universel? Vous y avez sali notre idéal en servant de parure vivante à des politiciens avisés et astucieux. Vous vous êtes laissés encarmagner, Messieurs, et en attendant le ruban rouge, vous avez mis le bonnet! Ça ira, ça va! Déjà votre art semble frappé d'une mystérieuse déchéance, châtiement de ceux qui, n'ayant pas la patience de servir la Beauté pure, demandent une appauvrissante aumône de gloire aux vociférateurs de la place publique et à l'incurable bêtise du mob.

« Vous titubez ainsi du socialisme à l'anarchisme, sans même savoir que ces deux doctrines sont inconciliables, tant votre pauvreté intellectuelle est navrante, tant il vous siérait de porter votre tête en écharpe comme un bras cassé. Et vous ne vous doutez pas qu'en écrivant, si je puis dire, la Légende dorée des Henry et des Caserio, vous versez l'envie et le meurtre dans les âmes obscures, vous réveillez le porc et le loup qui dorment au fond des cœurs convulsifs. Vous n'êtes que les serviteurs de la Bête sanglante : je ne vous connais plus! »

— La prophétie ne concerne pas seulement le fameux ruban; il s'y agit aussi de la renaissance de l'officialisme, grâce à certaines personnes qui posèrent longtemps à l'intransigeance farouche, mais qui, depuis un an ou deux, s'entendent à flagorner les hommes du pouvoir avec une rare vigueur. C'est ainsi qu'on entend les rédacteurs de l'*Art moderne* hurler à la cantonnade : « Conspez les bourgeois et leur gouvernement! » Et ces irréductibles ne peuvent passer sur les trottoirs de la rue de la Loi, sans s'agenouiller devant la porte de M. De Bruyn

ou la fenêtre de M. Schollaert. Le 26 avril dernier, on pouvait lire dans l'*Art moderne*, de MM. Picard, Maus et Verhaeren :

« M. le ministre Debruyne, dont on connaît les bienveillantes intentions pour l'art et qui continue de la sorte les bonnes traditions inaugurées par M. Jules de Burlet, a donné une preuve nouvelle de l'intérêt qu'il porte à toutes les choses d'art. C'est ainsi que ces jours derniers M. Debruyne s'est rendu au Musée de sculpture de la rue de la Régence. Le Ministre y fut désagréablement surpris de l'allure glaciale, de l'aspect « transi » de ces grandes salles froides qui ne peuvent réchauffer et vivifier les œuvres exposées. Cependant, cette impression avait été atténuée déjà par les heureuses décorations de M. P. Cardon, fort admirées. M. Debruyne rêve, pour donner à l'ensemble un air plus intime et plus confortable, d'introduire au Palais de la rue de la Régence la vivante végétation des grandes plantes ornementales, qui combattraient avec succès le vide et le froid.

« Nous sommes heureux de ces marques attentives données à nos expositions par un de nos ministres et nous saisissons cette occasion de féliciter M. Debruyne. »

Fichtre! que de salamalecs!...

Un mois plus tard, le farouche M. Verhaeren était décoré et le farouche M. Picard en poussait d'étonnantes exclamations de joie.

Bonsoir, messieurs les anti-officiels!

« Si l'officialisme renaît, c'est grâce à vous, et si vous vous cabrez, c'est parce qu'il ne renaît pas assez vite! »

La Croix-aux-Bœufs.

Memento.

LE STYLE DE M. EMILE ZOLA. — « Renée en remarque particulièrement une, seule à une table, vêtue d'un costume d'un bleu dur, garni d'une guipure blanche; elle achevait, à petits coups, un verre de bière, renversée à demi, les mains sur le ventre, d'un air d'attente lourde et résignée... » (*La Curée* p. 181.)

LES TEMPS NOUVEAUX, journal anarchiste, publie dans leur dernier numéro, une pièce de vers de M. Emile Verhaeren, *les Pêcheurs*, en même temps qu'ils annoncent sa récente nomination au grade de chevalier de l'Ordre de Léopold.

Errata.

La *Jeune Belgique* ressemblant trop souvent à une plage semée de « coquilles » typographiques, nous sommes, à notre grand regret, forcés d'en ramasser quelques unes. Cy quelques unes de celles du dernier numéro.

Au sommaire, au lieu de *La Croix-aux-Bœufs*, lisez *La Croix-aux-Bœufs*.

P. 154, col. II, lig. 29, au lieu de *immémorable*, lisez *immémorable*.

P. 157, col. I, lig. 40, au lieu de *terrib'e*, lisez terrible.

» 70, » *inflence*, lisez influence.

P. 158, col. II, ligne 59, au lieu de *pratiotique*, lisez patriotique.

P. 159, col. I, lig. 54, au lieu de *savoureux délices*, lisez savoureuses délices.

P. 159, col. II, lig. 14, au lieu de *avait apporté*, lisez avaient apporté.

P. 160, col. II, lig. 11, au lieu de *V^{te} de Spoelbergh de Lorenjoul*, lisez *V^{te} de Spoelbergh de Lovenjoul*.

P. 160, col. II, lig. 16, au lieu de *t; oute*, lisez; toute.

Bibliographie.

PETIT DE JULLEVILLE. La précellence du langage français d'Henri Estienne. — GASTON AUVARD. Une tête de femme. — PAUL MARGUERITE. L'Essor. — A. ANGELLIER. A l'amie perdue. — GÉNÉRAL DU BARAIL. Mes Souvenirs. T. III. — ZO D'AXA. En dehors. — ERNEST COMBES. Profils et types de la littérature russe. — LUCIEN PEREY. Marie Mancini Colonna. — ART ROË. Pingot et moi. — BRADA. Les Epouseurs. — ALPHONSE DAUDET. L'Enterrement d'une étoile. — JOURNAL DES GONCOURT. T. IX. — JEAN DORNIS. Les Frères d'élection. — CHARLES EPHEYRE. La douleur des autres. — C^{te} DE MONTESQUIOU-FEZENSAC. Les Hortensias bleus.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime*. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00
- CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique*, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00
- DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés*. Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

- D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication*. 1891. In-8°, 72 pages 2 50
- HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution*. 1889. In-8°, 32 pages 1 00
- HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie*. 1893. In-8° 0 60
- LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285)*. 1889. In-8°, 138 pages. 2 50
- MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge*. 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00
- MOULIN (O.). — *Travail et Capital*. 1892. In-8°. 0 50
- PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes*. 1889. In-8°, 131 pages. 1 00
- PELSENER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques*. 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00
- SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale*. 1894. In-8°, 76 pages 2 00

- WODON (Louis). — *La forme et la garantie dans les contrats francs*, étude d'histoire de droit. 1893. In-8°, 240 pages. 6 00
- WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau*, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS

RELATIFS AUX

MYSTÈRES DE MITHRA

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION CRITIQUE

PAR

FRANZ CUMONT

professeur à l'Université de Gand.

FASCICULE I

TEXTES LITTÉRAIRES ET INSCRIPTIONS

In-4°, 184 pages. Prix : 10 francs.

FASCICULE II

MONUMENTS FIGURÉS (Première partie)

In-4°, 108 p., 124 fig. dans le texte et 3 planches en héliogravure. Prix : fr. 12.50.

FASCICULE III

MONUMENTS FIGURÉS (seconde partie)

In-4°, 175 p., 287 fig. dans le texte et 5 planches en héliogravure. Prix : 25 francs.

Le quatrième fascicule, complétant l'ouvrage, est sous presse.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à **soixante-quinze** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Poivre (hiver); Marché aux Fleurs; Ceufs, Crabes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N^{os} 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N^{os} 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N^{os} 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à **soixante-dix** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur.
Planches barrées après le tirage.

*Vieilles gloires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur
Le Marché du Mercredi — Le logis des sires de Gruthuse — L'Enclos du Bèguinage — Vieilles eaux — La cour des Halles.*

N^{os} 1 à 4. Épreuves sur japon. *Vendus.*

N^{os} 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. *Vendus.*

N^{os} 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre : 35 francs. — *Il reste encore 8 exemplaires à vendre.*

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné.....
demeurant à..... rue.....
déclare souscrire un abonnement d'un an à la JEUNE BELGIQUE, à partir du (1)
..... et m'engage à payer sur présentation une quittance de la somme de
dix francs, montant du dit abonnement.

A....., le..... 189 .

(SIGNATURE)

(1) Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juin, 1^{er} octobre.



SEIZIÈME ANNÉE

—
2^e SÉRIE. — TOME I

N^o 21

6 juin 1896

LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

ROBERT CANTEL. — Un roman d'amour.
VALÈRE GILLE. — Sonnets.
PAUL ARDEN. — Sans horizon (Franz Mahutte).
I. G. — Au Sanatorium (J. de Tallenay).
PAUL ARDEN. — Le Souhait (Sudermann).
J. D. M. — Le Concert gréco-romain.
N. L. — Musique.
MEMENTO.
BIBLIOGRAPHIE.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1831

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN.

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires ; tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin, éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS: Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Nelson Lekime, Jules Lemaître, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Pascha', Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Viersé, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895).
15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collection complète 75 00
Chaque année séparément est en vente au prix de 7 00
Le Parnasse de la Jeune Belgique, 1 fort vol. 7 50
Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 6 00
DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. 3 50
— *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
— *Edition ordinaire* 3 50
— *Quinze jours en Hollande*, prose 5 00
— *Toutes les œuvres du poète*, prose et vers en volumes à 3 50 et 3 50
JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les Complaintes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume 6 00
— *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine 3 50
— *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* 3 50
— *Les Cantilènes* 3 50
— *Le Pèlerin passionné*. 3 50
— *Autant en emporte le vent* 3 00
STUART MERILL. — *Les fastes*, 3 00
— *Petits poèmes d'Automne* 3 00
HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* 3 50
GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. 3 50
EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
— *Une belle dame passa* 3 50
— *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. 3 50
— *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne*. 3 00
EMMANUEL SIGNORET. — *Livre de l'Amitié*, poème. 3 00
CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* 3 50
HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose 3 00
GUY ROPEARTZ. — *Adagiettos* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION 20, Rue du Marché-au-Bois, 20 BRUXELLES	Fondateur : MAX WALLER Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET ROBERT CANTEL	ABONNEMENT Belgique 10 Fr. Etranger 12 Fr.
--	--	---

Un Roman d'amour (I) (ÉTUDES BALZACIENNES)

Le délicat érudit des *Lundis d'un Chercheur* et de l'*Histoire des œuvres de H. de Balzac*, vient de publier une nouvelle série d'études sur le grand romancier. M. de Spoelbergh, qui possède un grand nombre de lettres et de papiers intimes de Balzac, était mieux placé que tout autre pour jeter de nouvelles lumières sur la vie et l'œuvre de l'auteur de la *Comédie humaine*. Ses études se distinguent toujours par une érudition des plus solides et un sens critique fort subtil; elles constituent le guide indispensable à tous ceux qui veulent se livrer à une étude un peu approfondie des romans de Balzac.

En attendant la publication de la correspondance qu'échangèrent Balzac et M^{me} Hanska, correspondance qui est la propriété de l'éditeur parisien Calmann Lévy, et qui a été publiée en partie dans la *Revue de Paris*, sous ce titre : *Lettres à l'Étrangère*, M. de Spoelbergh nous raconte le *Roman d'amour* vécu par ces deux correspondants qui restèrent si longtemps inconnus l'un à l'autre.

C'était en 1832.

Balzac avait publié trois ans auparavant la *Physiologie du mariage*; cet ouvrage avait soulevé les discussions passionnées de la critique qui, depuis l'apparition du *Dernier Chouan* (*Les Chouans*), s'intéressait vivement aux débuts du jeune romancier. La *Physiologie du mariage* qui passe pour avoir été inspiré par deux femmes, n'était cependant guère faite pour attirer à l'auteur la sympathie et l'appui des femmes, choses auxquelles Balzac paraissait cependant attacher une grande importance.

La publication, en 1830, de deux volumes

(1) Par le Vicomte de Spoelbergh de Lovenjoul. Paris, Calmann-Lévy. 1 vol. in-18, 248 p. fr. 3.50. 1896.

des *Scènes de la vie privée*, avait ramené à lui tout le public féminin, grâce à la parfaite délicatesse avec laquelle il avait décrit certains sentiments presque exclusivement particuliers aux femmes. Dans la suite, sa renommée avait encore grandi par sa collaboration à la *Revue de Paris*, et enfin par la publication, en 1831, du célèbre roman : *La Peau de Chagrin*.

A cette époque, les ouvrages de Balzac commençaient à se répandre partout en Europe; ils avaient pénétré jusqu'en Ukraine, d'où la comtesse Eva de Hanska — que tous les historiens appellent simplement Madame Hanska, bien que son mari signât Wenceslas de Hanski — suivait avec le plus grand intérêt et la sympathie la plus vive, l'évolution du talent du grand romancier.

Les premiers livres de Balzac avaient produit une impression profonde sur l'âme passionnée de cette jeune femme, isolée dans le château de Wierzchownia, entre un mari beaucoup plus âgé qu'elle, et une fille, encore toute jeune, le seul enfant qui lui restât des cinq qu'elle avait eus.

« Élevée comme la plupart de ses compatriotes, dans des sentiments religieux d'une grande exaltation, elle avait rêvé, comme suite aux pages charmantes des *Scènes de la vie privée*, une série de compositions d'une délicatesse plus grande encore, et empreintes de ce mysticisme poétique dont la plupart des femmes de sa race sont, en quelque sorte, imprégnées.

« Cet espoir ayant été déçu, le mécompte qui s'ensuivit laissa une trace si profonde dans sa pensée qu'elle songea bientôt à en instruire Balzac lui-même » (1).

C'est ce qui fit que, le 28 février 1832, Balzac reçut une longue lettre signée l'*Étrangère*, et portant le cachet de la poste d'Odessa.

(1) De Spoelbergh de Lovenjoul; *Op. cit.* p. 21-22.

Cette lettre lui fit une impression si profonde qu'il faillit différer la publication du premier volume de ses *Contes drôlatiques*, qu'on achevait d'imprimer, tant il sentait que la publication d'une « œuvre aussi rabelaisienne » était en complet désaccord avec l'avis qu'il venait de recevoir d'une source mystérieuse.

Les lettres se succédèrent; combien Balzac en reçut-il? c'est ce que nous ignorons, car elles auront sans doute été détruites par Balzac, lorsque, en 1847, à la suite d'une aventure assez dramatique, il brûla toutes les lettres qu'il avait reçues de M^{me} Hanska.

La première des lettres qui ont échappé à cet auto-da-fé est datée du 7 novembre 1832; rien n'y laisse supposer une correspondance déjà entamée antérieurement. Pleine d'admiration pour le génie de Balzac, M^{me} Hanska s'y laisse aller à une grande expansion de sympathie et d'enthousiasme. Pour la première fois, elle y réclame de son correspondant l'assurance qu'il a bien reçu ses lettres. C'est à cette occasion que Balzac, usant du moyen qui lui avait été suggéré par M^{me} Hanska, inaugura la *Petite Correspondance* des journaux en publiant dans *La Quotidienne* du 9 décembre 1832 la réponse suivante :

« M. de B... a reçu l'envoi qui lui a été fait; il n'a pu qu'aujourd'hui en donner avis par la voie de ce journal, et regrette de ne pas savoir où adresser sa réponse.

» A. L'E. — H. DE B. »

À la suite de cette réponse, Balzac reçut une courte lettre de M^{me} Hanska, dans laquelle celle-ci lui annonçait son prochain voyage, au cours duquel elle espérait pouvoir enfin faire sa connaissance. Un échange assez régulier de lettres s'établit; ce ne fut qu'en septembre 1833 que Balzac fut appelé à Neufchâtel pour y rencontrer l'Étrangère.

Cette première entrevue eut lieu, à ce que raconte une tradition locale, sur le *Crêt*, petit promontoire qui avance dans le lac et qui termine l'une des promenades publiques de la ville. Balzac en fut vivement ému, quelques jours plus tard, il écrivit à sa sœur, M^{me} Surville, une longue lettre dont M. de Spœlbergh a publié le texte pour la première fois, et qui constitue le plus curieux des documents que l'on possède sur les débuts de cette grande passion (1).

Nous en extrayons ce portrait de M^{me} Hanska :

« ... L'essentiel est que nous avons vingt-sept ans, que nous sommes belle par admiration, que nous possédons les plus beaux cheveux noirs du monde, la peau suave et délicieusement fine des brunes, que nous avons une petite main d'amour, un cœur de vingt-sept ans, naïf; [enfin, c'est] une vraie madame de Lignolles, imprudente au point de se jeter à mon cou devant tout le monde.

« Je ne te parle pas des richesses colossales. Qu'est-ce que c'est que cela devant un chef-d'œuvre de beauté, que je ne puis comparer qu'à la princesse de Bellejoyeuse (1), en infiniment mieux? [Elle possède] un œil trainant, qui, lorsqu'il se met ensemble, devient d'une splendeur voluptueuse. J'ai été enivré d'amour... »

Après six semaines environ de relations quotidiennes avec les Hanski, Balzac quitta Genève, où il avait été retrouver sa sœur, pour rentrer enfin à Paris.

L'on sait que seize années plus tard Balzac ne trouva pas dans le dénouement de ce roman d'amour tout le bonheur auquel il s'attendait.

Rentré à Paris en mai 1850, marié, enfin, et presque mourant, Balzac vécut encore trois mois environ. Il mourut le 17 août, entouré seulement — c'est Victor Hugo qui nous le raconte dans *Choses vues* — de sa mère, d'une garde-malade et d'un domestique. *L'Étrangère* avait quitté le chevet du lit de celui qu'elle avait si vivement admiré et si passionnément aimé.

Tel est brièvement résumé le roman d'amour raconté par M. de Spœlbergh.

L'ouvrage contient encore plusieurs autres études fort intéressantes sur les œuvres de l'illustre romancier et les critiques dont il fut l'objet; il continue avec succès la série des *Études balzaciennes*, dont nous attendons avec impatience le troisième volume qui s'appellera: *Autour d'Honoré de Balzac*.

ROBERT CANTEL.

Sonnets

LES BARBARES

A coups de fouet chassé de l'Arabie au Pont,
L'innombrable troupeau qui tarissait les fleuves
A vu la mer d'azur, après bien des épreuves.
Les flots enfin domptés gémissent sous un pont.

Une immense clameur humaine leur répond;
Et ces guerriers, butin d'Arès faiseur de veuves,
Contemplant éblouis, avec des âmes neuves,
Les rivages fleuris, Sestos et l'Hellespont.

(1) Balzac ne nommait jamais autrement la princesse de Belgiojoso (Note de M. de Spœlbergh).

(1) *Ibid.*, p. 79-88.

L'aube naît : des lueurs rapides et discrètes
Glissent au loin. Soudain, des millions d'aigrettes
Jaillissent; le pays se couvre d'épis d'or.

Et Xerxès, le Grand Roi dont l'orgueil s'extasie,
Regarde, d'Abydos aux monts obscurs encor,
Onduler au soleil la moisson de l'Asie.

LES THERMOPYLES

Les boucliers luisants sont suspendus au hêtre.
La gorge est endormie et sombre encore. Auprès
De leur chef les trois cents, sans peur et sans regrets,
Attendent leur destin. Le soleil va paraître.

Demain la Grèce en deuil les pleurera : le prêtre
A consulté les dieux; ils mourront. Ils sont prêts.
Déjà par le sentier caché dans les cyprès
Hydarnès vient sans bruit, accompagné d'un traître.

Mais, soit! Sous un nuage épais de traits stridents,
A l'ombre, ils lutteront de la pique et des dents.
Derrière eux, comme un mur, les rocs lisses s'étagent.

Et si le fer se brise ils prendront le bâton.
En ce moment, d'une âme égale, ils se partagent
Quelques figues. Ce soir, ils soupent chez Pluton.

PLATÉE

Le choc des chars se heurte au fracas des cuirasses.
Dans un tourbillon d'or les boucliers d'airain
Eclatent; les mourants encombrant le terrain.
Le sang fume. Au printemps les moissons seront
[grasses.]

Tout fuit : Hircarniens, Perses, Mèdes et Thraces.
Sous les coups les chevaux cabrés brisent leur frein,
Et la grappe vivante, accrochée à leur crin,
Dans les rangs affolés laissent de rouges traces.

L'horizon s'ouvre; au loin le tumulte décroît.
Sanglant, l'Asopos luit dans son lit trop étroit,
Et Platée apparaît dans la clarté qui vibre.

Devant un peuple jeune un vieux monde est tombé.
Tous s'arrêtent surpris; et vers l'Attique libre
Une immense clameur porte le nom d'Hébé.

VALÈRE GILLE.

Sans horizon

par FRANZ MAHUTTE (Paris, librairie Nilsson, 1 vol. 3 fr. 50)

Ceci, c'est l'histoire de deux vies navrantes d'indicible inanité, routinières d'une platitude sans aucun espoir de mieux, qui se désolent, mornes, oscillantes entre ces deux bornes : la vanité envieuse et jalouse des muflismes et des hypocrisies de la province et les découragements, les abrutissements d'une existence d'ankylosante banalité.

Le père et le fils Marbaix, professeurs dans des institutions privées, l'un après l'autre subissent la déprimante et veule routine de l'enseignement tel qu'il est entendu, contempteur de toute visée d'indépendance, de toute interprétation pas mesquine ou servile d'un « Programme » immuablement sacrosaint. Le roman de M. Mahutte, à ce point de vue, est un chaleureux pamphlet où est flagellée ainsi qu'il convient l'étroitesse de vue des *règlements* ordonnant lettre à lettre la besogne de chaque professeur, de chaque pion, bridant les initiatives, refrénant toute témérité qui se risquerait à abandonner l'ornière des chemins interminablement battus, prescrivant, délimitant les quotidiennes et invariables obligations de chacun. « moyennant quoi vous êtes assuré, tout en confectionnant « des crétins sur mesure, d'être considéré méritant péda « gogue ».

Aussi, désabusés, lassés à cette niaise et terne existence où tous les lendemains ne seront jamais que de nouveaux hières monotones, les héros de M. Mahutte relèguent vite les illusions, les enthousiasmes, les visions d'un avenir où s'érigerait quelque triomphe, quelque destinée enfin non banale et, déçus dans leurs ambitieuses aspirations, étriqués au début dans tout le provincialisme ambiant, bientôt saturés de béotisme et de mesquinerie, ils abandonnent finalement tout espoir de se dégager du bourbier où ils pataugent et, vaincus, échouent à un à-vau-l'eau d'indolence qui les emporte dans le sillage du train-train casanier et ridicule.

Avec un art très subtil, l'auteur a rendu à merveille le découragement de tous ces efforts, toujours tentés en vain par une volonté qui se cramponne à lutter; écoeuré de la vulgarité des amis qu'il cherche à se faire, rebuté par le mépris qui accueille ses tentatives d'études ou d'enseignement neufs, attristé par les faux pas d'un frère dont l'exil seul parvient à sauver la situation précaire, dégoûté du « monde » qu'il ne fait qu'entrevoir, mais dont son père a jugé qu'il n'est « rien d'effroyablement vain » eux, rien d'ignorant, rien d'aussi couverclé d'indécrottable « niaiserie que cette flopée d'armoriés brabançons », tenaillé par la maladie, n'ayant même pu connaître les consolations d'un bel amour — il est vrai que nous ne le voyons jamais sourire à jolie mine qui passe ou tourner un regard ému vers la grâce d'une fillette, — Charles Marbaix ne voit autour de lui qu'amertume et horreur, et il se résigne au séjour déprimant de ce bourg cancanier, à la situation précaire que lui font les cent cinquante francs mensuels de l'Institution et à la fréquentation bestiale des bouges nocturnes et « là seulement, dans une gar « gote d'amour à soixante sous la portion, il a senti la tendresse « d'une femme l'êtreindre, et de vraies larmes l'humecter », jusqu'à ce que, dernier ranceur, ce rayon de soleil d'une commençante affection, si répugnante soit-elle, s'éteigne dans le dégoût, comme le reste.

On pourrait peut-être objecter à M. Mahutte que son héros ne satisfait pas entièrement les sympathies que l'on est tout prêt à accorder à sa vaillance, à ses belles envies de s'échapper du guépier, à triompher des niaiseries latentes; car épouse-t-il bien tout son fonds de batailles et d'efforts et, lorsqu'il dépose les armes, n'est-il pas plutôt découragé que vaincu? Et souvent, au lieu de plaintes et de coléreuses rancunes, combien on aimerait mieux voir une preuve d'énergie, un fait quelconque chez

ce caractère qui n'agit jamais, mais discourt, maudit et se désole!

Cependant ceci est affaire de l'auteur, et s'il a voulu un Charles Marbaix livré sans lutte à la fatalité d'un milieu qu'il se contente de fustiger sans résister à la venue de la prochaine défaite, on lui accordera que ce point de vue, il l'a traité avec maîtrise.

Ceci affirmé, je me sens mieux à l'aise pour dire tout le mal que j'ai à dire de *Sans horizon*. Car à côté de tant de bien, j'ai du mal à en dire, hélas!

Je ne m'attarderai pas à reprocher des détails qui semblent noter une négligence, une hâte malheureuse : au début du livre, Charles et Paul Marbaix ont, l'un neuf, l'autre dix ans, alors que, cinquante pages plus loin, nous apprenons qu'ils sont nés à trois ans d'intervalle? D'autre part, pourquoi cette hypocrisie du décor? L'histoire se passe à Boucy sur la Trouille, à Bruxelles, et en majeure partie à Famal : or, tout de suite, on reconnaît le travestissement : Famal, c'est Dinant, la Reuse c'est la Meuse, Vizemme Anseremme; pourquoi faire Rumin, de Namur, et muer en pic Charlemagne le rocher Bayard? Que les noms, les lieux, les enseignes soient forgés de toutes pièces, soit, mais si l'auteur décrit un site, pourquoi l'affubler de fiction : serait-ce par crainte d'inexactitude, toujours sans danger si on se retranche derrière la liberté de l'invention? Mais autant alors faire presque aveu de faiblesse ou de paresse, reproches au-dessus desquels se trouve certes M. Mahutte.

Au demeurant, ceci ne sont peut-être que des chicanes.

Mais ce que je ne puis taire, c'est ma révolte et mon dégoût à entendre parler tous les personnages de ce roman. J'admets que les paysans, les rustres n'enjolivent pas leur patois grossier ; mais que les bourgeois, hommes et femmes, les bourgeois mesquinement poseurs même — un des défauts les plus vrais et que connaît très bien M. Mahutte puisqu'il le raille — et surtout un professeur de rhétorique, prononcent à table, en plein dîner de famille, des phrases comme celle où Joseph Marbaix conte qu'il aimerait mieux « jeter du c... sur les champs » que d'être un des instituteurs sans autorité et bafoué par les garnements du collège (et encore, le texte n'a pas la pudeur des seules initiales transparentes!) et qu'à chaque page des gestes et des mots obscènes s'étalent comme avec un acharnement de repoussant plaisir, je trouve que c'est, du moment que la vraisemblance et le naturel surtout en souffrent, faire injure gratuite au lecteur.

La maladie, définitif tourment qui vient terrasser les dernières énergies du jeune professeur, — et ceci, je le considère comme une très belle idée, — pourquoi est-elle précisément une répugnante diarrhée aux longs symptômes et examens de laquelle se complait, en détails éccœurants, M. Mahutte? Quel bien plus heureux et sympathique parti il y avait à tirer, par exemple, d'une bronchite gagnée au froid et malsain séjour dans l'établissement caduc que la ladrerie de M. le Préfet se refuse à restaurer! Une toux incurable, une pneumonie sans pardon pincée au champ d'honneur, et de quelle auréole de martyr se nimbait de suite l'infortuné Marbaix, — tandis qu'avec sa repoussante incontinence!....

Et, d'autre part, pourquoi cette torture du style, cette avalanche des plus abracadabrants néologismes? M. Mahutte parle la plus étonnante des langues, un véritable jargon forgé par sa seule fantaisie et où toute une rage d'étymologies baroques se donne libre carrière. On dirait d'une gageure insensée telle que n'en pourrait imaginer qu'un joyeux plaisant qui s'engagerait à accumuler dans quatre cents pages tous les vocables archaïques ou rares qu'il aurait cueillis dans Littré, additionnés de tous ceux encore qu'il aurait pu composer en accouplant les mots primitifs.

Tous les gamins de M. Mahutte sont des « écolâtres qui courent », ses magisters des « Tarbacoles », tous les personnages « vauèrent » sans cesse « concomités », les commères « cacardent », tous les méfaits sont des « méchefs » et les habitudes des « habitus », toutes les toilettes ont des teintes « zinzolin », les filles à marier « chancissent », on « froue » au lieu d'inviter et il s'entasse des « sibilations qui strident », des « tiédeux conceptions », des bâtons « strigueux », des chevelures « calamistrées », des potins « malévoles », que sais-je encore? Et, partant, les images deviennent d'horribles grimaces.

Le regret de cette extravagance qui désoriente est d'autant plus vif que l'on devine — et ceci n'est pas d'aujourd'hui — quel beau livre de sûre observation peut nous offrir M. Franz Mahutte le jour où il lui plaira que ses « écoliers gambadent », que ses personnages « errent à l'aventure », que ses étoffes soient « violettes » et que ses jouvencelles « montent en graine » — tout simplement!

PAUL ARDEN.

Au Sanatorium

par J. DE TALLENAY. — 1 vol., chez Larcier, à Bruxelles.

M^{me} J. de Tallenay met en scène, dans une attachante nouvelle, les pensionnaires d'un sanatorium des bords du Rhin. Le mélancolique milieu qu'elle dépeint avec beaucoup d'originalité et de sentiment, ce petit monde de malades, tristes, dolents, à demi-résignés pourtant, où se détachent quelques pâles figures, souffrantes et passionnées, est bien fait pour exciter l'intérêt du lecteur et lui communiquer un frisson de commiseration. Là, sur une hauteur boisée, au bord du fleuve, se dresse la grande maison toute blanche, avec son promenoir, où les malades, couchés sur les chaises-longues, respirent longuement l'air pur auquel ils demandent la guérison. Puis, c'est la salle à manger, et les repas entrecoupés d'accès de toux, où l'on se regarde les uns les autres, épient sur les visages les phases de la maladie; c'est la visite anxieuse chez le médecin; c'est, dans une chapelle, au bout du jardin, cette messe douloureuse et poignante, où la toux des phthisiques et les gémissements de ceux qui vont mourir accompagnent la voix du prêtre comme une musique funèbre. Mais l'auteur, très délicatement, a su éviter toute exagération et peindre avec une touchante simplicité ces tableaux que la moindre lourdeur de main eût gâtés.

Dans ce cadre se déroule un petit roman sentimental. Un jeune médecin, attaché à l'établissement, s'est épris de l'une de ses malades, — une charmante jeune fille, que, malgré tout son dévouement, il ne peut sauver de la mort. Il suit pas à pas les progrès du mal. Vaincu par le désespoir, il veut fuir; mais son ami, le vieux médecin principal de l'établissement, le rappelle à son devoir et c'est la jeune Danoise qui part, emmenée par sa mère, et qui va achever de mourir dans son pays.

L'auteur a su peindre avec une grande intensité l'asile de douleurs où languit ce triste amour et son art délicat sans faiblesse a répandu sur tout son récit une distinction pleine de charme. On songe à l'ancolie, cette fleur élégante, d'un beau violet sombre, qui penchant sa corolle sur une tige frêle, croît à l'ombre, sur les flancs humides des roches moussues et buissonneuses, avec une grâce étrange faite de jeunesse, de langueur et de deuil.

I. G.

Le Souhait

par H. SUDERMANN, traduit de l'allemand par H. RÉMON
et G. DEVAUSSANVIN. (Paris, Calmann Lévy. — 1 vol. 3 fr. 50.)

L'amour coupable qui veut se laisser ignorer parce que le cœur qu'il ravage est fait de toutes les noblesses, de toutes les grandeurs, de tous les respects, doit se désoler dans les douleurs, les cruautés du silence et des luttes intimes. L'idée n'est pas d'aujourd'hui d'une jeune fille éprise du mari de sa sœur, éprise d'une passion affolante qu'elle se torture à vouloir contenir, — je ne dis pas apaiser, — dès avant le mariage déjà, durant toutes les années ensuite qui suivirent celui-ci, passion exaspérée jusqu'au paroxysme au moment du drame, c'est-à-dire la mort de la jeune épouse que suit le voisinage perpétuel et troublant du mari et de celle qui l'aime à n'en plus vivre, à n'en plus garder quelque raison, à tout désirer, à tout vouloir néanmoins vaincre, à s'abimer dans la suprême défaite qui lui fait, horrible, rêver le SOUHAIT : *Oh ! si elle pouvait mourir !...*

Elle, l'agonisante, la femme du bien-aimé !

Et elle meurt. Et l'égarée vit dans la hantise de l'incessant remords de son souhait. Puis, après la définitive victoire de son amour *qu'elle n'a jamais avoué*, mais qui a trouvé un écho dans le cœur du tant adoré depuis toujours, — elle expie son vœu funeste dans la mort qu'elle appelle à grands cris, au devant de laquelle elle se précipite...

Pourtant, cette fin délivrante me paraît une lâcheté de la part d'une âme si fortement trempée que celle d'Olga Bremer. Elle s'est abandonnée aux bras de Robert, son cœur a eu la faiblesse tant redoutée, tant combattue depuis des ans d'angoisse, elle a pu entrevoir les félicités définitives, elle a laissé deviner combien elle aimait. Mais elle s'est ressaisie sitôt après, elle s'est souvenue qu'elle était horriblement coupable de l'un de « ces » crimes qui n'ont été commis ni en action, ni en paroles, mais » qui pénètrent dans l'âme comme un souffle pestilentiel et » l'empoisonnent. »

Et ne serait-ce pas son châtement que de se laisser vivre dans la cruauté pour toujours des reproches et des remords ? Pourquoi l'auteur ne l'a-t-il pas faite telle jusqu'au bout cette tragique amoureuse qui veut que personne au monde ne sache son amour ? Pourquoi l'a-t-il faite humaine après avoir créé une figure presque sublime de légende et de rêve, sublime d'intentions tout au moins, sublime à la façon d'Hermann, de Dorothee, du pasteur, de l'apothicaire qui, tout comme les Bremer et les Hellinger de M. Sudermann, ont leur grandeur et leur héroïsme aussi bien que les Achille, les Agamemnon, les Hélène et les Clytemnestre...

Que c'eût été beau, horrible et cruel, ainsi qu'un cauchemar général du Dante, un affolement sinistre de Goya, d'abandonner la jeune désespérée aux affres de son superbe amour, qui devait la dévorer à petit feu et non l'anéantir d'un grand coup de faiblesse... Je l'ai dit, ce suicide d'Olga est une lâcheté. Elle crie bien haut dans son journal, dont est fait le roman de Sudermann, qu'elle veut se châtier, qu'elle veut expier son néfaste souhait. Or, sa mort n'est-elle une punition pour Robert Hellinger seul et une délivrance apaisante pour elle-même ? Ne l'avoue-t-elle : « On parle, on écrit beaucoup sur » les angoisses de la mort. Je n'en sens pas trace. » Et avant de mourir elle s'accorde de plus la suprême satisfaction de » goûter tout ce que la vie pouvait encore offrir de bonheur à » une pécheresse comme elle ! » Son désir est enfin réalisé, donc elle est heureuse, il n'y a plus de châtement que pour lui qui reste avec le seul espoir déçu de cet amour qui devait être l'aube d'une vie nouvelle et plus heureuse. « Je me suis jetée

» dans ses bras, écrit-elle la veille de s'anéantir dans l'éternel » repos, je me suis enivrée de ses baisers, j'ai pleuré sur son » épaule à satiété. »

Comme elle serait belle et tragique sans cette mort trop complaisante, la petite hallucinée, jeune fille romanesque égarée parmi le calme et la placidité des bonnes gens de petite ville allemande, de campagnes besogneuses et peu aisées.

Le romanesque s'échevèle en tout propos de cette âme aux perpétuels abois de quelque idéal, de quelque incertitude qu'elle ne peut elle-même définir et préciser tant que ses doutes, ses troubles ne sont pas résolus en un impérieux, funeste et omnipotent amour. Oui, romanesque, l'étrange Olga, lorsqu'elle conte tous ses rêves : « Moi, je suis la princesse et je » suis assise dans la tourelle de l'antique manoir... » Et plus loin : « Dans ma présomption, je me considérais volontiers » comme un bon génie, vêtu de blanc, une palme à la main, et » dont le sourire répandait les bénédictions. » Un autre jour, ce sont des voix qui l'exhortent : « Le vent de la nuit qui venait » frapper les battants de la fenêtre me murmurait... » Ou bien il lui semble entendre la mort rôder autour de la maison et elle se précipite sur la porte « comme pour barrer la route à ce » démon menaçant ».

Le vieux docteur qui assiste Robert dans son malheur et reçoit les confidences dernières d'Olga caractérise, du reste, ces écarts d'extravagante rêverie : « Ces natures-là ont sou- » vent, dit-il, quelque chose de maladif, elles inclinent vers » l'hypocondrie et l'hystérie et leur vie affective est dominée » par des imaginations qui prennent d'ordinaire aux yeux d'au- » trui le caractère d'idées fixes. »

Oui, romanesque et jusqu'à l'hallucination, lorsqu'elle écrit, par exemple, ceci : « Tantôt j'étais Robert et tantôt Marthe ; je » sentais, je parlais, j'agissais pour eux et dans le silence de ma » chambre à coucher retentissait le murmure passionné d'un » amour ardent, dédaigneux du monde entier. Comme les » choses étaient trop simples à mon gré, j'inventais une foule » de difficultés : refus des parents, rendez-vous nocturne à la » frontière et surprise par les Cosaques, emprisonnement, » malédiction paternelle, fuite et enfin mort commune dans les » flots ; car ce n'est que par la mort qu'un véritable amour me » paraissait dignement scellé et conclu. »

Ici, l'auteur laisse entrevoir la fin du drame : la mort comme triomphe suprême de l'amour : donc, Olga devra mourir. Le trépas de Marthe, la sœur, est prévu de même aussi : « Jamais, » elle ne pourrait résister au flot de soucis et de tourments qui » s'abattait sur elle. »

Le procédé de faire pressentir tous les dénouements, d'expliquer dès le début, de justifier le sort des héros me semble une faiblesse de la part d'un romancier. Il faut que l'action se déroule et s'enchaîne sans contradiction, que l'issue soit celle qui la seule est attendue et naturelle. La vie toute faite de drames, je le veux bien, n'est que romans. Toutefois, n'y a-t-il pas une suite, une logique, menant vers *un seul* événement possible et fatal ? M. Sudermann, s'il a cru bon d'annoncer la mort de Marthe, celle inévitable d'Olga, s'il a cru bon de faire remarquer par le docteur que dans le journal de la jeune fille tout est coordonné, justifié, développé sans détails inutiles, ou bien il s'est gratuitement décerné en éloges la louange des primordiales qualités de l'écrivain qui ne doit embarrasser son œuvre d'aucun incident étranger et sans nécessité, ou bien il a fait tort à la confiance qu'il a dans son imagination et injure au bon sens de ses lecteurs.

Craignait-il de rendre inacceptables ces deux fins tragiques pour devoir tant et de si tôt les préparer par d'autres moyens que le seul développement des faits, l'analyse de la psychologie très troublée du cœur d'Olga Bremer ? La suite très vécue des crises de ce drame d'intimité poignante est là pour démentir ces

appréhensions, — heureusement pour l'auteur! — car l'enchaînement est d'une observation scrupuleuse et les héros pensent et agissent sans contradiction avec eux-mêmes et leurs passions, même aux plus intenses phases de leur vibrant amour, qu'on en dise M. Sudermann quand il s'écrie que « ses pensées » étaient si sages, si sensées que ce ne pouvait être que le langage d'une personne qui n'aime plus. »

PAUL ARDEN.

Le Concert Greco-Romain au Conservatoire

Une conférence substantielle, faite par un causeur charmant doublé d'un artiste et d'un savant remarquable, servant d'introduction et d'initiation à un concert de musique antique, voilà un régal tel que M. Gevaert seul pouvait nous en servir.

Le savant qui a reconstitué d'une façon géniale la théorie et l'histoire de la musique antique, était mieux que tout autre à même de nous en expliquer le mécanisme et le développement. Puis des artistes du Conservatoire ont exécuté, sur des instruments reconstitués par M. Mahillon, les quelques fragments de musique antique parvenus jusqu'à nous, d'autres morceaux composés par M. Gevaert, suivant les modes et procédés anciens.

Une jeune citharède au blanc chiton a préludé par quelques exercices (antiques) à l'accompagnement des *Hymnes à la Muse* et à *Némésis*, que l'on attribue à Mesomède, de Crète, un favori de l'empereur Hadrien, et nous voilà transportés dans les splendeurs de la Cour impériale, à la célèbre résidence de Tivoli, à une époque d'archaïsme et de pastiche, il est vrai, comme le témoignent et les rimes et les monuments de la sculpture et même ces fragments musicaux.

La *Tibig*, spondaïque aux sons graves et tristes, nous évoque une cérémonie funèbre, tandis que les *Aubois jumeaux*, en un rythme plus animé, font entendre des airs de fête. Maintenant, ce sont les fanfares guerrières, les sonneries des camps et des combats qui jaillissent en notes éclatantes de la puissante *Bucine*.

Un couplet philosophique d'une poésie douce et calme, trouvée sur un tombeau, à Tralles, en Asie Mineure, nous amène vers les sources pures de l'art grec, d'où jaillissent, nobles et majestueuses, les harmonies sereines de l'*Hymne à Apollon Pythias*.

C'est à peu près tout ce qui nous reste de la musique antique, et cependant nous pouvons, dès à présent, en pressentir la beauté. Nous ne savons ce que nous réserve l'avenir et nous pouvons espérer qu'un jour l'activité archéologique mettra à jour une partition complète, complément indispensable de la tragédie. Et lorsque la Grèce moderne se sera dégoûtée de prostituer à des cyclistes, le souvenir divin des jeux olympiques, son activité pourra nous offrir une reconstitution intégrale et grandiose du drame antique.

J. D. M.

Musique.

De mémoire de dilettante, peu de saisons musicales bruxelloises ont été aussi fournies en concerts extraordinaires que la saison 1895-96.

Cette saison vivante et mouvementée s'est terminée vendredi par le deuxième concert populaire dirigé par Hans Richter. On n'a plus à revenir sur la grande maîtrise, sur le talent génial et les qualités artistiques du premier chef d'orchestre de l'Opéra Impérial de Vienne, qui est aussi le premier chef d'orchestre du monde.

Qui peut comprendre et diriger d'une manière plus vibrante et plus magistrale la grandiose ouverture des *Maîtres chanteurs*? Le rythme, senti et maintenu avec une cadence vigoureuse, imprime à l'ensemble de l'œuvre une majesté impressionnante.

La même intensité de coloration et de justesse entraînant animé l'ouverture du *Carnaval romain* de Berlioz. L'œuvre si fantaisiste du Grand Français de la musique a été détaillée d'une façon très artiste par l'orchestre et menée avec une fougue juvénile.

La *Symphonie* de Tchaïkowsky, qui n'a de pathétique que le nom, est une œuvre qui ne manque pas de charme, mais dont l'intérêt n'est pas soutenu. Cette musique ne justifie pas le titre prétentieux de symphonie; tout au plus nous rappelle-t-elle que Tchaïkowsky a écrit des ballets intéressants et agréables.

L'*Ouverture de fête académique de Brahms*, œuvre caractéristique et savante dans laquelle s'intercale le *Gaudcamus Igitur*, cet hymne des étudiants allemands, est assez froide et demande une étude approfondie durant l'audition.

Le *Charme du Vendredi Saint* de R. Wagner est la quintessence de l'Art Wagnérien, c'est de la poésie musicale dans sa plus haute expression, voilant par une forme délicieuse une science gigantesque et une inspiration unique.

Toutes ces œuvres ont pris, sous le bâton influent de Richter, une allure inoubliable. Et il n'y a pas jusqu'à la *Symphonie* de Tchaïkowsky elle-même, quoique manquant d'élévation et de pensée, qui ne devienne intéressante par la direction savante de ce grand virtuose de l'orchestre.

Il va de soi qu'un enthousiasme frénétique a accueilli Hans Richter. Il convient de détacher une part de ce succès pour Joseph Dupont, à qui nous devons cette belle audition.

Voilà la saison musicale finie. Vive l'Été et allons ouïr, en des sites agrestes, les symphonies mystiques de la nature.

N. L.

Memento

VOUS CONNAISSEZ les vers de Rodenbach, musique de Delafosse, pour le prochain volume du jeune maître?

Les hortensias bleus, les hortensieux blous,
Les blous hortensias, les blas hortensieux,
Les chauves-souras, les chouves-sourous,
Sont fleurs de poète et de Montesquiou.
De galimatias de galimatious.

— Ah! je meurs, redites-les encore!!

UN JOYEUX CROQUIS BRUXELLOIS d'Alphonse Allais.

Alphonse Allais, qui en ce moment vagabonde en Belgique, envoie à son journal une bien réjouissante fantaisie inspirée par Mahaut, le fameux *marchand de journaux prohibés* de Bruxelles.

Mais cédon la parole au délirant écrivain :

Sur toute l'avenue Louise, une foule compacte assistait au retour du Longchamp-fleuri.

Reconnu, au hasard du monocle, mes excellents camarades Pitje Snot, Porceleintje, Mic Mac et autres gentilhommes marolliens, tenant sur la haute *chochétéie* des propos beaucoup plus gorgés de gouaille drôle que de réelle bienséance.

... Il y a, dans le bas de la ville (comme on dit ici), un homme qui me plait plus que je ne saurais le dire.

C'est l'homme qui vend les *journaux prohibés*.

A ce nom de *journaux prohibés*, vous vous figurez sans doute un mystérieux personnage, enveloppé dans un manteau couleur de muraille, un louche et clandestin lascar.

Rayez cela de vos tablettes, braves gens!

L'homme qui vend des journaux prohibés est l'individu le plus voyant, le plus tumultueux de Bruxelles.

Et il crie sa marchandise aussi haut que font nos robinettistes parisiens.

Un peu étonné d'entendre les clameurs indiscrettes de cet imprudent négociant, je lui objectai :

— Ils ne sont pas plus prohibés que les autres, vos journaux ! Et l'autre, en colère :

— Pas *prohibée*, nos journaux, pas *prohibée* ! C'est toi qui n'est pas *prohibée* !

Calme, devant l'injure, j'insistai :

— S'ils étaient *prohibée*, vous ne les gueuleriez pas ainsi à la fulgurante clarté du boulevard Anspach !

— Ils sont une fois *prohibée*, mais quand même je les vends.

Et pour donner du poids à son affirmation, il eut le toupet d'invoquer le témoignage d'un sergent de ville qui passait par là.

— Je connais cet homme, attesta l'agent, et si il dit que ses journaux ils sont *prohibée*, ça est sûr qu'ils sont *prohibée*.

Peu après, je tenais la clef du mystère.

Il arrive parfois qu'on interdise l'entrée en Belgique de certains journaux, mais une fois qu'ils ont pénétré, nulle autorité ne s'oppose à leur vente.

Ce n'est pas tout à fait la liberté, sais-tu, mais ça est quand même la marche vers.

M. MAURICE MAETERLINCK achève en ce moment pour le théâtre de l'Œuvre un drame en cinq actes qui s'appellera : *Aglavaine et Selysette*.

BEAUCOUP DE BONS CATHOLIQUES travaillent, sans le savoir, de la meilleure foi du monde, à une abominable œuvre de destruction. Nous n'en voulons pour preuve qu'un article de M. O. Havard, publié dans le journal français, *Le Monde*, et reproduit, chez nous, par *Durendal*. En voici un passage caractéristique :

« La transition d'un cycle à un autre trouble les hommes pliés aux anciennes cultures. Aussi, qualifient-ils volontiers d'« âge de décadence » les époques où l'esprit humain brise ses vieux instruments et commence à balbutier sur de nouveaux airs de nouvelles chansons. C'est ainsi que pendant de longues années, nous avons tous témoigné du plus profond dédain pour ces lettrés du v^e et du vi^e siècle, qui, rompant avec la langue de Cicéron et le rythme de Virgile, entreprirent d'inaugurer un nouveau style, d'accréditer une nouvelle prosodie, de créer une langue mystique, indépendante de l'idiome officiel !

« Et pourtant, de cette étrange poétique, et de cette grammaire bizarre n'en jaillit pas moins la poésie des temps modernes : celle que l'Eglise devait adopter et qui éclata comme une fanfare dans le cœur de nos basiliques naissantes.... Tout ce travail, tous ces efforts des raffinés aboutissent à l'abandon des rythmes artificiels et à l'adoption du vocabulaire et des cantilènes chers au peuple. Tel est le dernier mot, telle est l'ultime étape de la révolution littéraire qui s'accomplit. Ce qu'on appelle la « décadence » n'est que le retour à la simplicité de la poétique populaire. C'est le latin populaire qui fait son entrée dans le monde moderne. Le latin académique sombre dans la tourmente où s'écroule tout le vieil organisme impérial. En vain, quelques gens de lettres veulent lutter contre le courant : Sidoine Apollinaire au v^e siècle, Boèce au vi^e. Ils sont débordés de toutes parts et souvent entraînés eux-mêmes. Sauf quelques rhéteurs rétrogrades qui s'exercent maladroitement aux pastiches, poètes et prosateurs divorcent avec la période cicéronienne et méprisent les règles de Quintilien. Le plus grand esprit de son siècle, le pape Grégoire le Grand, déclare hautement qu'« il se moque des solécismes, des « barbarismes, des hiatus, de toutes les règles relatives à l'emploi des prépositions... »

« Le latin savant, comme le français classique, avait tout pour lui, — et les honneurs officiels et la mode, et l'engouement du public *select* et la sympathie des « gens de goût ». Mais un nouvel idiome et une nouvelle grammaire n'en finirent pas moins par triompher dans les relations sociales et par s'imposer aux littérateurs les plus entichés de Cicéron et de Virgile. »

Cet article reflète très exactement la pensée d'un grand nombre de jeunes hommes; il n'est donc pas inutile de le discuter.

1^o L'auteur fait l'éloge d'un mouvement de décadence qui aboutit à la destruction de la langue latine et à la naissance d'une autre langue : le français.

Est-ce là l'aventure qu'on souhaite voir se renouveler au détriment du français? Qu'on le dise franchement! On travaille à la dissolution de la langue française, sans avoir pour excuse la présence des barbares sur le sol national. C'est non pas une décadence inévitable qu'il faut subir, c'est une décadence artificielle et volontaire qu'on propose à la France. Si l'on estime que « cet œuvre est bon », qu'on y aille gaiement!

Il nous est, pour notre part, impossible de sympathiser avec les destructeurs.

2^o La parole du pape Grégoire le Grand est une déplorable parole et nous doutons fort qu'elle ait servi de base à sa grandeur. Pape pour Pape, est-ce que S. S. Léon XIII, ce fin lettré, ce délicat humaniste, qui tourne le vers latin avec tant d'élégance et qui ne paraît pas être un moins grand homme que Grégoire le Grand, reprendrait pour son compte cette lamentable déclaration? Si Grégoire le Grand se moque avec tant de désinvolture de la pureté de la langue latine, c'est, peut-être, que lui-même possédait mal cette langue...

Mais de quel droit *Durendal*, après avoir approuvé ces paroles, reprend-elle un journal français, *Le Temps*, qui, à propos du Congrès de Winterthun, a commis la phrase suivante :

« Le peuple suisse aime à donner des coups de sonde dans sa vieille histoire, à palper le lien de continuité qui l'unit à ses anciennes racines et à ne tolérer aucune interruption entre le sillage de son passé et le sillon de son avenir. »

Durendal s'écrie :

« Nous serions ravi d'avoir une photographie de la Suisse « au moment où elle palpe le lien de continuité qui l'unit à ses anciennes racines ». Ce doit être une transition-chef-d'œuvre que celle qui ne tolère aucune interruption entre un sillage et un sillon! »

Halte-là? Lorsqu'avec Grégoire le Grand, on se moque des solécismes, des barbarismes et de toutes les règles relatives à ceci ou à cela, on n'a pas le droit de critiquer le style le plus baroque. L'incorrection étant admise en principe, pourquoi tolérer telle faute et blâmer telle autre? Le principe grégorien justifie l'emploi de l'argot de l'*Assommoir*, le petit-nègre, et l'anglais qu'on parle dans les vaudevilles.

UNE POIGNÉE D'ERREURS! — Une revue nous reproche de n'avoir pas relevé les affirmations suivantes d'un partisan du pseudo-vers-libre :

1^o C'est dans le sens de la liberté que le vers français a perpétuellement évolué; dès lors donc qu'une atteinte fut portée à son intégrité classique, les ultimes innovations d'aujourd'hui étaient à prévoir; et, si sacrilège il y a, les révolutionnaires d'aujourd'hui en partagent la responsabilité avec les révolutionnaires de jadis; la méconnaissance actuelle du nombre homosyllabique et de la rime fait suite logique au rejet ancien de l'hémistiche et à la réhabilitation de l'enjambement; ceci appelait cela.

Réponse. — Rien n'est moins exact. Le vers français a évolué tantôt dans le sens de la liberté, tantôt dans le sens opposé. Le vers de Ronsard est plus strictement réglé que le vers de Marot. Le vers de Malherbe et des classiques admet moins de liberté que le vers de Mathurin Régnier. Il ne faut pas non plus se laisser prendre aux apparences et croire que le vers des romantiques soit moins strictement réglé que le vers des xvii^e et xviii^e siècles : la permission d'enjamber et d'affaiblir la césure a été amplement compensée par l'obligation de la rimé riche

et du mot pittoresque. Donc, la prétendue « évolution perpétuelle vers la liberté » n'est qu'une fantaisie démentie par la réalité, et le raisonnement qu'on base sur elle n'a aucune valeur.

20 *Qu'on consulte les plus anciens traités de versification ou les plus contemporains, tous donnent au vers une origine et une destinée musicales et en font comme l'appropriation de la mélodie à l'expression verbale de la pensée et du sentiment; si donc les ariettes cadencées et régulières d'autrefois ont cessé de plaire, pourquoi ne pourrait-on leur substituer un ensemble rythmique moins précis de contour, plus savamment orchestré et, osons le mot, plus Wagnérien?*

Réponse. — Voilà une mauvaise plaisanterie. Que sont ces « ariettes qui ont cessé de plaire? » S'agit-il des vers de Racine, de Corneille, de La Fontaine, de Hugo, de Leconte de Lisle et de Baudelaire?

Et quand donc Messieurs les profanes voudront-ils bien comprendre que Wagner, loin de détruire, a édifié; que la forme musicale de son drame est mille fois plus sévère, plus une, plus compliquée aussi et plus précise que la forme de l'opéra? Élargir le cadre n'est pas tout à fait la même chose que relâcher la technique.

Les pseudo-vers-libristes renient le fondement même de la versification française : la rime et la mesure homoyllabique; est-ce que Wagner a renoncé aux gammes sur lesquelles est fondé tout notre système musical? Évitions ces comparaisons dangereuses. Si un homme a introduit une réforme quelque peu wagnérienne dans la poésie française, c'est Victor Hugo, qui a formé la versification romantique. Quant aux vers-libristes, ils ont inventé le pataquès métrique, ou plutôt ils ont, sans le savoir, réinventé la prose, — laquelle était, nous dit-on, déjà connue depuis quelque temps.

Conclusion. — Lorsqu'on veut juger l'art des vers, il n'est pas inutile de connaître cet art dans ses principes et dans sa formation historique; faute de quoi l'on s'expose à commettre de grosses erreurs.

L'Art Flamand par Jules du Jardin, ouvrage illustré de 1.500 dessins par Josef Middleleer et 288 photogravures, hors texte en couleurs. Arthur Boitte, éditeur, 11, rue du Magistrat, à Bruxelles.

Les 3 livraisons de cet important ouvrage qui paraissent aujourd'hui sont dignes de celles que nous connaissions déjà. Elles sont consacrées aux Coxcie, Lucas de Heere, les Van Mander, les Vermeyen, les Metsys, Martin Van Heemskerck, les Van Hemessen, Pierre de Kempeneer, Denis Calvaert, les Goltzius, Martin De Vos le vieux, les Key et les Grimmer.

Ces diverses études, d'un intérêt puissant, resuscitent en quelque sorte les Maîtres illustres dont les noms précèdent.

La première partie de l'Art Flamand est complète déjà; elle est intitulée : « Les Gothiques et les Romanistes » et comprend toute l'histoire de l'Art National jusqu'à P.-P. Rubens. La publication de M. Arthur Boitte, constitue le plus grand effort qui ait été tenté jusqu'ici en Belgique.

Le 11 JUIN prochain s'ouvrira, au Musée moderne, place du Musée, à Bruxelles, l'exposition des Beaux-Arts de la Chrysalide.

D'après les échos du monde artiste, ce salon organisé par un cercle, jeune encore, aurait un certain mérite.

A LIRE dans les numéros de mai et de juin de *Cosmopolis*, un article très intéressant de M. le vicomte de Spoelbergh de Lovenjoul sur George Sand et Alfred de Musset. Cette étude, publiée sous le titre de *La Véritable Histoire de « Elle et Lui »*, contient de nombreux documents absolument inédits.

JUGÉ PAR LA JEUNESSE! — Voici, dans la *Libre Critique*, le cri que pousse un jeune... naïf, qui ne comprend pas très bien

qu'un poète anarchiste orne sa boutonnière d'un ruban que ce poète a, de même que ses amis, conspué durant de longues années :

Mais nous, nous demandons de quel droit le gouvernement s'immisce dans le grand art qu'il n'a jamais protégé. Ah! vraiment, Gilson, chevalier! Verhaeren aussi! Quel honneur!

Gilson... Verhaeren... Ah malheur! Sang et terre! Nous leur demandons aussi, à ceux-là qui nous ont bien déçu, en notre heureuse confiance juvénile, à ceux que nous croyions trop fiers pour s'abaisser à de telles transactions, nous leur demandons pourquoi ils se sont laissés faire indolemment... mollement... pourquoi ils ont souffert la souillure officielle...

L'ART DE CRACHER EN L'AIR. — M. Émile Verhaeren, rédacteur en chef d'un journal d'art et de critique : l'Art moderne, déclare, dans un article de critique que publie une autre revue : « Depuis qu'il y a une critique, les critiques posés et pesants » tiennent le même inoffensif raisonnement avec une telle sérénité qu'on s'étonne de rencontrer encore des hommes assez » calés dans la bêtise pour accepter un rôle aussi humiliant. » *La plupart des critiques sont des poètes ratés*, comme la plupart des magistrats sont des avocats sans clients. »

Que doit dire M. Verhaeren poète de M. Verhaeren critique? L'appellera-t-il poète raté? Et que faut-il penser du critique M. Picard, le poète... raté des *Réveries d'un Stagiaire* et des *Sonnets de Georges Bebiesko* ?..

M. Verhaeren n'a pas la gaffe aimable.

LA STATUE DE THÉODORE DE BANVILLE. — Dimanche dernier, par un temps superbe, la ville de Moulins inaugurerait la statue d'un de ses enfants, l'exquis poète *Théodore de Banville*.

M. André Lebon présidait la cérémonie; M. Armand Silvestre l'assistait, représentant le ministre des Beaux-Arts.

A dix heures, la statue a été découverte aux acclamations d'une foule entousiasmée. M. Coulomb a représenté le maître impeccable, assis et coiffé d'un béret, tel que l'a peint son beau-fils Rochegrosse.

La figure de l'auteur des *Odes funambulesques* est souriante et familière, au milieu des arbres et des fleurs.

Dans l'assistance: MM. Catulle Mendès, Rochegrosse, et de nombreux poètes.

Le maire de Moulins a prononcé un discours; puis, M. Armand Silvestre a glorifié l'œuvre du maître et sa bonté. Après lui, M. Couturier a pris la parole au nom de M. François Coppée, empêché; enfin, M. Camille Mauclair, au nom de la jeunesse, a apporté son hommage et dit que Banville était un lien entre le passé et l'avenir. M. le colonel Laussedat, vieil ami et à l'initiative duquel on doit en partie le monument, a rappelé ses souvenirs d'enfance et d'existence commune, avec son cher compagnon des premières années.

A l'issue de la cérémonie, M. André Lebon a distribué les palmes académiques à MM. Delaigue, secrétaire général du comité Banville; Seuillet, membre du comité; Peronneau, adjoint au maire de Moulins.

Bibliographie.

FORSAN : Kyrie Eleison ; roman. — CHARLES EPHEYRE : La douleur des autres. — GUSTAVE LARROUET : Études de littérature et d'art, quatrième série. — VIRGILE, JOSZ et LUIS DUMUR : Rembrandt, drame. — CAMILLE MAUCLAIR : Jules Laforgue-introduction de *Mauvrice Maeterlinck*. — LORD ALFRED DOUGLAS : Poèmes. — MARCEL SCHWOB : Vies imaginaires. — ARMAND SILVESTRE : Contes irrévérencieux. — Mémoires de M^{lle} AVRILLON sur la vie privée de Joséphine, t. II. — GASTON PARIS : Penseurs et poètes.

En vente chez l'Editeur de la Revue

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime*. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique*, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00

DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés*. Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication*. 1891. In-8°, 72 pages 2 50

HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution*. 1889. In-8°, 32 pages 1 00

HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie*. 1893. In-8° 0 60

LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285)*. 1889. In-8°, 138 pages. 2 50

MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge*. 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00

MOULIN (O.). — *Travail et Capital*. 1892. In-8°. 0 50

PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes*. 1889. In-8°, 131 pages. 1 00

PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques*. 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00

SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale*. 1894. In-8°, 76 pages 2 00

WODON (Louis). — *La forme et la garantie dans les contrats francs*, étude d'histoire de droit. 1893. In-8°, 240 pages. 6 00

WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau*, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS

RELATIFS AUX

MYSTÈRES DE MITHRA

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION CRITIQUE

PAR

FRANZ CUMONT

professeur à l'Université de Gand.

FASCICULE I

TEXTES LITTÉRAIRES ET INSCRIPTIONS

In-4°, 184 pages. Prix : 10 francs.

FASCICULE II

MONUMENTS FIGURÉS (Première partie)

In-4°, 108 p., 124 fig. dans le texte et 3 planches en héliogravure. Prix : fr. 12.50.

FASCICULE III

MONUMENTS FIGURÉS (seconde partie)

In-4°, 175 p., 287 fig. dans le texte et 5 planches en héliogravure. Prix : 25 francs.

Le quatrième fascicule, complétant l'ouvrage, est sous presse.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à **soixante-quinze** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Poivre (hiver); Marché aux Fleurs; Œufs, Crâbes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N^{os} 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N^{os} 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N^{os} 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à **soixante-dix** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. Planches barrées après le tirage.

*Vieilles gloires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur
Le Marché du Mercredi — Le logis des sires de Gruthuse — L'Enclos du Béguinage — Vieilles eaux — La cour des Halles.*

N^{os} 1 à 4. Épreuves sur japon. *Vendus.*

N^{os} 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. *Vendus.*

N^{os} 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre : 35 francs. — *Il reste encore 8 exemplaires à vendre.*

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné.....

demeurant à..... rue.....

déclare souscrire un abonnement d'un an à la JEUNE BELGIQUE, à partir du (1)

..... et m'engage à payer sur présentation une quittance de la somme de
dix francs, montant du dit abonnement.

A....., le..... 189 .

(SIGNATURE)

(1) Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juin, 1^{er} octobre.



SEIZIÈME ANNÉE

—
2^e SÉRIE. — TOME I

N^o 22

13 juin 1896

LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

- PAUL ARDEN. — Gog.
IWAN GILKIN. — Rembrandt (Virgile Jozs et Louis Dumur).
FRANCIS DE CROISSET. — Hemione et Menalkas.
VICTOR ORBAN. — Pêcheurs d'Islande.
LÉON PASCHAL. — La Poétique française au Moyen-âge et à la Renaissance (Hecq et Paris).
JULES DE MELLIEZ. — Devant le Siècle (de Vogüé).
G. M. S. — Le Salon de la Chrysalide.
MEMENTO.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN.

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires ; tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin, éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS: Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Nelson Lekime, Jules Lemaitre, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Pascha, Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895).
15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collection complète 75 00
Chaque année séparément est en vente au prix de 7 00
Le Parnasse de la Jeune Belgique, 1 fort vol. 7 50
Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
THORÉ-BÜRGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 6 00
DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. 3 50
— *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
— — Edition ordinaire 3 50
— *Quinze jours en Hollande*, prose 5 00
— Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à 3 00 et 3 50
JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les Complaintes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féérique, les Derniers vers. 1 volume 6 00
— *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine 3 50
— *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* 3 50
— *Les Cantilènes* 3 50
— *Le Pèlerin passionné* 3 50
— *Autant en emporte le vent* 3 00
STUART MERILL. — *Les fastes* 3 00
— *Petits poèmes d'Automne* 3 00
HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* 3 50
GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps* 3 50
EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
— *Une belle dame passa* 3 50
— *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes* 3 50
— *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne* 3 00
EMMANUEL SIGNORET. — *Lelivre de l'Amitié*, poème. 3 00
CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* 3 50
HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose 3 00
GUY ROPEARTZ. — *Adagiettos* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER
Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET
ROBERT CANTEL

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

Gog

par CATULLE MENDÈS (Paris, Charpentier et Fasquelle
2 vol. in-18. 7 francs).

« Le Roi s'est décidé à avoir envie de son royaume parce que j'ai eu envie d'une fillette! » La face du monde sera changée parce que j'ai levé une jupe. » Tous les personnages, abjects dans leur grandeur ou monstrueux dans leur ignominie, qui se haïssent, s'acharnent, se volent, s'illusionnent, s'aiment, se tuent, se possèdent, trônent ou se vautrent dans l'extravagant récit où la légende le dispute à l'histoire, le rêve au terre-à-terre, la beauté à la turpitude; tous ceux, riches ou miséreux, grands seigneurs ou catins, souteneurs ou prélats qui vivent ce roman d'étrange puissance, se réclament dans chacun de leurs actes de cette parole de l'un d'entre eux : « la face du monde sera changée parce que j'ai levé une jupe! »

Et c'est pour arriver à la finale dépravation de tous, et au triomphe, ensanglanté dans l'horreur des ruines épouvantables, des meurtres, des anéantissements, des utopies libertaires d'un gamin, penseur maladif et frêle, semblant une fillette travestie, mais artisan des plus terribles besognes qu'il a rêvées et pour lesquelles il a trouvé un bras monstrueux dans la personne d'un fainéant difforme et repoussant, que M. Mendès nous peint, tragiques et bouffonnes à la fois, l'anarchie et l'infamie et la déchéance d'une fin de race dynastique et de ceux qui se vouent à sa restauration pour le triomphe apparent de Dieu et du Roi, et en réalité pour leur ambition, leur cupidité, leur luxure, leurs haines personnelles.

« Gog », c'est le colossal géant surgi par la vertu d'un Egrégore aux yeux épouvantés du premier duc de Haubour et qui lui apparut en toutes

les phases glorieuses ou misérables, en tous les présages fameux et repoussants de l'avenir de sa descendance : la postérité des Haubours. Et c'est Gog, précurseur de l'Antechrist, qui se mue en les avatars multiples et qui déchoit des splendeurs du trône et de la toute-puissante royauté, aux infections et aux abjections d'un bouge où finalement se déprave le dernier sang de la lignée... Et c'est précisément parce qu'il considère ce « soleil couchant, l'antique splendeur monarchique », que M. Mendès, partagé entre l'éblouissement d'un autrefois resplendissant et l'inquiète obscurité d'un demain d'horreurs, a planté des décors, élaboré des situations, dessiné des personnages toujours tout faits de contrastes, tout tranchés d'oppositions. Les phrases, les mots disent dans une audace incessante d'accouplements, les deux êtres qu'incarne chacun des héros dont la foule anime la plus tumultueuse des tragédies, adoucie parfois jusqu'à des tendresses d'idylle ou vulgarisée jusqu'à la farce, mais qui reste toujours l'œuvre grandiose par son extravagance même, l'œuvre d'un poète épris de rêve, d'étrange, d'inouï.

Ce François de Haubour, tantôt n'est-il pas le roi d'aventureux orgueil, despote farouche hautainement ignominieux, et tantôt le dépravé croulé du sommet de son effroyable domination par l'ébranlement d'une tempête populaire lassée; chassé, ruiné, après avoir promené sa royauté vagabonde et déchue parmi toutes les cours qu'il déshonora, définitivement répudié, ne vient-il pas vendre son titre de Haubour et ses espoirs de restauration monarchique à une fille dont l'argent de ses nuits galantes payera les dettes et rouvrira le crédit au descendant taré d'une race illustre; et ce fils de preux épris d'une gouge qu'on appelle la Savate « à cause qu'elle est plate comme une » semelle et qu'on y entre comme on veut » et

disant d'elle lorsqu'il la voit sous ses armes de luxure, dans le bruyant décor tout en puanteur de son métier de libertine : « pas belle, pas jeune, » imbécile, obscène, malodorante, — désirable », n'est-ce pas là un contraste dans les mots, dans le fait ? — Et l'abbé Clipot, ce S^t-Vincent de Paul que des roueries de fripon mèneraient en correctionnelle, bon et charitable autant que roublard et importun, toqué, fêru d'utopies ; — et ce Cassaméje, l'inventeur du journal littéraire, cet « aventurier bouffon, fripouille et bon homme, cupide, » charitable qui avait la clairvoyance dans l'éblouissement, qui fut le sage de la chimère, » le pratique de l'invraisemblable, le sans-façon » de l'inouï, le terre-à-terre du plein ciel » ; — et Monseigneur Tordoya, qui fut prêtre dans les montagnes d'Amérique, ce convertisseur à coups de crucifix de fer, violeur de filles, zélé ardent de la Religion et chenapan compagnon de rôdeurs ; puis plus tard, prélat dont toute la majesté épiscopale s'éhontait de dépravation et se ridiculisait de pitrerie ; — et Jaïcza Cabardès encore, un charlatan scélérat, majestueux et grotesque, repris de justice et saltimbanque qui change de nom, de métier et d'expédients selon les pays par lesquels il promène son industrieux vagabondage de thaumaturge, de guérisseur, de spirite, échoué enfin en l'occulte pratique d'exploitations superstitieuses ; — et la petite Noële dont nous voyons éclore les aimables premières coquetteries, les instincts de féminité délicate, éveillés en elle au milieu de la splendide liberté de sa vie au plein air des montagnes ; dont nous voyons les premières crises nerveuses qu'excita l'effarouchement des rencontres du redoutable et fascinant marquis d'Hauteluys, toujours rôdant autour de la nubilité appétissante de la fillette ; et puis c'est l'enchantement laissé par les entrevues avec le doux Père Primice, — la seule figure sincèrement attachante et uniformément sympathique de tout le roman —, ingénu et ardent oblat né de grande famille : il fut Gilbert d'Hauteluys avant de se vouer aux apostoliques missions d'évangélisation, se fit humble pour mériter les suprêmes béatitudes, et, messager divin venu de sa communauté d'Afrique vers la maison du royal exil de Wehesfeld, Génovéfain illuminé de Foi et d'Amour par la grâce de son Dieu, il apparut à la petite pastoure comme un être supraterrestre tout vêtu de douceur, nimbé de mansuétude, qu'elle contemplait en l'adorant, pendant qu'elle croyait entendre des voix divines

qui l'évisaient pour annoncer au Roi son devoir et, nouvelle Jeanne d'Arc, est annoncée par l'argot du latin canonique de M^{sr} Tordoya : « Omnipotens Deus novam Veronicam Roberto » Quinto misit ! Crucem recuperavit puella et » Gladium, duce Patre Primitio, secundum Dei » voluntatem et signum in secula seculorum » superantissimum ! Amen ; » mais finalement, prise de scrupules et de remords, elle avoue l'imposture de ses visions et achève sa jeunesse dans la prostitution blasonnée où la chaperonne son initiateur, le marquis d'Hauteluys, fournisseur d'hôtel, d'équipages, de toilettes ; et M^{sr} Henri XVI encore, ce mastroquet royal ayant conservé grand air dans les abjections du bouge derrière le comptoir où il versait des demi-setiers, cependant que Caro la Savate, comtesse de Liverne, veuve de François de Haubour, recevait les quelques sous que lui payaient des rôdeurs ou des vieux pour l'occupation d'un lit sale dans lequel ils venaient s'accoupler après s'être saoulés de piccolo ; — et le père Flachet, ermite de montagnes dont la renommée était faite d'épouvante et de pieux respect, sorcier ou divin anachorète, loqueteux, ombrageux, cupide, pénitent humble, secourable avait-on cru parfois, bafoueur en tous cas des grandes illusions de gloire monarchique du doux et enthousiaste et fervent génovéfain d'Afrique ; — tous, hommes et femmes, prêtres, filles, rois, scélérats, ils sont deux toujours et leurs turpitudes s'excusent par une bonne et noble cause au service de laquelle ils les emploient, tandis que leurs beaux mouvements, leurs quelques sincérités estimables se dépravent aux infamies qu'ils servent.

M. Catulle Mendès, dans la préface de *Gog* se défend d'avoir évoqué telle ou telle famille régnante ou prétendante, tel ou tel fait particulier d'histoire, telle ou telle figure. Soit.

Pourtant, il n'est pas jusqu'aux noms des héros dont les aspects et les assonances n'évoquent — en coïncidence avec leurs actes grossis, je le veux bien, par la loupe de l'imagination et coordonnés tous pour l'illusion du roman — des personnages qui ont attiré l'attention de notre époque troublée et orienté peut-être l'avenir vers ses mystérieuses et terribles destinées.

Les Haubour, dont le règne achevé rappelle les royautés des lointains états italiens d'autrefois et qu'un signe indélébile : ce nez gros, large, recourbé, marque tous ; les comtes d'Orchamp,

qu'une simple interversion de syllabes ramène à des familles illustres, encore vivantes; ce général Marcheterre, voué à la grande espérance d'une restauration monarchique; ce Serge Léiloff, apôtre du triomphe prochain d'une égalitaire démocratie et qui met le vol et le meurtre au service des principes Trutaux qui doivent avoir raison des erreurs et des injustices, puis finalement anéantit dans une sanglante horreur de destruction rénovatrice ces trois symboles : le Tribunal, la Caserne et l'Eglise; ces Trutes, détrousseurs d'un cadavre de vieille ensevelie avec ses bijoux et assassins voleurs de l'ermite Flachat; le turco Isaac lui-même au service du guérisseur Cabardès; et les Baptistins, ces moines célèbres « par la fabrication d'une » liqueur que l'on boit communément aux soupers » libertins et de filles dans les restaurants à la » modé »; — tous ne remémorent-ils pas des faits et des gens dont le souvenir nous est familier!

Toujours est-il que dans tout ce que le dernier roman de M. Mendès a de brutalité, d'extravagance, d'in vraisemblable orgie, d'horrible, de macabre et de bouffon, on retrouve bien avec ses qualités d'enthousiasme et de vigueur, ses défauts précisément de procédé — l'effet incessant du contraste que j'ai signalé — l'imagination formidable et le style impétueux de l'auteur de *Zo'har*, du *Roi vierge*; et que dans les pages de charme délicieux, comme tout le récit de la vie de la petite Noële, même dans certains passages de ce pèlerinage inoubliable que je prise bien plus hautement que les descriptions presque monotones des pèlerinages désormais célèbres de MM. Zola et d'Annunzio, il s'est montré l'exquis poète, quoique vigoureux d'expression toujours, auquel nous devons, parmi d'autres chefs-d'œuvre, les *Vaines Amours*, la *Grive des Vignes*.

Toujours est-il aussi qu'une idée se détache de *Gog* — et faire triompher une idée, une seule, c'est remplir mission bien belle déjà — indéniable, souveraine : les grands, les plus grands, et c'est pourquoi M. Mendès a choisi les *Rois* et les *Prélats*, s'avilissent et déchoient jusqu'aux ignominies; tandis que la plèbe et la tourbe, courant en sens inverse, s'acheminent vers une grandeur qui l'éblouit, et que, épris d'utopies, des rêveurs tragiques aspirent à une égalité que la fin du livre fait entrevoir en une rouge aurore, mais inutile, car le courant du faite au pied, du pied au faite n'est qu'un éternel recommencement et ceci est l'idée : l'inanité de ces déchéances et de ces

efforts, l'inutilité aussi d'espérer arrêter cet irrésistible courant, ce qui serait espérer arrêter les passions, les envies, les jalousies, les orgueils; — et c'est ce que, triomphante, la Savate, comtesse douairière de Liverne et fille redevenue rouleuse après ses espoirs déçus de royauté, crie ignoblement : « On ne couche pas toutes les nuits » avec une vraie Haubour, qui a sur l'épaule, » dans un nœud de dentelle, un lys d'or qui est » bien à elle; et qui a dans son bidet les armes » royales! »

PAUL ARDEN.

Rembrandt

Drame en prose, par MM. VIRGILE JOSZ et LOUIS DUMUR, 1 vol. Paris, édition du *Mercure de France*.

MM. Virgile Josz et Louis Dumur ont publié dans la collection du *Mercure de France* un drame historique dont le héros est le grand Rembrandt. Cet ouvrage a du mouvement. C'est une sorte de biographie dialoguée, où sont concentrés les principaux événements de la vie de l'artiste, depuis son départ de la maison paternelle jusqu'à sa mort. Les auteurs se sont évidemment piqués d'exactitude. Ils ont tenu à n'omettre aucun fait important, aucune personne ayant joué un rôle quelque peu marquant dans la vie du grand homme. Ils ont cherché à peindre vivement les milieux et à ressusciter la Hollande du XVII^e siècle; la peinture a du mérite. Enfin ils ont poussé le souci jusqu'à rappeler dans l'action, par le groupement des personnages, tel tableau célèbre du maître, comme la *Ronde de nuit* ou la *Leçon d'anatomie du docteur Tulp*.

Le drame est intéressant. Les personnages ont de la vie. C'est plaisir de les voir, aller, venir, s'agiter et parler avec une volubilité qui n'est pas toujours très hollandaise. C'est un véritable tourbillon.

Cependant les auteurs ont su marquer la physionomie propre de chacun, témoignant ainsi de leurs très réelles aptitudes pour le théâtre.

Il manque pourtant à ce drame une chose capitale; il n'est construit qu'en apparence selon la manière shakspearienne et la psychologie de Shakspeare y fait défaut. La peinture est toute extérieure. Pittoresque, assurément, elle manque de profondeur, et l'âme d'un homme comme Rembrandt n'y est pas même soupçonnée. C'est de la

peinture française; rien n'est moins propre à donner une idée, même approximative, de ce que fut le peintre Rembrandt. Certes, sa biographie est là; voilà les événements de sa vie, voilà ses compagnons, voilà sa femme, la frêle et charmante Saskia, voilà la fidèle servante, Hendrickie, qui devint sa maîtresse et qui fut la providence de ses dernières années; voilà les jaloux et les envieux, voilà les créanciers terribles; voilà Banning-Cock, qui, sortant avec sa petite troupe, veut bien donner une représentation de la *Ronde de Nuit*. Mais où est Rembrandt? Non pas le Rembrandt qui se marie et qui se promène, le Rembrandt que sa passion pour Saskia rend parfois pareil à un enfant capricieux, esclave de ses nerfs trop sensibles, mais le Rembrandt qui rêve, le Rembrandt visionnaire, qui voit les ténèbres se peupler d'apparitions lumineuses, qui s'éblouit à lire et à méditer les textes de la Bible, qui seul, dans l'atelier à demi noyé d'ombres, se pare de colliers d'or, gemmés de pierreries merveilleuses, et s'assied, pensif, devant son miroir, le chrétien qui voit son Christ au fond des caves et dans les bouges où pullulent les pauvres, les malades, tous les déshérités de ce monde, le savant chercheur qui collectionne les antiquités et les curiosités orientales, l'ami des rabbins, qui fut probablement initié aux secrets de la Kabbale? Tout ce qu'il y eut de savoir et de visions troubles dans cet étrange cerveau, toute sa philosophie religieuse qui lui a fait concevoir le Christianisme comme s'il eut été une sorte de Tolstoï hollandais, vivant dans l'Amsterdam du XVII^e siècle, sa hantise des ténèbres vivantes et palpitantes, peuplées d'on ne sait quoi qui est invisible et terrible, tout cela manque au Rembrandt de MM. Jozs et Dumur. Celui-ci a du vrai Rembrandt le costume et les aventures; il n'a pas son âme. Ce Rembrandt-là n'a pas pu songer la *Pièce aux cent florins*, le *Docteur Faust*, la *Résurrection de Lazare*, les *Disciples d'Emmaüs*.

IWAN GILKIN.

Hemione et Menalkas

F R A G M E N T

MENALKAS

J'aime ton corps fluet, car sous ton vêtement
Je devine un contour étranger et charmant
Dont parfois en mes nuits je rêvais sans y croire!
Ton teint plus transparent qu'une feuille d'ivoire
A les tons de ces fleurs que fane le dégel
Et dont la couleur change avec l'aspect du ciel!

Ta bouche souriante et rose est plus petite
Que la lèvre arrondie et lourde d'Aphrodite,
Et jamais je n'ai vu sur d'aussi blanches mains
Des ongles plus brillants fleurir des doigts plus fins!
Mon cœur ne connaît pas de lumière plus douce
Que ton regard glissant qui sous tes cils s'é moussé ;
J'aime tes pieds qui sont aussi blancs que tes bras,
Et tes lourds cheveux d'or qui casquent ton front bas!
Je voudrais les toucher avec ma bouche. Ecoute!
Si tu veux nous irons tous les deux par la route
Qui mène au bois prochain. La chanson des oiseaux
Seule y répond parfois au murmure des eaux,
Et le parfum des fleurs plus rouges que des lèvres
Fait monter dans les cœurs, les désirs et les fièvres!
Viens! nous resterons là jusqu'au déclin du jour,
C'est la première fois que je parle d'amour!

HEMIONE

Ami! ta voix est fraîche et ton menton est lisse!
La troublante candeur de ton désir novice
Ranime un souvenir depuis longtemps passé
Que je pleure toujours sans pouvoir l'effacer!
Ne reste pas ici! Choisis pour amoureuse
Une enfant comme toi, rose et toute riieuse,
Dont la bouche jamais n'a connu le baiser!
Moi, pour ton bien, ami! je me veux refuser.
Si ma jeune beauté te paraît séduisante
Mon âme tout entière est vieille et malfaisante!
Enfant! tu sortirais vaincu d'entre mes bras;
Ta mère en te voyant ne te sourirait pas!
Vois! un dernier brouillard en l'air bleu s'évapore!
O mon ami, va seul au bois prochain que dore
La dansante lueur du soleil matinal!
Si tu chantes, peut-être à ton chant virginal
Surgissant d'un taillis, plus vive qu'une chèvre,
Une nymphe viendra te baiser sur la lèvre!

MENALKAS

Quelle nymphe serait aussi belle que toi!
Je sens un feu nouveau brûler dans ma poitrine;
Les mots que tu me dis avec ta voix câline,
Comme autant de baisers dansent autour de moi!

Jamais je n'ai goûté de plus grisant émoi.
Pourtant j'en ai rêvé de plus doux! Je devine
Une étreinte profonde, une extase divine;
Laisse-moi te toucher la gorge avec le doigt!

Quoique vierge, déjà je me sens presque un homme,
Et si ma joue ardente a des rondeurs de pomme
Un mâle duvet d'or sur ma lèvre fleurit.

Mon cœur depuis longtemps ne battait plus de même,
Il attendait quelqu'un qui le caresse et l'aime;
De toi seule il dépend qu'il se sente guéri!

FRANCIS DE CROISSET.

Pêcheurs d'Islande

A la lumière sans fin du jour...
Ils restaient là, assis, songeant au pays,
A mille choses dans un rêve...
(*Pêcheurs d'Islande*).

I

Chaque soir les pêcheurs regardaient, tout pensifs,
Sur le miroir tremblant des mers hyperborées,
Un blème et froid linceul de brumes explorées
Ensevelir l'Islande et ses mornes récifs.

Au loin, les fiords, les caps, les hauts pics convulsifs
N'étaient plus qu'un contour d'ombres décolorées...
Puis le vague infini des profondeurs dorées
S'étendait seul, le long de leurs vaisseaux massifs.

Autour d'eux, étouffant l'écho sourd de son râle,
L'immensité prenait l'étrange reflet pâle
Des ciels mourants du Pôle et des étés sans nuit;

Cependant que, vers l'Ouest, sur la vague endormie,
Lugubre et plein d'horreur le Soleil de Minuit,
Comme un spectre voilé contemplant l'accalmie.

II

Les uns, à regarder le ciel changeant du Nord
Et l'horizon livide au fond des mers funèbres,
Sentaient la terreur vague étreindre leurs vertèbres,
Sous le reflet spectral de ce grand soleil mort.

D'autres tournaient les yeux vers un point, loin du bord,
Où, parmi des écueils inconnus ou célèbres,
Ils avaient vu, dans l'ombre épaisse des ténèbres,
Sombrier la morne Islande avec son dernier fiord.

Et le cercle enchanté des sinistres féeries
Tenait ceux-ci tremblants, pâles de rêveries,
Penchés devant l'abîme et pleins d'anxiété.

Mais un voile obscurci s'étendait sur ces zones,
Et rien ne troublait plus l'inerte immensité
Que le soir éternel baignait de lueurs jaunes.

VICTOR ORBAN.

La poésie française au Moyen-âge
et à la Renaissance.

par MM. GAËTAN HECQ et LOUIS PARIS,

Société belge de Librairie, 16, rue Treurenberg, Bruxelles.

MM. Hecq et Paris viennent de publier un ouvrage sur les divers arts de dictier ou traités de poésie, qui parurent au déclin du moyen âge et au début de la Renaissance.

Depuis longtemps la poésie courtoise était morte et l'on répétait, sans y croire, les mots fervents et chevaleresques. Autrefois, au XII^e siècle, la poésie était vivace et formait le dernier fleuron de la vie féodale. Les poètes, nobles presque tous, trouvaient dans une société délicate, mais un peu restreinte, un appui et des applaudissements. La rivalité entre chanteurs suscitait une émulation dont l'art tirait profit. Les poètes se transmettaient l'un à l'autre les règles qui demeuraient en quelque sorte leur patrimoine. Ainsi Huon d'Oisy enseigna Conon de Béthune. Mais, peu à peu, les bourgeois apprirent à chanter. Sans plus croire aux sentiments chevaleresques désormais surannés, les bourgeois puisèrent dans la conscience de leurs droits et de leur liberté, bientôt triomphante, des sentiments nouveaux. Adam de la Halle et Rutebœuf préludent à Villon. Mais, avant que ce dernier ne vint, Arras fut ruinée par des scandales administratifs et, à Paris, sous l'influence peut-être de Charles V, la poésie prit une allure pédante et vulgaire. Eustache Deschamps est le représentant de ce dernier esprit qui n'a de fantaisiste que l'apparence, et il fut aussi le premier qui s'avisait d'écrire un art de dictier. En ce moment, toutes les énergies du moyen âge se sont figées et, tandis que la poésie épique se perd en un fatras confus, la poésie lyrique s'arrête en des formes définitives qui ne se développent plus, si ce n'est en se compliquant intérieurement. C'est l'âge des traités, et la poésie, considérée comme un art d'agrément, au même titre que l'escrime, est mise à la portée de tous. Ces traités laborieux n'ont rien de commun avec ceux qui, tout en continuant leur tradition, virent le jour à la Renaissance et avaient pour auteur du Bellay et Ronsard. Ils sont le manifeste d'idées nouvelles, ils prêchent une révolte; les précédents ordonnaient des règles.

Il serait erroné de croire que les traités de Deschamps, Molinet, de de Croy, de Dupont, de Sibilet, de Ronsard, soient le résumé de la poésie médiévale. Les productions de l'ère courtoise qui va de Conon de Béthune à Thibaut de Champagne, leur devaient être inconnues et l'école d'Arras ne leur devait pas être familière, car, s'ils mentionnent Adam de la Halle, ils ne citent pas, parmi les genres poétiques, les *congiés* qui fleurirent particulièrement dans cette commune.

Ce sont donc ces traités dont nous avons tenté de déterminer la portée et la situation historique, que MM. Hecq et Paris ont étudiés. Un ouvrage de ce genre faisait totalement défaut.

Nous avons, il est vrai, sur Dupont et Sibilet, entre autres, des thèses d'universités allemandes, mais celles-ci nous sont étrangères et, ne portant que sur un ou deux auteurs au plus, elles sont insuffisantes.

Ce livre-ci embrasse toute une période. Étant un ouvrage à consulter, son grand mérite réside, d'une part, dans la précision et la sincérité des renseignements, que nous ne mettrons pas en doute et, d'autre part, dans la clarté du plan qui est parfaite. Après une courte notice sur l'œuvre de chacune de ces sortes de rhétoriciens, chaque espèce de poème est noté par ordre alphabétique et suivi de ce qu'en disent les divers traités. MM. Hecq et Paris ont éclairé le fatras poétique de ces siècles et ceux qui auront à s'en occuper, leur sauront gré d'avoir pris à charge la partie ingrate de ce labeur. Au surplus, l'œuvre permet de mieux envisager ces temps obscurs, qui sont le chaînon entre le moyen âge et les temps modernes. LÉON PASCHAL.

Devant le Siècle

par le V^{te} E. MELCHIOR DE VOGÜÉ. — Paris, Armand Colin.

1 vol. 3 fr. 50.

Ce titre sonore décore, non une œuvre d'ensemble, achevée et mûrie, mais un recueil d'articles parus récemment en d'académiques revues et en de graves quotidiens. M. de Vogüé, dans sa préface, se hâte d'ailleurs d'en avertir les lecteurs de son livre : « Qu'on n'y cherche point un plan concerté; ce sont d'humbles feuilles tombées de l'arbre de Vie, ramassées au hasard en passant devant le Siècle. » La Vie, incessante créatrice et destructrice infatigable, l'écrivain l'évoque et la magnifie, avec sa rhétorique coutumière, tour à tour grandiloquente et familière, en un chapitre liminaire, auquel pourrait servir d'épigraphe la triste et profonde pensée de Taine : « Un écoulement universel, une succession intarissable de météores qui ne flamboient que pour s'éteindre et se rallumer, et s'éteindre encore sans trêve ni fin, tels sont les caractères du monde; du moins tels sont les caractères du monde au premier moment de la contemplation, lorsqu'il se réfléchit dans le petit météore vivant qui est nous-mêmes..... »

Avant que l'oubli ne les recouvre ou que le temps n'interpose entre elles et nous son prisme menteur, M. de Vogüé s'efforce de ressusciter un instant à nos yeux quelques-unes des personnalités du Siècle, obscures ou célèbres, que ses travaux d'érudition ou ses relations personnelles l'amènent à étudier. Résurrection imparfaite et partielle, il nous faut bien l'avouer. Ces études, hâtives et sommaires, sont impuissantes à évoquer, à la vivante et radieuse clarté du jour, ces figures disparues; seule, une lueur des limbes, pâle et grise, les éclaire à peine. *Devant le Siècle* ne nous révèle, certes, ni un psychologue pénétrant, ni un maître écrivain, mais le livre se lit avec l'intérêt sans cesse renouvelé qu'offrirait une causerie infiniment variée, grave sans être jamais lourde ou pesante, effleurant, sans s'y poser, mille sujets. Ce n'est point l'étrincelante manière de Barbey-d'Aurevilly, toute fulgurante d'éblouissants paradoxes, sous le fier revêtement des métaphores empanachées, ni l'ironie indulgente et fine de Jules Lemaitre, mais sans cesse se déploient devant le lecteur toutes les ressources d'un esprit supérieurement cultivé, infiniment curieux d'idées générales et de larges vues d'ensemble, habile à les présenter sous une forme élégante et facile, parfois volontiers pompeuse. Point de personnage si effacé, de sujet si ingrat à l'étude desquels il ne se complaise et ne parvienne à nous intéresser par d'ingénieux rapprochements, de subtiles digressions, grâce au perpétuel secours d'une curiosité sans cesse en éveil, d'une érudition ailée et légère, qui ne prend en nul endroit le masque maussade du pédantisme. (Cf. *Un agent secret de l'émigration; Un Plaidoyer pour le Directoire; Un Portrait de Napoléon; Le Procès du maréchal Ney; Quelques lettres d'autrefois; Le dernier Maréchal*,..... etc.) M. de Vogüé possède à un haut degré cet esprit d'analyse, ce don de clarté dans l'exposition si conformes aux traditions de la langue française et qui firent de celle-ci la langue vulgarisatrice par excellence. Lisez, pour vous en convaincre, le chapitre intitulé *le Legs philosophique de Pasteur*, et voyez avec quelle aisance, avec quelle netteté, l'auteur nous présente ce sujet tant soit peu abstrus et rébarbatif pour les non-initiés de la science contemporaine.

Quelques pages dédiées au poète des *Trophées*, d'autres consacrées à Montégut et à Taine, où la banalité habituelle de l'article nécrologique est sauvée par la sincérité de l'émotion, complètent ce volume. Tous ceux — et ils sont légion — qu'emplit de respect et d'admiration la haute et pure gloire du maître regretté des *Origines de la France contemporaine*, liront et reliront le suprême et dernier hommage que lui adresse M. de

Vogüé, adieu vibrant, tout pénétré de vénération, non seulement pour la royale majesté de cet esprit souverain, mais aussi et surtout pour « l'âme charmante d'enfant, naïve, candide et sincère... fleur unique, produit d'une droiture naturelle, d'une culture savante et d'une vie sans tache... » qui était celle du grand écrivain.

Devant le Siècle peut être mis en bonne place dans l'œuvre de M. de Vogüé. Quant à celle-ci, j'ai grand-peur de n'y point distinguer aucune des qualités dominantes qui font survivre un écrivain, mais il restera à son auteur — et ce rôle, quoique de second plan, n'en est pas moins très méritoire et très enviable — d'avoir été pour la génération présente un initiateur précieux et un infatigable semeur d'idées.

J. D.

La Petite Roque

par GUY DE MAUPASSANT (Paris. Paul Ollendorff. 1 vol. 1896).

Il est reposant de fermer parfois les livres actuels dans lesquels les jeunes romanciers d'aujourd'hui torturent de chétives psychologies ou distillent de fragiles sensations et de nous jeter à corps et à cœur perdus dans tout ce mouvement et toute cette clarté et toute cette vie que nulle autre part nous ne trouverons plus intenses, plus expressives que dans la prose de Guy de Maupassant.

C'est avec joie que tout le monde lira la nouvelle réédition de quelques contes du jeune maître, que l'on y retrouvera toute la vigoureuse sobriété d'expression, tout l'art essentiel de la composition, une ironie gaité, du brutal à outrance et, malgré tout, la plus sûre et riche perfection classique.

Et quand j'ai lu cette *Petite Roque* et les quelques autres pages du recueil nouvellement réédité, j'ai comme toujours eu l'évocation de Balzac par la septique philosophie que l'auteur met à considérer son époque et ses contemporains; de Flaubert par le naturel et le coloris de la forme; de Cladel parfois dont certaines pages ainsi que les siennes sont comme le catéchisme des forts et des énergiques; de Zola dont il a la brutale rudesse, mais moins écœurante; d'un « Paul de Kock enfin qui saurait écrire » comme l'a dit M. Jules Lemaitre.

PAUL ARDEN.

Ouverture du Salon « La Chrysalide »

Certes, ce titre est modeste, mais il l'eût été encore un peu plus sans rien gêner; le salon de la « larve » par exemple, ça je vous assure qu'on y pense en « parcourant » les murs. En étant très consciencieux, ce qui est une rare qualité, l'on peut découvrir, parmi cet amas, deux ou trois notes intéressantes, tels les paysages de M. H. Smits, d'une vision parfois un peu malade et grise, dure et sèche plutôt dans le soleil; on y sent une impression de Thaulow et de Stephenson fusionnés. M. Jean Eyckelbosch a eu vraiment un éclair à propos (l'éclair dont parle Huysmans) et cela en peignant cette longue page d'une couleur étrange qu'on croirait presque d'un hollandais, frère de Van Goyen : *Avant l'orage*. Avec un *Troupeau sous bois*, de Houtekiet, où vibre une lumière d'or et de nacre tout épandue parmi les feuilles, les paysages de M. Caron et deux petites natures mortes de M. de Groef, j'ai cité les seules bonnes choses.

Le reste n'est que natures mortes, jamais je n'ai vu des natures aussi mortes... mort-nées, les chrysalides! Vous verrez là, si vous y allez, des gens qui se font peintres (sans doute même « artistes ») avec la même facilité que s'ils devenaient receveurs de tramways; et ils vous disent avec une modestie

charmante : « J'ai exposé ce portrait parce qu'il est excessivement ressemblant, ça peut toujours faire du bien ! et il n'y a que deux ans que je peins, savez-vous ! »

Un autre m'a dit en me montrant sa nature (une des plus mortes) : « Monsieur, avec ce tableau-là, j'ai été placé à Namur, à la rampe, à côté de Bellis ! » Eh bien, je croyais qu'il n'y en avait plus comme ça ! c'est beau.

Je vous recommande, avant de vous quitter, car je cours encore, un portrait d'officier par le président (sans compter l'affiche, du même) et les ferronneries broermaniennes d'un nommé Van Bœckel, un des plus heureux triomphateurs des gros banquets de l'art appliqué à la rue et au reste.

G. M. S.

Memento.

M. WHISTLER s'occupe, paraît-il, depuis son retour en Angleterre, d'une nouvelle série de lithographies — « Londres et ses environs » — dont l'une, une scène sur la Tamise près de Westminster, se trouvera parmi les suppléments de la première partie du nouveau volume du STUDIO, paraissant le 15 Juin.

A LA MAISON D'ART. — Une exposition des œuvres originales du grand maître français J.-B. Carpeaux s'ouvrira dans les locaux de l'hôtel de la *Toison d'Or*, le 15 juin prochain, à 11 heures pour la presse, et 2 à heures pour le public. Cette exposition, des plus complètes, comprendra cent cinquante-trois œuvres, peinture, sculpture, esquisses, croquis en terre, bustes, etc.

LES ERREURS DE M. HENRY BORDEAUX, le critique français dont la *Revue générale* s'est entiché :

1^{re} erreur :

Celui qui est, avec Balzac, notre plus grand romancier, Gustave Flaubert, n'a écrit que DEUX livres, — deux chefs-d'œuvre, — sur la vie moderne : *Madame Bovary* et *l'Éducation sentimentale*.

Et *Bouvard et Pécuchet*, et *Un cœur simple* ; qu'en faites-vous, s'il vous plaît ?

2^e erreur :

A cette troupe de Demi-Vierges qui manœuvre avec une agilité remarquable, M. Marcel Prévost ne trouve à opposer que cette pauvre, timide, effacée, un peu bête, Jeanne de Chantel, « la petite oie blanche », comme il l'appelle familièrement : elle a été élevée à la campagne, elle n'a lu que des livres de piété, elle aime bien sa mère. Tout cela est fort bon, mais le type est d'une faiblesse navrante. D'autant que le romancier, *accoutumé à peindre des mœurs osées, est mal à l'aise dans son analyse de l'innocence : c'est sa punition de ne plus comprendre la pureté !!!*

M. Marcel Prévost s'étant donné pour tâche de peindre les Demi-Vierges, devait évidemment laisser au second plan le personnage de Jeanne de Chantel.

LES BARBARES : *Régner*, *Verhaeren* et *Kahn* flagellés par M. Lionel des Rieux dans *l'Ermitage* :

Le livre de M. Edmond Jaloux : *Une âme d'automne*, est un « florilège » très complet des poètes symbolistes. Quand on aura brûlé, en place publique, les œuvres détestables de M. de Régner, de M. Verhaeren, de M. Kahn et de tous les disciples de ces messieurs, il suffira de ce livre pour perpétuer la méchanceté de leur poésie. Il n'est pas jusqu'à leurs noms que M. Jaloux n'ait pris soin de sauver de l'oubli. Tous les Barbares ont reçu en dédicace l'un de ses poèmes ; il leur a emprunté en échange ses épigrammes.

En vérité, il est plaisant que ces Barbares nous reprochent d'être des imitateurs. Personne n'imita plus servilement qu'ils ne font eux-mêmes. Et ils ont tous de semblables difformités. Mais ils ignorent pourtant que l'ordre seul de nos pensées est de nous et non point les éléments qui composent ces pensées. Créer n'est jamais que combiner. Nous ne pouvons pas ne pas

imiter. Et l'on me concédera, j'imagine, qu'il vaut mieux, pour un poète français, choisir ses modèles parmi les écrivains qui ont porté les lettres françaises au plus haut point de la perfection, que de s'abaisser jusqu'à ceux-là qui ont accoutumé d'habiller d'une syntaxe nègre des idées de protozoaires. »

L'Art Flamand, par Jules Du Jardin; ouvrage illustré de 1,500 dessins par Josef Middelée et de 288 photogravures, tirées hors-texte en couleurs. — Arthur Boitte, éditeur, 11, rue du Magistrat, à Bruxelles.

Les trois livraisons de cet important ouvrage qui nous parvient aujourd'hui ont trait aux romanistes : Bernard Van Orley, Jean Schoreel, les Mostaert, les Van Coninxloo et les Floris.

Comme de coutume, ces livraisons renferment d'admirables dessins et de fort belles planches, hors-texte, qui accompagnent les dissertations de l'auteur sur la vie et l'œuvre des maîtres étudiés.

La superbe publication de M. Arthur Boitte augmente d'attrait à mesure qu'elle se complète et sa tentative osée mérite les encouragements des passionnés de l'Art.

Comment M. Picard s'apprécie :

« Il (le Sermon sur la Montagne) n'apparaît pas en discours, » mais en notes recueillies par un auditeur, sur le carnet de » l'esprit, en ces temps primitifs vierges d'écriture, notes vrai- » ment pareilles aux rapides attrapements au vol d'idées, de » phrases, de mots par un reporter écoutant, en faisant « le » poignet », la harangue d'un orateur populaire contempo- » rain, dans la salle d'une Maison du Peuple, dans un meeting, » ou sur quelque place publique, ou au milieu d'une prairie. » L'allusion est tout à fait discrète. Moi, je suis un type comme Jésus-Christ.

Du Coq rouge :

« Le *Moniteur* nous annonce que notre ami Em. Verhaeren vient d'être décoré de notre ordre national.

Cette décoration honore grandement le ministre qui l'a faite, nous lui adressons nos félicitations. »

Vlan ! Heureusement que M. Verhaeren est un ami du *Coq rouge*.

ENCORE LA QUESTION DES CLASSIQUES. — Il y a quelque deux cents ans, lorsque, au dire de Racine, l'on trouvait Tacite entre toutes les mains, les écoliers se donnaient parfois encore les gants d'apprendre quelque chose, avant de devenir les insupportables petits messieurs qu'il faut pour plaire aux dames. Les fêtes du lendit n'existaient pas, où les disciples font valoir leurs agréments physiques, ni les clubs propres à montrer les doctrines politiques de tels messieurs, peu ferrés sur la table de Pythagore. La version, le discours et même, horreur ! les vers latins donnaient au parler de ce temps une saveur, un fond de langue, qu'il a bien perdu depuis.

Dans les anciens auteurs, les jeunes gens faisaient leur apprentissage d'honnête homme. Les courtoises maximes d'Horace, les fermes exemples de tant de héros dont Plutarque, selon un mot célèbre, fut le Walter Scott, façonnaient à la plus noble des règles morales tant d'esprits frais ouverts. Pour eux, le miel des poètes ruisselait. La sainte légende grecque leur montrait, dans Homère, dans Eschyle, dans Sophocle, l'idéal de la guerre et des vertus sociales, tandis que Virgile, au déclin du monde antique, les initiait aux beautés de sa mélancolie.

Une empreinte restait, indélébile, sur les esprits ainsi formés. Quiconque possédait ces deux langues maîtresses, le grec et le latin, faisait partie d'une aristocratie fermée à tous ceux dont l'âme n'avait pas reçu la culture des vieux maîtres.

Notre surprise en présence des moindres reliques du passé, l'étonnement qui nous prend devant le *style des écrits professionnels* au temps de Louis XIV, devant la perfection du langage atteinte par un fontainier ou par un maître mire, tient au peu de souci que nous avons pour ces nobles études si bellement qualifiées d'humanités.

Les jeunes étalons du cycle ou du *racing-club*, les politiciens

dont le nez mal torché jute encore d'un lait à peine aigri, ne semblent pas en humeur de remonter le courant.

Mais je ne trouve pas, quant à moi, sujet de rire en ces choses, et j'ai tels soirs mélancolieux où je regrette pour tout de bon cet excellent Rollin, et Bitaubé aussi, avec le *De Viris* et l'*Epitome* taché d'encre qu'ont épelé mes jeunes ans.

LAURENT TAILHADE (*Revue blanche*, 1^{er} juin)

LE PSEUDO-VERS-LIBRE jugé par M. François Coppée, dans le *Journal* du 4 juin :

Ces lignes de longueur inégale, avec une espèce de rime par-ci par-là, cela me fait toujours l'effet d'une traduction. Ce qui me chiffonne aussi, c'est que, de temps en temps, nos jeunes révolutionnaires, par une concession que je ne m'explique pas, mettent au jour quelques poèmes conformes à la métrique traditionnelle, et que ces poèmes sont quelconques, pas extraordinaires du tout, parfois même d'une forme trop lâchée, et rimés va comme je te pousse.

Alors, un affreux soupçon me vient. Est-ce que, par hasard, le fameux « vers-libre » ne serait si cher à quelques poètes nouveaux que parce qu'il est plus facile à faire que l'ancien vers français, celui que nous retrouvons — se perfectionnant sans cesse, mais restant toujours le même dans son essence, — de Charles d'Orléans à Ronsard, de Ronsard à Malherbe, de Malherbe à André Chénier et d'André Chénier à Victor Hugo et à tous les poètes d'hier.

En vérité, si je mets le doigt, en ce moment, sur la véritable raison qui pousse certains anarchistes de la plume à dynamiter notre vieille prosodie, la discussion devient superflue. Quand un artiste a eu la faiblesse de se dire : « Tant pis ! Je fais ainsi parce que c'est plus commode », — j'en suis bien fâché pour lui, — mais il est jugé.

Entendons-nous. Je veux bien du vrai vers libre, c'est-à-dire du mélange des mètres divers, — vive la Fontaine ! — et je veux bien aussi des rythmes neufs, pourvu qu'ils satisfassent mon oreille, — vive Verlaine, toujours harmonieux et musical ! — Quant aux gâchis à la mode, je le considère comme une maladie littéraire, dans le genre de celle dont nous fûmes atteints, au temps des Précieuses, et dont j'espère fermement que nous guérirons.

Et cet espoir, il faut que je le conserve précieusement, grand Dieu ! et que je l'entretienne de toute mon haleine, comme une vestale soufflant sur le feu sacré près de s'éteindre. Car, s'il en était autrement, si je n'étais pas persuadé que l'un de ces jours, — et qu'il soit prochain ! — un poète surgira, très inspiré, très humain, très moderne, qui, avec le vieux vers français, — celui de Mathurin Régnier et de Lamartine, — arrangé et tripoté à sa guise, nous enfoncera tous dans le troisième dessous et nous dira du nouveau — du nouveau, pour de bon, — si je n'avais pas cette espérance, ce serait par trop triste. Il faudrait, en effet, me résigner à reconnaître, dans ces vers aussi informes que vides d'émotion et de pensée, un des plus alarmants symptômes de notre décadence, — hélas ! quelques-uns des poètes dont je parle ne se sont-ils pas fait, assez récemment, une triste parure de ce titre de décadents — et j'aurais ce chagrin de croire que la poésie française est en train de se dissoudre et de s'évaporer comme nos autres forces nationales.

Cette fois, l'on ne pourra accuser M. Coppée de ne prôner exclusivement que l'art parnassien.

DE L'« *Aube* » encore cette note :

La Société *Pan* a changé, pour la troisième fois de directeur. M. César Flaischlen s'est chargé cette fois-ci de la tâche incomparablement difficile, d'harmoniser les tendances nationales conservatrices de la Société *Pan* avec les exigences d'un courant d'art moderne et raffiné. Le mouvement littéraire en Allemagne traverse en ce moment une phase critique. Sans respect pour les grandeurs du passé, une jeunesse tumultueuse avait promis des œuvres révélatrices.

Or, après quinze ans de lutte (il faut bien le reconnaître tout en sympathisant avec cet effort inouï), la récolte artistique semble quelque peu maigre.

Craignons qu'il n'en soit de même ailleurs !

LA LITTÉRATURE BELGE. — M. Jacques Saint-Cère, qui est devenu chroniqueur littéraire de l'*Aube*, — une nouvelle revue parisienne, très intéressante et, comme son titre l'indique, très nouvelle couche, — apprécie comme suit la littérature belge :

« Si nous avons à constater une rénovation de la littérature en Italie, une évolution de la littérature en Angleterre, il faut

aussi constater la création d'une littérature en Belgique. Il y a là un mouvement très curieux. Il y a une volonté évidente chez quelques-uns — plus nombreux qu'on ne pourrait le croire au premier abord — de donner à la Belgique une littérature nationale ayant tout comme la musique, que les jeunes Belges écrivent à présent, un caractère spécial, personnel. Il devient impossible de faire sur la littérature belge les fameuses et anti-ques plaisanteries sur la contrefaçon. C'est autre chose que ce que l'on fait chez nous : c'est à la fois plus sérieux et plus populaire, plus recherché dans les expressions et plus simple dans les sentiments. Les littérateurs belges ne sont évidemment pas encore arrivés à la formule définitive, ils la cherchent et ils la trouveront, surtout le jour où ils auront pu se débarrasser de certaines excentricités de formes qui étonnent même les moins prévenus contre ce genre de gymnastique intellectuelle. »

Répétons que, à part la littérature du terroir, notre littérature ne peut être belge que par ses qualités sentimentales, mais que sa forme doit être rigoureusement française ; il ne s'agit pas de faire du « brabançon » pas plus que du limousin ou du Picard ; c'est bon pour les provinciaux de comédie et pour nos sénateurs... provinciaux.

CHEZ LES IMPULSIFS. — L'*Aube* publie, dans son deuxième numéro, cette curieuse correspondance de Norvège :

« C'est indispensable pour qui veut étudier la littérature de là-bas, de connaître le pays : la nature domine la Norvège en maître et seigneur. Il n'y a que deux millions d'habitants sur une superficie qui équivaut à 2/3 de la France. Les hommes sont étreints par le silence majestueux des fjelds et des vastes solitudes montagneuses, où plane comme un souffle de l'éternité. Tout proches des éléments qui se moquent de la logique et des inventions humaines, ils se sentent petits comme des fourmis et ils comprennent que la nature a des raisons que la raison ne comprend pas.

« Aussi, la jeune littérature norvégienne ne s'occupe pas des hommes-cerveau, elle ne s'occupe que des hommes-instinct. Les écrivains de là-bas ne sont pas des psychologues qui manient le scalpel comme des professeurs désirant démontrer quelque thèse ; ils ne sont pas des calculateurs, ils sont des intuitifs.

« Ainsi, Arne Garborg qui habite, toute l'année, une hutte entre les montagnes les plus sauvages dans l'intérieur du pays, a créé des œuvres où on sent le frisson du grand inconnu. Ses *Lettres de Kollbotten* et sa *Fille des solitudes* révèle en même temps un observateur naturaliste et un mystique spéculatif.

« Knut Hamsun descend, dans *Mystères* (traduit en français, Alb. Langen, éditeur) et *Pan*, dans le gouffre de l'inconscience humaine — là où les causes nous échappent et seulement les effets apparaissent.

« Hans E. Kink se montre dans son dernier recueil de contes, *Ailes-de-charmes-souris*, essentiellement « homme-nature » ; son âme chante et pleure avec les fjords et les fjelds ; quand il fait beau temps, il entend comme de la musique en l'air, mais quand les éléments se dressent, puissants et féroces, il verse des larmes...

« Mons Lie a aussi un talent bien original. Son volume, *Le livre d'un rêveur*, qu'il vient de publier, est plein — on dirait trop plein — de fantaisies grandioses et colorées ; c'est un véritable *Mille et une nuits* de nos jours. Ironiste et railleur, pathétique et mystique, voyant et causeur, savant et gamin, il laisse son sourire satyrique planer sur tout le monde et sur tous les âges. C'est un des plus curieux livres qu'on puisse lire. »

LA CRITIQUE ET LES BARBARES. — On sait que M. Lionel des Rieux a mené dans l'*Ermitage*, où il faisait la chronique littéraire, une courageuse campagne contre les barbares qui envahissent la littérature française. Aussi est-ce avec un vif regret que nous avons lu dans cette excellente revue la correspondance que voici :

Mon cher Ducoté,

Je vous l'avais dit : une revue doit être homogène. J'imagine que vous n'en doutez plus aujourd'hui. Il m'a semblé que je contrariais non seulement vos amis, mais peut-être encore vos desseins. Et je quitte cet *Ermitage* où vous m'aviez si aimablement convié. Je poursuivrai ailleurs vos chers Barbares.

Vous comprendrez, je l'espère, mon cher Ducoté, le sentiment qui me conduit et vous me croirez toujours bien vôtre.

LIONEL DES RIEUX.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime*. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00
- CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique*, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00
- DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés*. Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

- D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication*. 1891. In-8°, 72 pages 2 50
- HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution*. 1889. In-8°, 32 pages 1 00
- HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie*. 1893. In-8° 0 60
- LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285)*. 1889. In-8°, 138 pages. 2 50
- MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge*. 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00
- MOULIN (O.). — *Travail et Capital*. 1892. In-8°. 0 50
- PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes*. 1889. In-8°, 131 pages. 1 00
- PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques*. 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00
- SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale*. 1894. In-8°, 76 pages 2 00

- WODON (Louis). — *La forme et la garantie dans les contrats francs*, étude d'histoire de droit. 1893. In-8°, 240 pages. 6 00
- WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau*, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS

RELATIFS AUX

MYSTÈRES DE MITHRA

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION CRITIQUE

PAR

FRANZ CUMONT

professeur à l'Université de Gand.

FASCICULE I

TEXTES LITTÉRAIRES ET INSCRIPTIONS

In-4°, 184 pages. Prix : 10 francs.

FASCICULE II

MONUMENTS FIGURÉS (Première partie)

In-4°, 108 p., 121 fig. dans le texte et 3 planches en héliogravure.
Prix : fr. 12.50.

FASCICULE III

MONUMENTS FIGURÉS (seconde partie)

In-4°, 175 p., 287 fig. dans le texte et 5 planches en héliogravure.
Prix : 25 francs.

Le quatrième fascicule, complétant l'ouvrage, est sous presse.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à **soixante-quinze** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Poivre (hiver); Marché aux Fleurs; Œufs, Crâbes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N^{os} 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N^{os} 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N^{os} 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à **soixante-dix** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur.

Planches barrées après le tirage.

*Vieilles gloires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur
Le Marché du Mercredi — Le logis des sires de Gruthuse — L'Enclos du Béguinage — Vieilles eaux — La cour des Halles.*

N^{os} 1 à 4. Épreuves sur japon. *Vendus.*

N^{os} 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. *Vendus.*

N^{os} 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre : 35 francs. — *Il reste encore 8 exemplaires à vendre.*

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné.....
demeurant à..... rue.....
déclare souscrire un abonnement d'un an à la JEUNE BELGIQUE, à partir du (1)
..... et m'engage à payer sur présentation une quittance de la somme de
dix francs, montant du dit abonnement.

A....., le..... 189 .

(SIGNATURE)

(1) Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juin, 1^{er} octobre.



SEIZIÈME ANNÉE

—
2^e SÉRIE. — TOME I

N^o 23

20 juin 1896

LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

ALBERT GIRAUD. — Leconte de Lisle.
FRANCIS DE CROISSET. — Poésie.
ROBERT CANTEL. — M. Fmile Zola et le plagiat.
FRANZ ANSEL. — Pierre Rovert. (A. Boschot).
PAUL ARDEN. — La guerre en dentelles. (G. d'Esparbès).
E. C. — Préface à la musique de piano de Schumann. (H. Maubel).
MEMENTO.
BIBLIOGRAPHIE.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN.

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires; tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin, éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS: Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Nelson Lekime, Jules Lemaitre, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895).
15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collection complète 75 00
Chaque année séparément est en vente au prix de 7 00
Le Parnasse de la Jeune Belgique, 1 fort vol. 7 50
Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 6 00
DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. 3 50
— *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
— *Edition ordinaire* 3 50
— *Quinze jours en Hollande*, prose 5 00
— *Toutes les œuvres du poète*, prose et vers en volumes à 3 00 et 3 50
JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les Complaintes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume 6 00
— *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine 3 50
— *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* 3 50
— *Les Cantilènes* 3 50
— *Le Pèlerin passionné* 3 50
— *Autant en emporte le vent* 3 00
STUART MERILL. — *Les fastes* 3 00
— *Petits poèmes d'Automne* 3 00
HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* 3 50
GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps* 3 50
EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
— *Une belle dame passa* 3 50
— *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes* 3 50
— *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne* 3 00
EMMANUEL SIGNORET. — *Le livre de l'Amitié*, poème. 3 00
CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* 3 50
HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose 3 00
GUY ROPEARTZ. — *Adagiettos* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

<p>RÉDACTION ET ADMINISTRATION 20, Rue du Marché-au-Bois, 20 BRUXELLES</p>	<p>Fondateur : MAX WALLER Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET ROBERT CANTEL</p>	<p>ABONNEMENT Belgique 10 Fr. Etranger 12 Fr.</p>
--	---	---

Leconte de Lisle.

M. JOSÉ MARIA DE HEREDIA, au nom des poètes et des amis de Leconte de Lisle, adresse à *la Revue Bleue* l'appel suivant :

Les amis et les admirateurs de Leconte de Lisle ont entrepris d'élever au poète des *Poèmes Antiques*, des *Poèmes Barbares*, des *Poèmes Tragiques* et des *Érinnyes* un monument qui ne soit pas indigne de son œuvre et de sa gloire. L'État, nous en avons la promesse, y doit largement contribuer. Se souvenant qu'il avait eu l'honneur de compter Leconte de Lisle au nombre de ses bibliothécaires, le Sénat a bien voulu nous concéder dans le jardin du Luxembourg un emplacement admirable. Un jeune statuaire déjà célèbre, Denys Puech, un éminent architecte, Scellier de Gisors, se sont chargés d'ériger et de tailler le granit et le marbre. Les modèles sont achevés. Et l'été de 1897 verra, au bord de l'allée fleurie que se plaisait à suivre chaque jour le poète, se dresser, au haut du piédestal et de la stèle votive, son buste couronné de laurier par une Muse de marbre, dont les grandes ailes d'or s'ouvriront sur la verdure et sur le ciel.

De généreuses sympathies, comme en témoignent nos premières listes, ne nous ont point fait défaut. Mais il nous a semblé que la glorification d'un homme tel que Leconte de Lisle, dont le génie honore l'humanité aussi bien que la France et appartient à tous, ne saurait être l'œuvre de quelques-uns et que tous y devaient prendre part.

Les poètes ont des amis inconnus. L'offrande la plus modique est souvent la plus touchante. C'est pourquoi je viens prier la *Revue Bleue* de vouloir bien prêter sa publicité à la souscription pour le monument de Leconte de Lisle, afin que les admirateurs les plus lointains, les plus ignorés, puissent avoir le plaisir de contribuer à éterniser la mémoire du poète illustre qui nous est cher.

J'espère que l'appel du poète des *Trophées* sera entendu. Leconte de Lisle a été trop souvent insulté chez nous par nos Trissotins, pour que ses fidèles ne confessent pas leur admiration.

Leur acte de foi ne sera pas inutile. Car si Leconte de Lisle est illustre, il existe encore, entre le poète et le public, un malentendu grossier, issu d'une ignorance absolue des lois les plus élémentaires de l'esthétique.

La moitié de ce public qui lit, — qui lit n'est pas

toujours synonyme de lettré, — ne connaît même Leconte de Lisle que de nom, d'après les légendes niaises et les absurdes clichés dont vit la basse critique littéraire. Le lendemain de la mort de l'écrivain, ne vîmes-nous pas dans la *Flandre libérale* — journal rédigé par de graves professeurs universitaires et des magistrats érudits — attribuer au poète des *Érynnies*... quoi ? *La Fille de Roland*, de M. de Bornier ! Et, détail plus piquant, — aux funérailles de Leconte de Lisle, M. Boissier, son collègue à l'Académie, parlant au nom des Quarante, cita, élogieusement d'ailleurs, parmi les plus belles œuvres du défunt, certaine traduction du *Ramanaya*, que rien, certes, n'empêcha Leconte de Lisle d'écrire, mais que, malheureusement pour son collègue, il n'écrivit pas ! On m'a même assuré qu'un homme politique très en vue, entendant prononcer le nom de Leconte de Lisle, s'écria : « Parfaitement, le frère de Rouget et le neveu de l'abbé ! »

Le public qui lit, mieux informé que l'homme politique, s'écrie à son tour : « Ah ! si au lieu de rimer des œuvres archaïques, il avait su être un poète moderne !... » Voilà définie du coup, en une lamentation inspirée, la différence entre M. François Coppée et Leconte de Lisle ; voilà posé, de façon si adroite qu'il devient impossible de le comprendre, le prétendu problème de la Modernité dans l'Art.

M. Paul Bourget a fait justice de cette solennelle niaiserie. On s'imagine difficilement un critique de la Renaissance reprochant gravement à Titien ou à Véronèse, lorsqu'ils peignaient, l'un, la *Présentation de la Vierge au Temple*, l'autre, *Jésus chez Lévi*, d'avoir perdu le sens de la vie moderne ! Parce qu'il a plu à Leconte de Lisle d'écrire un poème intitulé *Quain*, d'honnêtes lundistes, — des lundistes du lundi perdu, — se sont mis à gémir :

« Quain ! Qui est-ce, Quain ?... Je connais M. Dupuis, je connais M. Cottonnet, je connais le vainqueur du dernier match vélocipédique, je connais aussi M^{lle} de Pougy, je connais les plus récents assassins célèbres, je connais tout... mais Quain ! Quoi ?... Vous dites ? C'est le premier qui a eu l'idée d'égorger son frère ?... Je le savais, mais votre remarque prouve précisément qu'il n'est pas moderne ! »

Faut-il répondre que si le poème de Leconte de Lisle n'est pas moderne par le décor et le choix du sujet, il l'est profondément par les idées de révolte qu'il exprime ? Est-elle biblique ou moderne, cette imprécation de Quain contre Iaveh ?

Je ressusciterai les cités submergées,
Et celles dont le sable a couvert les monceaux ;
Dans leur lit écumeux j'enfermerai les eaux ;
Et les petits enfants des nations vengées,
Ne sachant plus ton nom, riront dans leurs berceaux.

J'effondrerai des cieux la voûte dérisoire.
Par delà l'épaisseur de ce sépulcre bas
Sur qui gronde le bruit sinistre de ton pas,
Je ferai bouillonner les mondes dans leur gloire ;
Et qui t'y cherchera ne t'y trouvera pas.

Et ce sera mon jour ! Et d'étoile en étoile,
Le bienheureux Eden longuement regretté
Verra renaître Abel sur mon cœur abrité ;
Et toi, mort et cousu sous la funèbre toile,
Tu t'anéantiras dans ta stérilité !

Ce cri de révolte me semble au moins aussi moderne que la description des Halles dans le *Ventre de Paris*. Pour lui dénier ce caractère, il faudrait aller jusqu'à prétendre que l'artiste doit se contenter de copier l'extérieur des êtres et des choses, et que le royaume des idées lui est interdit. Sinon, il faut renoncer à cette inepte querelle, et reconnaître que, malgré de vaines apparences, les Madeleines de Titien et de Véronèse sont des Vénitiennes de la Renaissance, comme les Grecs et les Romains de Racine incarnent l'élite de la société française au XVII^e siècle, et que le Quain de Leconte de Lisle exprime l'esprit de révolte qui caractérise notre temps.

Malgré l'évidence d'une telle constatation, le public ne veut pas se rendre. C'est qu'au fond, la question de la modernité n'est pas son grief principal contre l'œuvre de Leconte de Lisle. Il en a un autre, qu'il formule, selon les cas, de diverses

manières : « L'auteur de l'*Apollonide* est un impassible ; il manque de sentiments ; il n'a pas de cœur, etc. » Tout cela, si l'on veut y réfléchir un instant, peut se résumer en une seule accusation beaucoup plus nette : c'est que Leconte de Lisle a le tort incontestable d'être un poète.

Dire d'un artiste qu'il est impassible, c'est lui contester toute sensibilité, en d'autres termes, c'est dire qu'il n'est pas artiste ; car, si la sensibilité seule ne suffit pas à faire un poète, un poète dénué de sensibilité ne se conçoit pas plus qu'un oiseau sans ailes, qu'un poisson sans nageoires, et — je l'ajoute avec plaisir — qu'un verslibriste sans fautes de français. Je ne ferai pas à mes lecteurs le mauvais compliment de démontrer une proposition aussi évidente. Mais puis qu'elle est contestée par une masse d'honnêtes gens, je gage qu'ils donnent au mot *sensibilité* un sens particulier, et que nous nous disputons autour d'une équivoque. Il me semble que l'on confond deux espèces de *sensibilité* : la sensibilité naturelle, celle de tout le monde ; celle que nous manifestons dans la vie réelle, et la sensibilité artistique, que nous manifestons dans le monde idéal. Le spectateur naïf qui, du haut du « paradis », conspu publiquement l'honnête Iago, est certes un homme fort sensible, mais il est évidemment fermé à toute espèce de sensibilité artistique. S'il possédait cette dernière, il se dirait *in petto* : « Quelle superbe canaille ! » sur le ton du médecin qui s'écrie : « Quel splendide abcès ! » La sensibilité artistique s'éveille devant la Beauté, et aussi, par une réaction très compréhensible, devant la Laideur.

Il est clair que ces deux sensibilités ne s'excluent pas. Qui possède la sensibilité artistique possède nécessairement l'autre ; mais la réciproque n'est pas vraie, et c'est pour ce motif qu'il y a tant de méchants rimailleurs. Ce qu'il importe toutefois de remarquer, c'est que les hommes doués de sensibilité artistique ont une tendance à refouler leur sensibilité naturelle, dont l'expansion illimitée deviendrait un obstacle au développement de leur sensibilité artistique. De là l'impassibilité apparente d'un Théophile Gautier ; de là l'olympienne froideur d'un Goëthe qui, apprenant la mort de son fils, après quelques minutes de silence, pendant lesquelles personne ne put lire dans son âme, s'écria : « Et maintenant, par dessus les tombeaux, allons travailler ! »

Or, la sensibilité artistique déborde chez l'auteur des *Poèmes Barbares*, et ce serait justice que

de lui appliquer le vers qu'Auguste Barbier dédiait au divin Goëthe :

Artiste au front paisible, avec des mains en feu !

Cette sensibilité particulière, exaltation de l'esprit devant la Beauté, souffrance ou colère devant la Laideur, qui donc l'a mieux exprimée que Leconte de Lisle ? Dors, dit-il à Hypathie, la victime des Galiléens,

Dors ! l'impure laideur est la reine du monde,
Et nous avons perdu le chemin de Paros.

Les Dieux sont en poussière et la terre est muette :
Rien ne parlera plus dans ton ciel déserté.
Dors ! Mais, vivante en lui, chante au cœur du poète
L'hymne mélodieux de la sainte Beauté.

Elle seule survit, immuable, éternelle.
La mort peut disperser les univers tremblants,
Mais la Beauté flamboie, et tout renaît en elle,
Et les mondes encor roulent sous ses pieds blancs !

Et lorsqu'il apostrophe les Modernes, quelqu'un connaît-il un souffle de plus méprisante colère que celui qui passe dans ces admirables vers :

Hommes, tueurs de Dieux, les temps ne sont pas loin
Où, sur un grand tas d'or, vautrés en quelque coin,
Ayant rongé le sol nourricier jusqu'aux roches,

Ne sachant faire rien ni des jours ni des nuits,
Noyés dans le néant des suprêmes ennuis,
Vous mourrez bêtement en emplissant vos poches !

Devant de pareilles preuves, que reste-t-il de la vaine accusation de la basse critique ?

Et cependant, je le sais bien, le public banal rechigne encore. Si on le poussait un peu, il nous dirait : « Eh bien ! soit ! Leconte de Lisle n'est pas un impassible. Il adore la Beauté et déteste la Laideur, mais... mais il manque de cœur quand même, et il ne m'êmeut pas autant que Musset !... »

Voilà, croirait-on, le grand mot lâché. Quand nous rappelons les ravissements de Leconte de Lisle devant la Beauté souveraine, ou ses imprécations contre la Laideur morale des modernes, qui ont tué dans leur âme ces Dieux dont le poète reste le fervent, — lorsque nous rappelons ces magnifiques explosions lyriques, qui traduisent, avec une éloquence égale, l'extase et l'indignation, et même si nous y ajoutons maint poème dont l'âpre charité ou la pitié virile portent la marque indéniable et le glorieux stigmaté de l'universel Amour, — la foule nous répond toujours :

« J'aime mieux Musset parce qu'il me montre ses maîtresses ! »

C'est que, depuis le romantisme, le mot passion, pour certaines gens, semble s'être étonnamment rétréci. Par une sorte de décret de la veulerie contemporaine, — décret qu'on n'a pas publié, c'était inutile, mais auquel tout le monde obéit, — il est entendu qu'il n'y a qu'une passion vraiment digne d'inspirer l'écrivain et de servir de matière aux œuvres d'art. Cette passion, c'est l'amour, — non pas l'Amour divin qui embrase le cœur de saint François d'Assise, non pas l'amour de l'humanité qui guide le comte Léon Tolstoï, — mais l'amour dans ce qu'il a de plus personnel et de plus égoïste, le libertinage auquel Musset sacrifia son génie.

Que cet amour égoïste, lorsqu'il est idéalisé par un Henri Heine, ait inspiré d'admirables poèmes, — qui le conteste ? Mais ce que la foule désire, c'est précisément qu'on s'abstienne d'idéaliser. Idéaliser, c'est, selon la belle expression d'un des rares jeunes poètes français dont le cerveau soit malade, M. Pierre Quillard, idéaliser c'est projeter dans l'infini et dans l'éternel ce qui fut auparavant le tressaillement momentané de l'individu. Or, Monsieur le public — Aristophane disait « le bonhomme Démos — ne veut pas qu'on lui enlève sa part de contingent et de relatif. Faites la synthèse d'une passion, et ceux-là mêmes qui en sont mordus ne veulent plus la reconnaître. Le vulgaire veut son morceau de passion tout cru, telle qu'il la ressent — sinon il crie à la supercherie et au mensonge. Confiez au meilleur sculpteur le soin de faire le buste de quelqu'un dont l'œil n'a reçu aucune éducation sculpturale. Supposez que le buste soit un chef-d'œuvre de vérité, — et confrontez-le avec le modèle. Le modèle dira, parodiant le sonnet d'Arvers : « Qui est-ce ? » et ne se reconnaîtra pas. Le marbre, en effet, n'imité ni le grain de la peau, ni l'afflux sanguin des joues, ni la couleur des yeux, ni la teinte de la chevelure ; mais, par contre, il exprime, par le relief et la ligne, le caractère dominant et le mouvement essentiel de la vie. Ce n'est pas le sang, mais l'âme qu'il fait affluer à fleur de marbre ; il est trop vrai pour être photographiquement ressemblant. C'est ainsi que les passions humaines, ameutées autour du Paros où le génie leur a conféré une vie supérieure et éternelle — méconnaissent l'œuvre et insultent le sculpteur.

La foule agit de même lorsqu'elle se trouve en contact avec un noble poème. Vous vous rappelez

le *Bourgeois Gentilhomme* invitant son maître de danse à lui enseigner une révérence. Il ne suffit point que cette révérence soit correcte, élégante et du dernier goût.. Non ! Cette révérence est destinée à une noble dame..., et Monsieur Jourdain, qui croit qu'il existe autant de révérences qu'il y a de personnes de qualité, ajoute avec importance : « Une révérence pour une marquise qui s'appelle Dorimène !.... »

Le public, qui n'est pas un Bourgeois Gentilhomme, mais un Bourgeois Esthète, — la superbe farce que l'on écrirait sous ce titre ! — veut que le poète célèbre, non pas l'éternel féminin sous la forme idéalisée d'une Béatrice ou d'une Laure, mais sa marquise à lui, la marquise qui s'appelle Dorimène. Et les arrière-petits fils de Monsieur Jourdain, lorsqu'ils riment, non seulement chantent sur tous les tons leur marquise, — mais ils décrètent et font décréter par leurs philosophes que tout écrivain qui s'abstiendra de la célébrer et de la nommer ne sera pas un poète. Chacun célèbre sa chacune ; ce qu'il y a de plus beau pour le crapaud, c'est sa crapaude. Afin de préciser son esthétique, Musset se demande :

De son cœur ou de lui qui est donc le poète !

C'est mon cœur, répond-il, et il couronne ce bel aveu en poussant ce lamentable cri de bravade :

Vive le mélodrame où Margot a pleuré !

On le voit, la théorie se dessine avec netteté. L'œuvre d'art n'est et ne peut être qu'une sorte de prolongement égoïste de l'individu. L'émotion personnelle doit être traduite fidèlement, scrupuleusement, avec tous les accidents et toutes les circonstances qui l'entourent. Quant Dorimène se montre à lui, le petit-fils de Monsieur Jourdain, au lieu d'esquisser la révérence apprise jadis à son père, se jette à genoux, roule des yeux blancs, gesticule comme un moulin à vent, s'arrache les cheveux, et pousse, à travers ses sanglots, ces soupirs puérils : « Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour ! »

Tel est le cri spontané de la passion individuelle. Or, c'est ce cri, cette émotion qu'il s'agit de noter en vers ou en prose, sans y rien changer sous peine de manquer de sincérité. Êtes-vous ému, phonographiez le langage élémentaire de votre émotion. Ce langage phonographié ne manquera pas d'émouvoir autrui. La sensibilité personnelle est la règle unique. Pleurer et faire pleurer, c'est la seule caractéristique du poète. A ce compte, le

plus grand des poètes serait un modeste légume : l'oignon ! Tout le reste est littérature, et vive le mélodrame où Margot s'est rougi les yeux !

Cette théorie s'étale partout, dans les livres et dans les revues. La jeune école croit innover, et elle ne se doute pas qu'elle répète, en balbutiant, les tristes paradoxes d'Alfred de Musset. Elle nous permettra donc, puisqu'en réalité elle oppose le Musset scandaleux et débraillé au noble poète qui s'appelle Leconte de Lisle, de lui répondre avec Flaubert : « Musset a eu de beaux cris, voilà tout ! » Mais il n'a cru ni à lui, ni à son art, mais à ses passions. Il a célébré avec emphase le cœur et le sentiment, l'amour avec toute sorte d'A, au rabaissement de beautés plus hautes. Le cœur seul est poète, continue le blond colosse courroucé, ces sortes de choses flattent les dames, maximes commodes qui font que tant de gens se croient poètes sans savoir faire un vers. Cette glorification du médiocre m'indigne ; c'est nier tout art, toute beauté, c'est insulter l'aristocratie du bon Dieu !

Leconte de Lisle n'en appelle pas aux pleurs de Margot ; il ne nomme ni Dorimène ni Jeanneton ; mais il garde en son âme le souvenir épuré d'un premier amour, et ce souvenir, dont il ne parle qu'à demi-voix, dans des vers mystérieux qui marchent doucement sur la pointe de leurs rimes, a fleuri la vie de l'homme mûr et réchauffé le cœur du vieillard. Les familiers de l'œuvre la connaissent, cette ombre jeune et fraîche qui, un doigt sur la bouche, apparaît parfois au tournant d'une strophe. C'est elle qu'il a chantée dans *le Manchy* ; c'est elle qui anime *l'Illusion suprême* :

Et tu renais aussi, fantôme diaphane,
Qui fis battre son cœur pour la première fois,
Et fleur cueillie avant que le soleil te fane,
Ne parfumas qu'un jour l'ombre calme des bois !

O chère vision, toi qui répands encoré,
De la plage lointaine où tu dors à jamais,
Comme un mélancolique et doux reflet d'aurore
Au fond d'un cœur obscur et glacé désormais,

Les ans n'ont pas pesé sur ta grâce immortelle,
La tombe bienheureuse a sauvé ta beauté :
Il te revoit, avec tes yeux divins, et telle
Que tu lui souriais en un monde enchanté !

Quant aux orages de la passion virile, qui donc oserait soutenir qu'on ne les entend pas rouler, en lointains tonnerres, dans les admirables paysages

évoqués par la puissance verbale du poète? Et n'y voit-on pas, sur les sommets, les traces de la foudre? Je prie les sceptiques de relire *Le dernier Souvenir*.

Rien n'est donc plus faux ni plus injuste, rien ne dénote une plus incurable mauvaise foi, une imbécillité plus chronique, que cette inepte accusation d'impassibilité lancée à la face d'un écrivain mordu au cœur par toutes les passions humaines, et qui — j'écarte Victor Hugo, père des poètes, comme l'océan est père des fleuves — a le droit de préséance sur les plus illustres génies poétiques de la France contemporaine.

Mais si Leconte de Lisle ne fut pas l'impassible tant de fois décrié, il eut, au plus haut degré, la pudeur de la souffrance. En face de la déplorable école de Musset, continuée, de nos jours, par l'école encore plus déplorable de M. Paul Verlaine, il conforme religieusement au conseil de Hugo : « Ami, cache ta vie et répands ton esprit. »

Il eut en horreur la dégradante fatuité qui s'étale dans les *confessions* de l'immonde et génial Jean-Jacques. Il refusa fièrement d'ouvrir sa vie aux curiosités haletantes et aux investigations moqueuses d'une foule en proie à la volupté d'insulter et de souiller tout ce qui est grand. Il ne consentit jamais à flatter les mauvais instincts du public en lui jetant au visage, en échange d'un peu de gloriole immédiate, le secret de sa vie et le sang de son cœur. Il ne cultiva point son Moi, et n'essaya pas de le gonfler jusqu'aux étoiles; mais il pencha sur l'homme, comme l'urne d'un fleuve bienfaisant, toute la vraie charité d'un esprit sublime et d'un cœur où résonnait, comme un écho, le battement de tous les cœurs. Le grand poète est comme les rois : il ne dit pas *moi*, il dit *nous*!

J'aurais le droit de conclure, si le public banal que j'ai fait parler tantôt ne regimbait encore. Ce qu'il demande, c'est d'être grossièrement ému, et les mauvais écrivains, en laquais qu'ils sont, lui prodiguent sans rougir la grossière émotion demandée. Comme le dit Leconte de Lisle, « si le poète est avant tout une nature riche de dons extraordinaires, il est aussi une volonté intelligente qui doit exercer une domination absolue et constante sur l'expression des idées et des sentiments, ne rien laisser au hasard et se posséder soi-même dans la mesure de ses forces. » Aujourd'hui, en Belgique comme en France, c'est la sen-

sibilité débridée, la sensibilité sans règle ni frein, avec ses incohérences, ses grimaces et ses contorsions, qui est la reine des choses de l'esprit. L'œuvre d'art n'est plus une création, où la volonté de l'artiste dirige vers une fin choisie les émotions ressenties par l'homme, mais une espèce de lanterne magique où passent éperdues, sans ordre, sans raison et sans rime, au gré de la folle du logis, une foule de métaphores disparates, correspondant à ses sensations éparses, dont rien ne justifie le groupement ni la succession. La seule personnalité des poètes de l'école de M. Paul Verlaine, c'est que leur cerveau sert de place publique, ou, si l'on veut, d'unité de lieu, à des réunions d'images arbitraires, reliées seulement par le caprice puéril et maladif de l'écrivain. Le poète n'est plus le maître de ses sensations, mais leur esclave. Le cerveau est frappé de déchéance, et la volonté semble se briser dans la sensibilité nerveuse, comme un glaive dans l'eau.

Le mal vient de loin et de haut. Hugo lui-même, malgré sa force michelangesque, a souffert de cette malaria. Baudelaire, en dépit de la sûreté de son goût, que renforçait encore son commerce assidu avec l'esthéticien le plus impeccable de la littérature anglo-saxonne, Edgar Poë, fut victime aussi de cette effrayante maladie et, si la classique vigueur de son génie se rebiffe contre elle, c'est à la façon d'un navire qui échoue, et qui ne se redresse que parce qu'il a donné sur un écueil.

Il me serait facile, si le jeu me plaisait, de prouver, par des citations peu calculées, combien la nouvelle école poétique est frappée de débilité intellectuelle. J'aime mieux, afin de rendre sensible cette déchéance, choisir, pour en faire l'objet d'un parallèle avec un poème de Leconte de Lisle, un des poèmes les plus souvent cités de Paul Verlaine (1). C'est, dans *Sagesse*, le morceau sans titre qui porte le numéro XVII :

Les chères mains qui furent miennes,
Toutes petites, toutes belles,
Après ces méprises mortelles
Et toutes ces choses païennes,

Après les rades et les grèves,
Et les pays et les provinces,
Royales mieux qu'au temps des princes,
Les chères mains m'ouvrent les rêves.

(1) Ce parallèle ne m'empêche point d'admirer Verlaine, à condition qu'on ne le laisse choisir dans son œuvre, et qu'on ne veuille pas le pousser au premier rang.

Mains en songe, mains sur mon âme,
Sais-je, moi, ce que vous daignâtes,
Parmi ces rumeurs scélérates,
Dire à cette âme qui se pâme?

Ment-elle, ma vision chaste
D'affinité spirituelle,
De complicité maternelle,
D'affection étroite et vaste?

Remords si chers, peine très bonne,
Rêves bénits, mains consacrées,
O ces mains, ces mains vénérées,
Faites le geste qui pardonne!

(A suivre.)

ALBERT GIRAUD.

Poésie

De la chaleur du jour encor tout accablés,
Dyos et Chéréa sont blottis dans les blés.
D'ardents coquelicots, des bleuets, des pivoinés,
Mouchettent de points vifs l'or pâle des avoines.
Dyos et Chéréa sont blottis dans les blés.

Le soir est doux. Les vents ont soufflé dans leurs
flûtes.
De lents vols d'oiseaux blancs s'élèvent en volutes
Vers le soleil qui meurt à l'horizon bombé.
Un calme bienheureux sur la terre est tombé!
Le soir est doux. Les vents ont soufflé dans leurs
flûtes.

Dans les bras de Dyos, parmi les épis d'or,
Chéréa souriante, un peu lasse, s'endort.
Son corps à demi-nu que le couchant arrose,
Et si rose et si frais qu'on dirait d'une rose
Dans les bras de Dyos, parmi les épis d'or.

L'ombre de ses longs cils tremble un peu sur sa joue,
Un sourire mouillé sur sa lèvre se joue,
Sa hanche est toute étroite et son sein hésitant
Sous les doigts de Dyos se dresse palpitant.
L'ombre de ses longs cils tremble un peu sur sa joue.

Tout heureux de troubler le sommeil de l'enfant,
L'adolescent ému, mais le cœur triomphant,
Laisse errer ses doigts frais de la gorge à la hanche.
Et parfois, retenant son haleine, il se penche,
Heureux d'avoir troublé le sommeil de l'enfant.

La chair brûle ses doigts. Elle est ardente et rose.
La caresse se fait plus lente et se repose.
Dyos sent le parfum des cheveux le griser,
La lèvre de l'amie appelle le baiser.
La chair brûle ses doigts. Elle est ardente et rose.

Brusquement dans les lacs de ses deux bras ardents,
Il étreint la fillette et lui baise les dents,
Puis s'arrête, craignant de l'avoir effrayée.
Mais Chéréa depuis longtemps est réveillée
Et vibre toute heureuse entre ses bras ardents.

De la chaleur du jour encor tout accablés,
Dyos et Chéréa sont blottis dans les blés.
D'ardents coquelicots, des bleuets, des pivoinés,
Mouchettent de points vifs l'or pâle des avoines.
Dyos et Chéréa sont blottis dans les blés.

FRANCIS DE CROISSET.

M. Émile Zola et le Plagiat

M. Émile Zola a publié, dans *le Figaro* du 6 juin dernier, un article dans lequel il essayait de se justifier de l'accusation de plagiat qu'avait lancée contre lui, dans *le Temps*, M. Gaston Deschamps.

Examinons cette question qui passionne le public français.

M. Gaston Deschamps, en lisant *Rome*, avait cru remarquer des analogies frappantes entre quelques passages du roman et certaines pages du livre de MM. Goyau, Pératé et Fabre, *le Vatican, les Papes et la Civilisation*. Après quelques recherches, il put se convaincre que, non seulement M. Zola s'était inspiré de cet ouvrage, — ce dont personnellement ne lui eût fait un reproche, — mais encore en avait littéralement copié certaines phrases. Le fait fut établi dans *le Temps*; M. Deschamps citait, dans son article, les deux textes en regard.

L'on conçoit la fureur de M. Émile Zola, qui, dare-dare, envoie au *Figaro* un *article-réclame* pour la fabrique Zola et Cie.

Nous ne nous attarderons pas à y relever les attaques répétées de M. Zola contre l'École normale, où, du moins, « si l'on ne sait pas tout », l'on apprend l'art de la composition sérieuse et honnête; ni la comparaison qu'il croit nécessaire de faire entre les maîtres de la Renaissance et lui, — j'allais dire, lui et les maîtres de la Renaissance; — ni le plaisir qu'il éprouve à raconter l'accueil qu'il a reçu dans un certain monde de Rome :

« Il serait certainement indiscret de nommer les ministres qui se sont mis si galamment à ma disposition, les chefs de tous ordres qui ont tenu à me renseigner eux-mêmes, les salons de Rome où j'ai été reçu. »

Etc., etc.

Jamais apologie ne fut plus brutalement laudative.

Mais, abordons les faits :

« Me voilà donc forcé, dit M. Zola, de répéter, une fois de plus, quelle est ma méthode de travail. Et j'élargis la question, il ne s'agit pas de moi, mais du romancier en général, qui, comme moi, a l'ambition de tout voir, de tout dire. »

Permettez, Monsieur, permettez. Il est encore des romanciers — et j'en connais plus d'un — même naturaliste! qui ont à honneur de composer leurs livres *seuls*.

Personne n'a jamais songé à exiger de l'écrivain qu'il eût la science infuse.

Encore est-on en droit de réclamer de lui un travail *serieux* d'assimilation des ouvrages scientifiques qu'il croit devoir consulter. Il faut que les notions techniques qu'il a empruntées à d'autres, aient passé par son cerveau avant de prendre place dans la composition de son roman. Il ne suffit pas de savoir

que l'on pourra trouver, à tel endroit d'un livre, un chapitre sur l'industrie, le commerce, les Halles ou la Bourse; mais il faut que l'écrivain ait *acquis* ces connaissances nécessaires, pour qu'il puisse les faire entrer dans son œuvre sans en gêner l'unité.

Or, c'est ce que M. Emile Zola n'a *jamais* fait. Son érudition est une érudition artificielle, toute de surface, mal digérée.

Lui-même, d'ailleurs, l'avoue dans son auto-panégyrique :

Des aides, ah! oui, j'en ai voulu, j'en ai cherché, j'en ai trouvé! Un de mes très solides et très anciens amis, Frantz Jourdain, qui est architecte, me conseille, dès que j'ai à écrire une page touchant à l'architecture. Henry Céard m'a fourni des notes sur la musique. Un autre de mes vieux et bons amis, Thyébaud, très versé dans les questions de droit et de chicane, me rédige une petite consultation, lorsqu'une affaire de procédure se présente, contrat, vente, testament. Mais c'est surtout des savants et des médecins que j'ai abusé, je n'ai jamais traité une question de science ou abordé une maladie, sans mettre toute la Faculté en branle.

Plus loin, parlant du livre de M. Nitti, *Le Socialisme catholique*, dont il s'est aidé pour composer *Rôme*, il dit :

C'est une étude très remarquable, très complète, où j'ai pris presque tout entier le livre de mon abbé Pierre; et il est très possible qu'on trouve, dans ce livre, des bouts de phrase de la traduction française, car je n'ai pas même pris le soin d'en purger mes pages. Je n'ai fait que résumer, coordonner et recréer.

Et ailleurs :

Et s'il arrive qu'il reste, dans une page de moi, une ligne d'un confrère, cela prouve simplement que je n'ai pas même l'hypocrisie de noyer l'emprunt, qu'il serait si aisé de faire disparaître.

Ici M. Zola se condamne lui-même. En avouant qu'il peut rester dans ses livres des passages textuellement empruntés à des ouvrages scientifiques, il anéantit son œuvre tout entière au point de vue artistique, car l'unité n'en existe alors, ni quant au fond, à la conception, ni quand à la forme, au style.

C'est là une déclaration qu'on regrette de tenir de M. Emile Zola lui-même : *Il n'y a, donc, de son propre aveu, nulle différence entre son style et celui de l'auteur, peut-être peu lettré ou médiocrement artiste, d'un simple manuel technique.*

ROBERT CANTEL.

Pierre Rovert

Roman par ADOLPHE BOSCHOT. — Librairie académique Perrin et C^{ie}, 1896.

Ceci est un roman, mi psychologique et mi-d'observation, mais d'une observation restreinte à deux types de femmes ou à leur entourage immédiat; il s'y glisse aussi un peu de philosophie — philosophie bien vague, à vrai dire, et consistant à attribuer à notre imagination un grand rôle dans notre existence.

L'intrigue, très simple, se déroule presque entièrement auprès d'un piano (frémissez, ô Reyer!); à peine, parfois, une échappée sur quelque coin de campagne. Le fond du roman est la lutte que se livrent, dans l'âme du héros Pierre Rovert, deux amours : l'un pur, l'autre charnel. Pierre est aimé, à la fois, d'Edmée Rousseau, une jeune fille mélancolique, et de la belle-sœur de celle-ci, Claire Rousseau, veuve de trente ans, bestialement sensuelle et même méchante. Après avoir quelque temps résisté aux offres séduisantes de Claire, le jeune homme y succombe, et tout en gardant à Edmée sa vraie tendresse, il la trahit avec l'autre; longtemps il va du corps au cœur, courant quotidiennement de sa garçonnière voluptueuse au chaste piano d'Edmée et finalement, après quelques jours d'apaisante solitude au milieu des bois, il rompt avec la veuve et se décide pour la jeune fille. Malheureusement, Edmée a sa les relations de son ami avec sa belle-sœur; elle s'en plaint doucement, puis pardonne.

Mais, à la suite d'une scène où Pierre Rovert, — désormais incapable de bonheur — a songé un instant à tuer Edmée en la

laissant tomber de ses bras sur la pique aigüe d'un chenèt, le triste héros s'empoisonne.

Ce combat de l'âme contre les sens est bien décrit par M. Adolphe Boschot : il y a dans son livre beaucoup d'animation, du sentiment et du pittoresque; la seconde moitié surtout, mieux stylée que la première, se lit avec intérêt et plaisir.

Ce que je reprocherais à M. Boschot, c'est de manquer parfois de précision et de clarté, aussi bien dans la pensée que dans l'expression : les contours n'apparaissent pas toujours assez nettement, et telle page lasse par son obscurité. Je soupçonne l'auteur de s'abandonner trop au charme dissolvant de la musique, aux vagues impressions qu'elle fait naître en nous, et d'écrire certaines lignes sous le coup de cette émotion confuse. Une autre critique à lui adresser, me semble-t-il, c'est que les caractères de ses personnages manquent de cette variété qui rehausse l'intérêt d'une étude psychologique : Edmée Rousseau n'est qu'une petite sentimentale, assez gentille d'ailleurs, Claire n'a que des nerfs et des muscles; et, quant au héros, son seul caractère est de n'en avoir pas, d'être d'une faiblesse, d'âme, d'une indécision, d'une veulerie pitoyables.

Je voudrais à ces silhouettes quelque chose de plus distinctif, qui les imprimât mieux dans la mémoire... Une physionomie originale et vraiment croquée sur le vif, est celle de Jeanne, « la petite folle » une amie d'Edmée; mais elle ne fait qu'apparaître un instant, et c'est dommage : car elle eût égayé de son sourire — ou plutôt de son rire — perpétuel, cette histoire d'amour, un peu uniformément triste.

L'imprécision (qui me semble le défaut capital de ce roman), voile surtout la figure d'Edmée; celle-ci, pour symboliser l'amour dans ce qu'il a de plus pur et de plus haut, — comme le demande la donnée du livre — devrait, à mon avis, incarner en elle une *complète* virginité. Or, l'on ne sait d'abord ce qu'est au juste cette Edmée; elle est vierge de corps, certes..., mais elle a le tort grave de le savoir bien : je dis « le tort grave », parce que la vraie virginité doit s'ignorer elle-même; quand elle connaît son prix, elle est bien près de se vendre, ou du moins de se donner. Pierre Rovert, du reste, nous apprend lui-même qu'Edmée n'était pas « vierge de cœur ».

Mais, je le répète, il y a dans *Pierre Rovert* des impressions infiniment délicates, d'exquises demi-teintes, quelques descriptions colorées et qui ravissent souvent par la finesse des détails.

FRANZ ANSEL.

La Guerre en Dentelles

par GEORGES D'ESPARBÈS (Dentu, Paris 1896. 1 vol. in-18. 3 fr. 50).

Poudrés, pimpants, bichonnés, fleurant benjoins et verveines — souvenirs venus des boudoirs; des petites maîtresses aimées, abandonnées en fleurs à l'instant des adieux, souvenirs des parfums de prédilection emportés impalpables parmi les justaucorps, les bonnets, les revers à broderies, les glands d'or, les housses, les tricornes, les épées fines et fragiles ainsi que des joujoux, les aiguillettes, les fourragères accrochées aux vestes qu'illuminaient des éclosions de roses piquées aux boutonnières, des blancheurs de jabots, des plis neigeux de manchettes — empanachés de fanfreluches, faisant sans cesse d'une chiquenaude s'envoler les grains de poussière égarés sur une basque d'habit ou sur un velours de col, tout jolis et coquets au moment de la charge ou de l'assaut comme s'ils étaient prêts pour un pas de danse sous la splendeur tranquille des lustres ou pour une bataille d'amour parmi les soies et les ors d'un salonnet de marquise, rieurs, fredonnant des refrains de menuet, disant un nom d'amante dont les syllabes s'éparpillaient avec des gaités de pétales envolés à la brise; tout occupé de bien dresser en l'air l'aile du tricorne, soignant l'orgueil d'un mantelet harmonieusement drapé, ils partaient au combat, à la gloire, à la mort, — ces héros parfumés!

Et dans la houle des batailles, dans les mêlées des charges, conduits par les râles des hautes caisses de tambours fleurdelysées, suivant la flamme que, parmi les balles et les éclairs des salves, la soie du Drapeau allumait au sommet de la hampe étreinte par des poings qui la dressaient, bravante, ils allaient, épiques et mignons, majestueux de bravoure et exquis de coquetterie, sanglants mais parfumés toujours, expirant en rajustant la dentelle fripée d'un jabot, criant : Vive le Roi ! et soupirant le nom d'une belle dame, serrant la poignée du sabre et un ruban fanné.....

M. Georges d'Esparbès, dont le nom claironne déjà toute une sonnerie de fanfares et meurt sur une assonance de baiser, évoque prestigieusement dans ses contes la gloire et les façons en références, les enfantillages d'amourettes et les hauts-faits superbes de ces soldats, ces vrais soldats de France !

Celui qui fut le barde majestueux de la *Légende de l'Aigle* et sera le chanteur hautainement glorieux du *Centenaire* (1796-1896) a assoupli son rude parler qui fracasse ainsi que des heurts de bombardes ou des cliquetis de lames et mugit ainsi que des hurlements de bataille ou des acclamations de victoires, aux mièvreries des madrigaux et aux tendresses des pastorales qui, naïvement, émaillent les épisodes de cette aimable *Guerre en Dentelles*, si radieuse et charmeuse par son fringant grand air d'autrefois.

« Messieurs, assurez vos chapeaux, nous avons l'honneur de » charger ; » et, lisant l'épigraphe, on est prêt déjà à ne savourer que cérémonieusement ganté, rasé de frais, un gardénia au revers du *snoeking* (nos coquetteries, nos « dentelles » à nous, pauvres que nous sommes !) ce volume joli, joli sous sa couverture blanche et d'azur, fleurdelysée d'or. PAUL ARDEN.

Préface à la Musique de Piano de Schumann

par HENRY MAUBEL. — Édition de la *Société Nouvelle*.

C'est sous ce titre que M. Maubel a publié, amplifiée et complétée, la conférence-commentaire qu'il donna, il y a quelques mois, à la salle Ravenstein, conjointement avec l'audition d'œuvres du maître de Zwickau, interprétées par M^{me} Dietz.

Schumann est, certes, l'un des maîtres dont l'art profond et complexe devait le plus tenter l'analyste raffiné et curieux qu'est notre ami. C'est pourquoi ces pages sont fort intéressantes à lire. Outre qu'elles attestent une consciencieuse assimilation des divers matériaux documentaires qui se rapportent à son héros, on y trouvera les vues les plus intéressantes sur l'expression artistique particulière à Schumann, le premier parmi ceux qu'on est convenu d'appeler les « classiques romantiques ». Peut-être même va-t-il parfois trop loin dans ces recherches d'intentions dramatiques chez un maître dont l'art est fréquemment dramatique, je l'accorde, mais qui souvent ne se préoccupait que de transcrire les chants qui naissaient en son âme, la plus spontanément mélodieuse qui existât jamais. L'âme germanique dérobe souvent ses profondeurs à l'investigation superficielle d'un latin ; c'est peut-être pour cela que, craignant instinctivement de rester en deçà, les penseurs plus exceptionnellement doués vont, sans le savoir, au delà... Cette réserve exprimée, notons les considérations fort justes à propos du réalisme de Schumann, ainsi que d'attachantes dissertations sur les frontières de la musique et de la plastique. Tout cela est ingénieusement appuyé de citations empruntées à Schumann lui-même. Il est cependant dangereux de prendre celles-ci trop à la lettre. Quand, par exemple, Schumann déclare que « le poète Jean-Paul lui avait enseigné plus de contrepoint que les professeurs de musiques », mais ne voyons là qu'une boutade destinée à chagriner les vieux réactionnaires dont le fondateur de la *Neue Zeitschrift für Musik* avait fait sa tête de turc. Nous n'en voulons d'autre preuve que cette juste constatation de M. Maubel

lui-même, dont plus d'un artiste de nos jours pourrait tirer profit, et qui jure singulièrement avec les principes professés par certaine école :

« Lorsque Schumann arriva à l'école du maître Raro, il se » sentit un instant immobilisé entre la nature et l'art, paralysé » par le travail patient qu'on exigeait de l'artiste pour mettre en » œuvre les élans fougueux du poète. Pourtant, il apprit vite à » discipliner sa personnalité sans la briser. C'est au sortir de » cette école, où il n'a pas désappris l'enthousiasme, qu'il » recommande aux musiciens de se construire une écriture » solide pour ne pas créer des ombres aux heures de solitude et » de songe où le charme d'improviser les entrainera dans les » cercles magiques de la vie intérieure. Et ce précepte indique » les dispositions et le régime esthétique de l'artiste qui faisait » de la lecture des œuvres de J.-S. Bach son réconfort et sa » consolation. »

Dans sa préface, M. Maubel destine ses notes à « éclairer » peut-être les praticiens qui se sont rompus les doigts aux » *Études symphoniques*, aussi bien que les dilettantes qui ont » applaudi le *Solo* dans les salons. » Nous ne savons trop. Les analyses si fines de M. Maubel, ses idées si quintessenciées et ses sensations singulièrement délicates supposent, pour être comprises, une subtilité d'esprit et une sensibilité qui n'est pas toujours l'apanage des praticiens et des dilettantes ; posséder ces qualités, c'est être en état de se construire soi-même une esthétique de l'art schumanien. Le mérite essentiel de la glose de M. Maubel sera de prouver aux incompréhensifs qu'il y a dans la musique de Schumann autre chose que du son, tout en procurant aux initiés une réelle jouissance artistique. Les uns et les autres, elle les fera penser. Ne sera-ce pas beaucoup déjà ?

E. C.

Memento

LES PRISONNIERS POLITIQUES EN RUSSIE, par George KENNAN, traduit de l'anglais par Alf. Testuz, 1 vol. in-12, fr. 3-50 (librairie Stapelmohr, Genève, et chez tous les libraires en France). — Cet ouvrage est destiné à faire sensation dans les pays de langue française. Tous ceux qui s'intéressent à la Russie, soit parce qu'ils l'aiment ou qu'ils redoutent pour l'avenir sa puissance d'extension, voudront connaître les pages de son histoire contemporaine écrites par l'Américain George Kennan. Nous disons *histoire*, car ce livre, et celui que le même auteur a écrit sur la Sibérie, seront consultés par les historiens futurs qui les classeront certainement parmi les sources les plus précieuses.

La sincérité de l'auteur ressort de l'ensemble de ses récits avec une évidence qui s'impose. Son ouvrage se lit comme un roman, disons mieux, comme un drame, et ce drame restera pour toujours gravé dans la mémoire. Celui qui l'aura lu sans parti pris jugera les choses russes en connaissance de cause et comprendra la distance qui sépare la civilisation orientale de la nôtre.

« Quand vous serez mécontents en France, écrivait le marquis de Custine dans sa *Russie en 1839*, restée justement célèbre, allez en Russie, c'est un voyage utile à tout étranger. Quiconque aura bien vu ce pays se trouvera content de vivre partout ailleurs. Il est toujours bon de savoir qu'il existe une société où nul bonheur n'est possible parce que, par une loi de sa nature, l'homme ne peut vivre heureux sans liberté »

George Kennan formule dans d'autres termes les mêmes conclusions et c'est de son âme compatissante qu'est sorti d'un seul jet son superbe réquisitoire.

Bibliographie.

HENRI MAZEL. La Synergie morale. — R. DE MAULDE-LA CLAVIÈRE. Les mille et une nuits d'une ambassadrice de Louis XIV. — CONSTANT MARTHA. Mélanges de littérature ancienne. — A. FOULON DE VAULX. Deux Pastels. — RENÉ MAZEROTY. Amours lointaines. — GEORGES DE PEYREBRUNE. Vers l'amour. — THÉODORE DE WYZEWA. Écrivains étrangers. — LUCIEN DESCAVES. En villégiature. — CATULLE MENDÈS. L'homme orchestre. — ERNEST DAUDET. Poussière du passé. — MONESTÉS. La vraie Rome ; réplique à M. Zola. — MAURICE ROLLINAT. Les apparitions. — OSCAR MÉTÉNIER. L'AMOUR vaincu.

Imprimerie Scientifique Ch. B. LENS, 22, rue de l'Échiquier, Bruxelles.

En vente chez l'Editeur de la Revue

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime.* Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique,* avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00

DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés.* Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication.* 1891. In-8°, 72 pages 2 50

HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution.* 1889. In-8°, 32 pages 1 00

HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie.* 1893. In-8° 0 60

LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285).* 1889. In-8°, 138 pages. 2 50

MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge.* 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00

MOULIN (O.). — *Travail et Capital.* 1892. In-8°. 0 50

PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes.* 1889. In-8°, 131 pages. 1 00

PELSENER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques.* 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00

SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale.* 1894. In-8°, 76 pages 2 00

WODON (Louis). — *La forme et la garantie dans les contrats francs,* étude d'histoire de droit. 1893. In-8°, 240 pages. 6 00

WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau,* conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson, 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS

RELATIFS AUX

MYSTÈRES DE MITHRA

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION CRITIQUE

PAR

FRANZ CUMONT

professeur à l'Université de Gand.

FASCICULE I

TEXTES LITTÉRAIRES ET INSCRIPTIONS

In-4°, 184 pages. Prix : 10 francs.

FASCICULE II

MONUMENTS FIGURÉS (Première partie)

In-4°, 108 p., 124 fig. dans le texte et 3 planches en héliogravure.
Prix : fr. 12.50.

FASCICULE III

MONUMENTS FIGURÉS (seconde partie)

In-4°, 175 p., 287 fig. dans le texte et 5 planches en héliogravure.
Prix : 25 francs.

Le quatrième fascicule, complétant l'ouvrage, est sous presse.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à **soixante-quinze** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); *Café chantant*; *Vieux Marché*; *Autour des Halles aux poissons*; *Commissionnaires*; *Vieille Boucherie*; *Rue de la Cigogne*; *Hospice* (rue des Ursulines); *Rue du Poivre* (hiver); *Marché aux Fleurs*; *Oufs, Crabs, Mastelles*; *Bouquins et Bouquineurs* (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N^{os} 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N^{os} 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N^{os} 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à **soixante-dix** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur.

Planches barrées après le tirage.

Vieilles gloires (titre) — *Calvaire* — *La Chapelle de Jérusalem* — *Notre-Dame* — *La chambre du Carillonneur* — *Le Marché du Mercredi* — *Le logis des sires de Gruthuse* — *L'Enclos du Béguinage* — *Vieilles eaux* — *La cour des Halles*.

N^{os} 1 à 4. Épreuves sur japon. *Vendus*.

N^{os} 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. *Vendus*.

N^{os} 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre : 35 francs. — *Il reste encore 8 exemplaires à vendre*.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné.....

demeurant à..... rue.....

déclare souscrire un abonnement d'un an à la JEUNE BELGIQUE, à partir du (1)

..... et m'engage à payer sur présentation une quittance de la somme de dix francs, montant du dit abonnement.

A....., le..... 189 .

(SIGNATURE)

(1) Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juin, 1^{er} octobre.



SEIZIÈME ANNÉE

—
2^e SÉRIE. — TOME I

N^o 24

27 juin 1896

LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

GILKIN. — Petites rectifications.

Monument Leconte de Lisle.

ALBERT GIRAUD. — Leconte de Lisle. (II).

LÉON PASCHAL. — Les dernières poésies de Marguerite de Navarre
(Abel Lefranc).

Z. — Un article du *Temps*.

VALÈRE GILLE. — Chronique littéraire.

MEMENTO.

BIBLIOGRAPHIE.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires; tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin, éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS: Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Nelson Lekime, Jules Lemaitre, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Pascha', Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895).
15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collection complète 75 00
Chaque année séparément est en vente au prix de. 7 00
Le Parnasse de la Jeune Belgique, 1 fort vol. 7 50
Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 6 00
DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. 3 50
— *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
— — Edition ordinaire 3 50
— *Quinze jours en Hollande*, prose 5 00
— Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à. 3 00 et 3 50
JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les Complaintes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume 6 00
— *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine 3 50
— *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* 3 50
— *Les Cantilènes* 3 50
— *Le Pèlerin passionné*. 3 50
— *Autant en emporte le vent* 3 00
STUART MERILL. — *Les fastes*. 3 00
— *Petits poèmes d'Automne* 3 00
HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* 3 50
GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. 3 50
EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
— *Une belle dame passa* 3 50
— *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. 3 50
— *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne*. 3 00
EMMANUEL SIGNORET. — *Livredel' Amitié*, poème. 3 00
CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* 3 50
HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose 3 00
GUY ROPEARTZ. — *Adagiettos* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER
Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET
ROBERT CANTEL

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

Petites rectifications

Dans un article, d'ailleurs fort aimable, que M. Rodrigue Sérasquier nous consacre dans l'*Almanach de l'Université de Gand* (1), nous trouvons un passage qui nous paraît appeler une rectification. Parlant des théories touchant la versification française que MM. Giraud, Gilkin et Gille ont défendues, M. Sérasquier dit :

« Elles ont le tort, cela a déjà été dit maintes fois ailleurs, de ne vouloir admettre aucune recherche d'innovation rythmique, aucune tentative dans le but d'élargir l'étroite prison où vous enferment et vous forcent à tourner souvent bien inutilement quelques-unes des strictes règles parnassiennes. Nier à priori que ces préceptes, — comme beaucoup d'autres qui ont régi ou régissent encore actuellement les différents domaines de l'art, — puissent présenter un défaut, inaperçu ou subi pendant un certain temps, mais appelé peut-être à fatalement devoir être modifié plus tard, c'était commettre une hérésie. se résigner à piétiner sur place, sans vouloir tendre, comme il est rationnel, encore vers le nouveau et la perfection. André Chénier, que les Parnassiens tiennent particulièrement en estime parmi les poètes qui les précédèrent, a dit :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques!

Mais un autre poète, — ô vengeance! — ne s'est-il pas écrié :

Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde!

Aussi, certains écrivains ayant voulu, « sur des pensers nouveaux faire des vers nouveaux », la *Jeune Belgique* les a-t-elle critiqués, puis reniés. »

Tout d'abord, si nous avons renié les vers-libristes, c'est que, au lieu de faire des vers nouveaux sur des pensers nouveaux ou anciens, ils n'ont pas fait de vers du tout, mais ont eu l'audace de vouloir faire passer de mauvaise prose pour des vers d'une espèce nouvelle.

Qu'on ne dise point qu'il n'y a là qu'une querelle de mots : c'est le fond même du débat.

Nous avons démontré que les pseudo-vers-libres ne sont pas des vers, parce qu'ils méconnaissent le double fondement de la versification française : la mesure homossyllabique et la rime. La plupart des vers-libristes mêlant les pseudo-vers-libres avec des vers normalement constitués, la critique distingue mal la vérité; petit à petit, elle y arrivera, si elle veut être de bonne foi et s'appliquer sans fausse honte à apprendre ce qu'elle connaît mal.

Comment peut-on trouver des vers dans le charabia suivant, que M. Vielé-Griffin a la folle audace de mettre dans la bouche de Pindare :

Écoute encore :

Donc,

Toi, tu m'aimas pour ma gloire;

Moi, je t'aimai pour ta double Aristée :

Ton corps épanoui et pâle,

Ton esprit mâle.

— Tu m'aimas

Comme une femme

Éprise de la joie de féconder une âme

(Ainsi qu'un homme

L'a prise

Passive)

Et d'être l'amant de ma muse vierge;

Tu m'as donné le baiser de ta joie...

J'étais un enfant, me voici un homme,

Par toi, sans doute, Myrtis.

(*Myrtis d'Anthédon*, 2^e partie de PALAÏ.)

Voilà ce que nous refusons de prendre pour des vers. C'est de mauvaise, de très mauvaise prose, où la fréquence des alinéas ne saurait tenir lieu de toutes les qualités absentes.

Je l'ai dit et redit, — pas assez pourtant, semble-t-il, puisqu'on m'a si mal compris : le pseudo vers-libre doit être condamné, non parce qu'il est une nouveauté, mais parce qu'il est une erreur. Par lui, on n'a pas rajeuni la versification française, on l'a dévoyée.

Mais on n'a pas le droit de conclure de là que je

(1) 1 vol. in-4^o, chez Hoste, à Gand.

ne veux admettre « aucune recherche d'innovation rythmique ». Allons donc ! Où a-t-on pris cela ?

Seulement, j'estime qu'on ne peut innover utilement qu'en respectant les principes essentiels de la versification française : la mesure et surtout la rime. Mais ces principes étant saufs, on peut se livrer tout à l'aise au plaisir d'innover, pourvu que le vers reste suffisamment reconnaissable.

Ainsi, désirez-vous rimer à l'oreille seulement et accoupler, à la rime, les pluriels avec les singuliers ? Allez-y donc ! Unissez *trou* et *roux*, *asperge* et *hébergent* ; joignez même le masculin et le féminin, *sol* et *rissole*, *bal* et *balles*, *col* et *raccolent*, — et souvenez-vous, s'il vous plaît, que longtemps avant nos révolutionnaires de carton, Théodore de Banville avait rimé de la sorte une élégie de 1844 !... (1) On ne connaît peut-être pas assez les romantiques et les parnassiens, et maint révolutionnaire enfonce bruyamment des portes ouvertes...

Inutile, n'est-ce pas, de parler des nombreuses exceptions à la règle du mélange des rimes masculines et des rimes féminines ? Il y a belle lurette que l'on a composé des pièces entières sur des rimes d'un seul genre : Banville lui-même, dans ses *Améthystes*, n'a fait qu'imiter Ronsard.

Voulez-vous mêler à des vers rimés des vers sans rimes ? Cela se peut parfaitement faire, pourvu que l'oreille puisse retrouver le vers. (Pour cela, il est bon que le mélange soit régulier.) Ainsi, M. Verhaeren a fait très habilement alterner les vers rimés et les vers non rimés dans la dernière pièce des DÉBACLES, *la Couronne* :

*Je la voudrais comme une rage,
Comme un buisson d'ébène en feu, comme des crins
D'éclairs et de flammes (2), peignés de vent sauvage,
Et ce seraient mes vains et mystiques désirs,
Ma science d'ennui, mes tendresses battues
De flagellants remords, mes chatoyants rouloirs
De meurtre et de folie, et mes haines têtues
Qu'avec ses dards et ses griffes elle mordrait.*

Je ne dis pas que toutes ces innovations, ou, si

(1) Chante ta chanson, o doux rossignol !

Ta chanson qui nous console

Et que pour toi seul à côté du lys

La rose ouvre son calice.

BANVILLE. *Élégie* (août 1844), dans LES STALACTITES.

(2) Rien ne justifie ici l'absence de la césure. Il fallait dire :

De flammes et d'éclairs.

Ce qui eut mis la versification d'accord avec la logique : le mot *éclair*, renforçant le mot *flammes*, devait arriver le second. Enfin, la grammaire l'exigeait pour faciliter l'accord de l'adjectif *peignés*.

l'on préfère, toutes ces irrégularités, soient bonnes et belles, ou préférables aux modes généraux de versification : tout dépend des cas. Je dis seulement que rien de tout cela n'anéantit le vers français. Sa structure fondamentale persiste. Belles ou laides, ces factures sont légitimes.

L'hiatus ne détruit pas davantage le vers français : il laisse intact le compte des syllabes. On le proscrit en général parce que la musique du vers a tout à gagner à sa proscription. Mais il y a des hiatus dans de très beaux vers et, à cause de sa proscription même, on peut tirer de son intervention exceptionnelle de très grands effets.

On est libre même d'en mettre partout, comme de la fameuse muscade.

Parlons enfin de la césure. Elle sert de relai à la rime, dans les vers d'une certaine longueur ; elle concourt donc à fixer la mesure du vers et à délimiter, par là, le vers lui-même. Strictement indispensable ? non. On peut, dans certains cas, s'en passer. Mais, encore une fois, les effets obtenus ainsi n'auront une grande valeur que s'ils sont rares et particulièrement justifiés.

Nous ne songerons donc pas un instant à confondre avec la prose en délire de M. Vielé Griffin ou les mauvais à-peu-près de vers de M. Verhaeren, la pièce suivante de M. de Régnier :

Épilogue

Le grand cheval ailé dormait dans l'ombre bleue ;
Parfois il caressait les herbes, de sa queue
Eparse, et je touchai lentement, en silence
Sa croupe nue avec la pointe de ma lance,
Et le monstre couché se leva et hennit
Vers l'orient ; et je l'enfourchai et lui dis :
« Viens, c'est l'aube déjà et bientôt c'est l'aurore :
Je sais le sentier calme et la route sonore
Où cède l'herbe longue et roule le caillou :
Partons. Le clair soleil séchera ton poil roux ;
La mer écumerà sur ta crinière fauve ;
Tes sabots fouleront les ronces et les roses ;
Je sais la grève, et le Palais, et le bois noir
Et la fontaine fraîche où nous boirons, le soir. »
Et nous sommes partis, Pégase ! mais depuis,
Groupe d'or le matin et bloc d'ombre la nuit,
Obstinés à jamais devant la haute porte
Fermée au pied divin et à Méduse morte,
En face du vantail d'airain rude et de fer,
De ma lance d'argent et de mon poing de chair
Je tâche d'ébranler les gonds et les verrous,
Tandis que Toi, saignant du poitrail aux genoux,
L'acharnes du sabot à rompre le battant
Et de l'aube à la nuit, furieux, dans le vent,
Agiles, tour à tour, sombres ou embrasées,
Les plumes d'ombre et d'or de tes ailes brisées.

Tout ici est affaire de tact et de mesure.

Il serait assez puéril de faire rimer *systématiquement* les pluriels avec les singuliers ; la liberté, d'ailleurs, n'y gagnerait rien. D'autre part, on ne peut, dans une pièce rimée régulièrement, étaler

tout à coup, comme une tache d'encre, une rime irrégulière, à moins que l'on n'en tire un effet tout spécial... mais gare à l'illusion ! Un auteur embarrassé par une difficulté s'imagine aisément qu'il tire un bel effet d'une simple faute. Pour respecter l'unité du procédé, il sera bon ou de rimer toute la pièce régulièrement ou, dans toute la pièce, d'accoupler indifféremment les rimes régulières et les rimes du singulier et du pluriel.

En résumé, le vers français est fondé essentiellement sur la mesure, qui contient un certain nombre de syllabes réputées égales en valeur et sur la rime, qui marque la fin du vers. Les règles ordinaires de la versification ne servent qu'à appliquer et à compléter ces principes fondamentaux : il est utile de les observer d'une manière générale, mais on peut les violer occasionnellement sans détruire le vers dans son essence. Toute l'affaire est de tirer un « effet » de cette violation, faute de quoi l'innovation n'a pas de raison d'être et l'auteur passera pour un maladroit ou un niais.

On voit par cet exposé rapide et incomplet si l'on a le droit de nous reprocher de « n'admettre aucune recherche d'innovation rythmique. » Si nous nous en tenons fermement aux principes constitutifs du vers français, nous admettons une large liberté dans l'application de ces principes.

Mais, encore un coup, si ces libertés sont admissibles, l'utilité et la beauté de la plupart ne m'est pas encore démontrée.

Toutes ces choses, je les avais indiquées déjà dans mes précédents articles (1). J'espère, cette fois, être un peu mieux compris.

IWAN GILKIN.

Monument Leconte de Lisle

Les amis et admirateurs de Leconte de Lisle ont entrepris d'élever un monument à l'illustre poète.

La *Jeune Belgique* recevra jusqu'au 10 juillet les souscriptions que ses lecteurs voudront bien lui envoyer. Ces souscriptions formeront une liste spéciale qui sera publiée dans nos colonnes.

LA JEUNE BELGIQUE.

Leconte de Lisle.

(Suite)

Je ne veux pas insister sur certaines maladresses d'exécution, comme la façon gauche dont l'auteur établit pour la rime un rapport entre *princes* et *provinces*, ni sur le terrible coup de poing de la troisième strophe : *Sais-je moi, ce que vous daignâtes* ; non, je me contente de prétendre que, pour le lecteur qui n'est pas au courant des menus faits de la vie privée de Verlaine, ce poème est absolument incompréhensible. De quelles *méprises mortelles* s'agit-il-ici ? Quelles sont ces *rumours scélérates*, quelle est cette *vision chaste* ? Questions insolubles pour celui qui n'est pas au courant de la chronique scandaleuse des lettres françaises à la fin du XIX^{me} siècle. Paul Verlaine a cru naïvement, que tout le monde connaissait ses aventures, et il a écrit un poème où brillent assurément deux ou trois expressions fort belles, mais qui n'est en somme qu'un rébus. (1) La sensibilité de l'homme s'est dérobée au contrôle de la volonté intelligente, de la raison. Ou bien Verlaine devait garder cette pièce par devers lui, — ou bien, la publiant, il devait la rendre accessible à ses lecteurs.

Leconte de Lisle a trop le respect de son art pour tomber dans de pareilles absurdités. Écoutez ce sonnet intitulé :

A UN POÈTE MORT

Toi dont les yeux erraient, altérés de lumière,
De la couleur divine au contour immortel
Et de la chair vivante à la splendeur du ciel,
Dors en paix dans la nuit qui scelle ta paupière.

Voir, entendre, sentir ? Vent, fumée et poussière.
Aimer ? La coupe d'or ne contient que du fiel.
Comme un dieu plein d'ennui qui déserte l'autel,
Rentre et disperse-toi dans l'immense matière.

Sur ton muet sépulcre et tes os consumés
Qu'un autre verse ou non les pleurs accoutumés,
Que ton siècle banal t'oublie ou te renomme ;

Moi, je t'envie, au fond du tombeau calme et noir,
D'être affranchi de vivre et de ne plus savoir
La honte de penser et l'honneur d'être un homme !

Avez-vous besoin de savoir à quelle époque ces

(1) Voir *Jeune Belgique*, T. XI (1892), pp. 334, 437 ; T. XII (1893), p. 57 ; T. XIII (1894), p. 137 ; T. XIV (1895) pp. 285, 315, 393 et suiv. 2^e Série, T. I (1896) p. 2 et suiv.

(1) Quelqu'un qui incline au panthéisme, parce que, si on proclamait cette religion, il se croirait tout, a découvert récemment le panthéisme de Verlaine !

vers furent composés, et que le poète auquel ils sont dédiés s'appelle Théophile Gautier, pour comprendre et admirer ce sonnet ? Tandis que le poème de Verlaine n'est doué que d'une existence précaire, subordonnée à la connaissance de certains détails au fond peu intéressants pour le lecteur épris de la beauté pure, — le sonnet de Leconte de Lisle existe par lui-même, en dehors des circonstances dans lesquelles il fut composé. Ce dernier seul est digne du nom de poème. L'œuvre littéraire qui a besoin, pour être comprise, d'être complétée par la biographie de son auteur ne mérite pas de vivre. Elle contient sa propre mort.

Prenons encore, afin d'achever le parallèle, un autre morceau de Verlaine, morceau célèbre, et dont la péroraison est fort belle :

Voix de l'Orgueil : un cri puissant comme d'un cor,
Des étoiles de sang sur des cuirasses d'or.
On trébuche à travers des chaleurs d'incendie...
Mais en somme la voix s'en va, comme d'un cor.

Voix de la Haine : cloche en mer, fausse, assourdie
De neige lente. Il fait si froid ! Lourde, affadie,
La vie a peur et court follement sur le quai
Loin de la cloché qui devient plus assourdie.

Voix de la Chair : un gros tapage fatigué.
Des gens ont bu. L'endroit fait semblant d'être gai.
Des yeux, des noms, et l'air plein de parfums atroces
Où vient mourir le gros tapage fatigué.

Voix d'Autrui : des lointains dans des brouillards. Des
[noces]
Vont et viennent. Des tas d'embarras. Des négociés,
Et tout le cirque des civilisations
Au son trotte-menu du violon des nocés.

Colères, soupirs noirs, regrets, tentations
Qu'il a fallu pourtant que nous entendissions
Pour l'assourdissement des silences honnêtes,
Ah, les Voix, mourez donc, mourantes que vous êtes !...

Ici encore, je passe sur les deux impardonnables vers : *Qu'il a fallu pourtant que nous entendissions, Pour l'assourdissement des silences honnêtes* ; je passe sur la puérilité des *soupirs noirs*, sur l'embarras et la décomposition du discours, qui tombe parfois à l'annotation sténographique ; ce que je veux, c'est signaler l'incohérence du morceau.

Et d'abord, la représentation de l'Orgueil par une vision romantique d'assaut et de ville prise, si elle n'est pas contradictoire, est cependant arbitraire. Ce que Verlaine décrit, c'est moins l'Or-

gueil que l'Action, et l'Action guerrière. Celui qui ne connaîtrait point la pièce, et à qui l'on cacherait les quatre premières syllabes de la première strophe, devinerait-il quelle est la voix évoquée ?

Il en est de même de la Haine. Ici le rapport est encore plus arbitraire. Verlaine s'est rappelé une sensation de voyage, un débarquement en Angleterre, un jour d'hiver. Et cette sensation, il l'associe à l'idée de la Haine. Pourquoi ? Lui seul le savait, et il ne l'a pas dit.

Il en est encore de même des voix d'autrui, qui entraînent, on ignore pourquoi, la vision d'un brouillard lointain, et de nocés qui vont et viennent. La sensibilité du poète, éveillée par un rapport secret, saute de métaphore en métaphore. Non seulement la voix d'autrui évoque un lointain brouillard, mais le cirque des civilisations, et les civilisations évoquent, à leur tour, l'image d'une noce villageoise avec ses ménétriers.

N'est-il pas évident qu'un pareil poème est une œuvre quasi-passive, imposée au poète par sa sensibilité débridée ?

Avais-je tort de prétendre que l'œuvre d'art, entendue à la manière de Verlaine, n'est plus une création, mais un acci lent ? Le poète n'est plus qu'un lieu d'images, livré à toutes les improvisations du hasard.

J'espère avoir prouvé que, pour émettre sur Leconte de Lisle un jugement esthétique sérieux, il faut prendre le contre-pied des idées reçues. Il me resterait, pour que ces notes sommaires ne fussent pas trop incomplètes, à caractériser d'autres aspects du poète. Je voudrais pouvoir vous montrer l'incomparable paysagiste et le prestigieux animalier. Je voudrais aussi le suivre dans le long voyage intellectuel qu'il fait à travers les civilisations et les théogonies, pour y cueillir les fruits amers d'un scepticisme farouche. Je voudrais enfin, à la suite de M. Ernest Verlant, mettre en lumière l'heureuse contradiction que ce pessimisme a soulevée dans cette âme orageuse et puissante :

Ah ! tout cela, jeunesse, amour, joie et pensée,
Chants de la mer et des forêts, souffles du ciel
Emportant à plein vol l'Espérance insensée,
Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel ?

Je ne connais rien de plus émouvant que le spectacle de cette lutte eschylienne, — le mot est de M. Ernest Verlant — entre la vie qui, malgré tout, veut vivre, et le culte désespéré de la Mort et du

Néant. Si chacun d'entre nous est une sorte de théâtre vivant, si l'un se joue intérieurement sa féerie, l'autre sa comédie, un autre encore son opérette ou son vaudeville — il en est même dont le cerveau fait visiblement relâche — personne ne s'est joué, dans les ténèbres de l'esprit, tragédie plus humaine ni plus déchirante que Leconte de Lisle. De pareilles luttes ne s'engagent que sur des sommets.

Je n'ai pas prétendu ouvrir à mes lecteurs une œuvre qui leur est sans doute familière, mais j'ai voulu dire pourquoi les poètes de la *Jeune Belgique* rendent à Leconte de Lisle un culte assidu et particulier. Nulle œuvre plus que la sienne n'est susceptible de servir d'antidote aux abominables poisons que l'on nous sert aujourd'hui. Le débutant auquel on la révèle, et qui est capable de la comprendre, est à jamais guéri du contorsionisme régnant. Et j'oserais bien prédire que, lorsqu'une seconde Renaissance naîtra de la triste nuit où le Parnasse français vient d'entrer, l'ode reconnaissante des races futures fleurira comme un printemps nouveau autour du marbre récomposé de Leconte de Lisle. ALBERT GIRAUD.

Les dernières Poésies de Marguerite de Navarre

Publiées, pour la première fois, par M. ABEL LEFRANC,
avec une introduction et des notes.

(Paris, Armand Colin et C^{ie}, éditeurs.)

M. Abel Lefranc eut la fortune rare de découvrir récemment les dernières œuvres de Marguerite de Navarre. Par un hasard étrange, celles-ci étaient demeurées jusqu'ici inconnues.

La destinée littéraire de la reine de Navarre fut malheureuse, voire injuste. D'un esprit nullement sectaire, son intelligence est plus vaste que celle de Calvin; s'intéressant passionnément à toutes les controverses, à toutes les philosophies, sa pensée fut plus élevée que celle de Marot. Reine, diplomate et poète, elle accueillit à sa cour tous les écrivains et tous les savants de son époque, elle régna sur eux, non par le prestige de son titre royal, mais elle les domina tous en se montrant l'égale de chacun, quelque fut son art ou sa science. Fille de la Renaissance, Marguerite de Navarre partage la grande ivresse de son siècle; elle est entraînée vers les échappées nouvelles que l'antiquité, en se révélant, avait ouvertes à l'âme et à la pensée. Sa curiosité ardente lui fit aborder tous les domaines. Mais elle sut donner à son âme toute son ampleur sans restreindre aucun sentiment. Maîtresse de Marot, sa faiblesse de femme rehausse d'un sourire sa figure qui, sans cela, pourrait sembler sévère et pédante. Même elle eut le don d'imprégner d'amour et de tendresse tous ses rêves et toutes ses œuvres; la licence apparente de certains de ses poèmes est parallèle aux généreuses audaces de sa pensée. Comme dit d'elle Gustave Lanson: *S'affranchir par l'entendement, se donner par l'amour, voilà l'idéal de cette noble femme. Mais le bon sens français la garantit des aventures du sentiment.* Si son nom s'efface devant celui de Calvin qui fut le

premier prosateur des temps modernes, et devant celui de Marot, c'est que le talent de Marguerite de Navarre était au-dessous de son esprit. Elle résume l'époque avec ses outrances, ses contradictions, ses générosités, mais ces diverses qualités n'ont pas eu le bonheur d'être éternisées dans des œuvres parfaites. Sans doute, crut-elle que le désordre et la négligence étaient un privilège de son origine royale. Trop absorbée par des soucis de tous genres, ses poèmes sont improvisés et de là leur accent lyrique et personnel, de là encore la vie qu'elle infuse à ses personnages. Mais, dès que la pensée requiert une image précise, l'écrivain se rebute et se perd en une suite d'ébauches vagues et confuses. Aussi, bien que son œuvre serve de chaînon entre le moyen âge et les temps modernes et peigne le mieux la Renaissance sous ses aspects divers et contradictoires, cette œuvre demeura méconnue. La découverte de M. Abel Lefranc ne modifie point l'opinion que l'histoire littéraire nous a exprimé sur Marguerite de Navarre et cependant, tout en devant admettre cette sévérité, nous nous révoltons contre elle en nous souvenant, d'une part, de l'intense plaisir que nous eûmes à lire ces nouveaux poèmes et, d'autre part, en songeant au feu qui manqua à Marguerite de Navarre pour se hausser au-dessus de tous ses contemporains.

Voici le contenu des manuscrits découverts par M. Abel Lefranc et publiés par lui, *Des épîtres familières*, adressées par Marguerite de Navarre à sa fille Jeanne d'Albret, à l'abbesse de Fontevault, au protonotaire d'Arte. Grâce aux privilèges du genre, Marguerite exprime tantôt des idées plaisantes, sévères, tristes ou profondes.

Deux comédies: *Comédie sur le trépas du roi à quatre personnages c'est assavoir: Amarissime, Securus, Agapy, bergers, et Paraclesis.* Pan est mort. Pan, ainsi que dans les églogues de Marot, représente François I^{er}. Amarissime (Marguerite) se désole et les deux bergers tentent vainement de la consoler. Paraclesis survient et démontre à la jeune fille l'immortalité de l'âme. La vie éternelle et le ciel ont un recours certain contre toutes les tristesses. Dès lors, convaincue, Amarissime sent son affliction s'apaiser et son âme devenir confiante. L'action marche avec assurance, mais sans péripéties, vers ce dénouement d'une portée toute morale. L'influence antique se sent dans cette œuvre; les écrivains savent désormais, pour la mieux mettre en relief, enclorre la pensée dans une forme harmonieuse. La comédie entière semble un chœur disloqué; les sentiments ayant tous des élans lyriques s'expriment dans une grande variété de rythmes.

Comédie jouée au Mont de Marsan, à 4 personnages: la mondaine, la superstitieuse, la sage et la reine de l'amour de Dieu.

Cette comédie continue le genre des moralités, mais, tandis qu'au moyen âge ces dernières eussent mis en scène la Mondanité, la Superstition et la Sagesse, Marguerite nous offre des êtres qui vivent et ne représentent des vertus abstraites que par la portée générale de leur caractère. En ce sens, cette œuvre qui se rattache au passé, présage l'avenir, et il n'y a pas loin de ces personnages à l'*Avare* et au *Misanthrope* de Molière. La dévote et superstitieuse Marguerite confond ces deux qualités qu'elle condamne également. La dévote est orgueilleuse de sa piété, tandis que la mondaine est sensuelle, fière de sa chair, attachée aux seules voluptés du monde. Les pratiques de l'une sont aussi éloignées de la réelle ferveur que l'insouciance de l'autre. La sage le leur prouve en parlant noblement de la raison et des enseignements du Christ qui, avant toutes choses, a prêché la charité. Survient une bergère, rieuse et fleurie, dont les chansons exaltent l'amour. Les trois femmes la traitent d'insensée. Mais elle persévère dans sa folie et son chant, en s'élevant, prend une allure de plus en plus mystique. Elle célèbre enfin l'amour divin qui est comme l'aboutissement de toute tendresse terrestre. Dans ce poème se révèle l'influence

de la philosophie platonicienne et de la Renaissance. Sincèrement chrétienne, la piété de Marguerite s'allie au culte de la raison et, d'autre part, sa ferveur est ardente.

Cette œuvre au point de vue de l'art est belle. Elle vit, elle est débordante de vie. Son vers libre enlace si bien la pensée, suit si bien les mouvements du cœur, marque si bien les alternatives du sentiment, que l'on s'imagine voir se mouvoir les héros et leurs gestes souligner la vivacité des paroles.

Les Prisons de la reine de Navarre, poème allégorique. Un homme fut captif de l'amour, de la cupidité, de l'ambition, jusqu'à ce que son esprit, déçu de chaque maître auquel il s'est soumis, se tourne enfin vers Dieu. Parfois, malgré une affabulation gênante, la pensée de Marguerite de Navarre s'exprime librement. En décrivant le séjour de l'ambition, Marguerite nous peint la cour, et la connaissance qu'elle eut de ce monde prête à sa peinture un réalisme qui en fait le mérite. Mais le sujet général du poème est faux. A part les descriptions de la nature, qui ont de l'ampleur, et les analyses de sentiment où elle annonce Racine par l'importance qu'elle prête à l'âme au détriment des instincts, à part ces passages où Marguerite se libérait de la contrainte que lui imposait le sujet, les *Prisons* sont un fatras. Ces châteaux qui s'édifient et s'écroulent par magie, ces cachots, dont les piliers sont faits de livres superposés, tiennent de la féerie et leur surnaturel, qui n'a pas le charme de la fantaisie, est rebutant. Les allégories, cette fois, mises au service d'une pensée morale, sont des vestiges des romans merveilleux du moyen âge, tels que *Huon de Bordeaux*. Dans la dernière partie du poème, Marguerite se perd dans un vague mysticisme. Sa pensée confuse n'a plus de sens, n'ayant plus de forme.

Poésies lyriques. Dans une suite de dixains, Marguerite exprime encore une fois sa pensée favorite : l'amour charnel s'acheminant en se purifiant vers l'amour mystique. Dans ses dixains, comme en ses chansons spirituelles, se retrouvent des qualités de vie et de naturel. Sur un « son » populaire, elle brode un petit poème qui, dans son allure légère, nous peint les joies d'une âme qui a trouvé son contentement en Dieu. Côté parfois de hautes idées, le ton de la chanson s'élève parfois et, comme dans le chant XXVII, ses accents atteignent à la majesté.

Le navire. Ce poème a emprunté son titre au mot par lequel il débute. C'est un soliloque où Marguerite s'entretient avec elle-même des sujets qui la sollicitent : le bien, le mal, l'amour divin, le salut éternel. Style obscur.

Pour finir, une remarque : à propos des vers suivants, p. 42 :

Consolle toy, Amarissime chère,
Elève un peu ta morte et triste « chaire ».

M. Abel Lefranc met en note que ce dernier mot doit être une graphie de *chair* auquel, pour la rime et irrégulièrement, un *e* aurait été ajouté.

Nous serions tenté de voir en ce mot une graphie de *chère*, signifiant « air de visage » (latin : *cara*) et dont l'emploi se trouve encore dans l'expression *chère lie*. M. Lefranc, ayant étudié les manuscrits, ne dut se prononcer qu'en pleine connaissance de cause; cependant, il reste en faveur de notre opinion des probabilités très grandes.

LÉON PASCHAL.

Un article du « Temps ».

Un curieux article de M. Lindenlaub dans *le Temps*, de Paris, sur l'art et la littérature en Belgique. Au sujet des jeunes écrivains, M. Lindenlaub dit :

« L'un d'eux, critique et journaliste, mort jeune à la tâche,

M. Francis Naufet, a fait un dénombrement des œuvres et des hommes dans une *Histoire belge des lettres d'expression française*. L'école est d'hier et son histoire comporte déjà deux volumes. On sera tenté de dire que l'amitié a fait ici bonne mesure. Ne le croyez pas trop : mesurez plutôt la place que tiennent dans les lettres, en France même, Rodenbach, Maeterlinck, Verhaeren, évaluez les domaines bien à eux qu'ils ont ajoutés à notre domaine propre de sentiments, de visions et de pensées, familiarisez-vous avec les noms moins connus d'Albert Giraud, de Valère Gille, d'Iwan Gilkin, de Fernand Severin, de Georges Eekhoud, dites-vous qu'après ceux-là d'autres encore moudent au jour. Voilà la vérité vraie : c'est au point qu'ils suscitent maintenant chez eux et pour eux des éditeurs ! »

M. Lindenlaub témoigne une bienveillance singulière à M. Edmond Picard :

« On lui a reproché de changer souvent d'idée fixe et de défendre avec la même chaleur des opinions contradictoires : épris hier d'art d'individualiste, presque hermétique et aujourd'hui d'art collectif et social. Ces critiques si sûrs, paraît-il, d'enfermer la vérité dans un système, ne font pas attention qu'il n'est pas, pour le rôle que voulait jouer Edmond Picard, de plus précieuse lacune que le manque d'absolue doctrine, de plus heureuse inconséquence que celle de changer non d'idéal, mais d'idole. Qu'il soit remercié de nous avoir promené avec lui à travers toutes les recherches, tous les essais d'expression de la pensée et de la vie, au lieu de s'être érigé en dictateur de sa propre pensée ! Apprenons de ce loyal tâtonnement cette grande règle qu'il faut avoir épousé les idées pour avoir le droit de divorcer avec elles et qu'en esthétique la justice et la justesse ne s'acquiescent qu'au prix de beaucoup de sympathie et d'une curiosité que rien ne lasse. Qui veut être le héraut des efforts de ses contemporains, l'excitateur de toutes les bonnes volontés ne doit rien préférer, et croire à tout. Ses erreurs mêmes sont heureuses. »

Si les erreurs de M. Picard sont heureuses, M. Lindenlaub ne l'est pas moins ! Nous aurions mauvaise grâce à chicaner ces béatitudes. Mais, de bonne foi, avouez que si les variations de M. Picard ont pu contribuer au plaisir des esthètes, des amateurs, du public des frôleurs d'art, qui a besoin, peut-être, qu'on le conduise dans tous les sentiers et devant chaque parterre, sans omettre les petites pataugeades dans les fossés des plus heureuses erreurs, tous ces tâtonnements autoritaires ne peuvent qu'être nuisibles aux artistes. A peine quelques jeunes hommes ont-ils entrevu un idéal que M. Picard approche, conteste, attaque, et s'efforce de mettre en pièces la statue qu'ils ébauchent, la toile qu'ils achèvent, le livre qu'ils viennent d'écrire. C'est un destructeur. Il est, à l'heure présente, en Belgique, le pire ennemi de l'art et des artistes. Il stérilise. Il étouffe les germes, sous le fallacieux prétexte d'en apporter d'autres. Telle n'est point son intention, certes ! Mais telle est son action. Il perd tout ceux qui l'écoutent. Il ne leur permet point de fixer leur talent ; au contraire, il le volatilise et le réduit en fumée. Si la renaissance littéraire de notre pays, qui est l'œuvre de la *Jeune Belgique*, devait languir et périr, il devrait porter la responsabilité de ce désastre, car il a fait tout ce qui dépendait de lui pour empêcher notre génération de grandir.

Combien de jeunes peintres n'a-t-il pas égarés dans les folies du « pointillé », que son *Art moderne* lâche aujourd'hui comme une tentative avortée ! Combien de jeunes écrivains n'a-t-il pas successivement poussés vers le naturalisme, vers le symbolisme, vers le vers-librisme et tout le reste ! Il ne se contente pas de changer d'idole, comme dit M. Lindenlaub, mais emporté par le zèle d'un apostolat démoniaque, il exige que tout le monde change d'idole en même temps que lui. Et malheur à l'artiste qui entend rester fidèle au dieu qu'il s'est choisi ! L'*Art moderne* l'accablait d'avaries. Et l'on sait quel est le style aimable de M. Picard lorsqu'il cherche à « démonétiser » quelqu'un.

On comprend pourquoi la *Jeune Belgique* combat si vivement l'influence de M. Picard : on ne bâtit point sur la vase molle et fuyante ; or, M. Picard emploie toute son activité à empêcher la solidification du fond esthétique sur lequel nous voulons édifier

notre œuvre. Croit-on que ce fut en changeant tous les jours d'idoles et de principes que les auteurs de la Pléiade ont rajeuni la poésie française, que les poètes du commencement de ce siècle ont fait le romantisme ? Z.

Chronique littéraire

Chez nous, par ACH. MILLIEN, Lemerre, éd. — *Premières poésies*, par MARCEL FIORENTINO, 1 vol. de vers, Dupont, éd. — *Les Quatrains d'Al-Ghazali*, par JEAN LAHOR.

Je doute fort que les modernistes de la dernière demi-heure trouvent quelque plaisir à la lecture des vers de M. Achille Millien.

Le lyrisme en est arrivé aujourd'hui à la période de la tension la plus forte. Le rythme doit, paraît-il, avoir la même cause et produire les mêmes effets que la musique. Désormais le vers ne sera plus que la résultante d'une émotion désordonnée; il devra rendre les « secrets mouvements de la vie universelle. »

Les âmes sensibles à l'excès veulent être émues. Mais les procédés anciens ont, par effet de l'habitude, perdu leurs propriétés. Il faut des réactifs de plus en plus énergiques, des condiments de plus en plus épicés, des couleurs de plus en plus criardes, des métaphores de plus en plus boursoufflées. On n'accepte que la littérature émotionnelle et lyrique; la beauté d'expression a remplacé la beauté de composition. Avoir un beau style, c'est avoir des figures clinquantes. On ne juge plus une œuvre littéraire dans son ensemble, mais dans ses parties, dans les phrases et dans les mots. Si vous voulez être un grand poète, pas n'est besoin d'avoir une vaste conception poétique; ayez un beau vers, mieux que cela, une métaphore nouvelle, ou peut-être même un néologisme. Je sais des esthètes qui n'admirent Lafargue que parce qu'il a trouvé : *ennui-versel*.

Toutes ces qualités éminemment modernes, nous ne les trouvons pas dans le livre de M. Millien. L'auteur, d'ailleurs, n'en a cure. Déjà en 1835, dans *Musettes et Clairons*, il écrivait ceci : « S'il se trouve dans ses pages, un peu de poésie, il le doit à la contemplation de la nature ». La contemplation de la nature et plus spécialement du Nivernais, a toujours inspiré le poète. M. Achille Millien est un terrien, tout comme Brizeux, Theuriot, MM. François Fabié et Yves Berthou. Il a un attachement fervent pour le pays natal qu'il n'a jamais quitté. Un horizon intime borne ses pensées. Ne lui demandez pas la réalisation d'œuvres philosophiques, les rêveries profondes et troublantes, des frissons nouveaux. M. Achille Millien est tout simplement un poète campagnard :

Chez nous, en bonne terre, en terre nivernaise,
Quand le cœur des oiseaux chante au bois, qu'il est doux
De suivre les sentiers où s'empourpre la fraise
Chez nous!

Des rives de la Nièvre aux sources de l'Yonne,
Du val où l'Allier coule aux champs rocheux d'Ouroux,
Sous cent aspects divers la nature rayonne
Chez nous.

Horizons infinis, coquets vallons intimes,
Hameaux que baigne l'eau jasant sur les cailloux,
Bourgs fiers qu'on voit de loin droits et fiers sur leurs cimes,
Chez nous.

Le poète se promène le long des sentes nivernaises à l'heure où le crépuscule rose adoucit les horizons mélancoliques. Il se pénètre de la douce poésie des choses, il participe à la nature; interroge les chaumières, les vallons solitaires, le paysan qui passe sur la route, le ruisseau caché sous la verdure. Puis entremêlant des chansons populaires et des rondes enfantines, il chante très simplement.

Dans la préface de ses *Premières Poésies*, M. Marcel Fiorentino met le lecteur immédiatement au courant de sa poétique :

..... ne cherche pas dans mon livre
La rime trop voulue et la forme sans fond,
Ni l'art du psychologue ennuyeux et profond.
C'est mon âme qui parle et peu lui chaud la rime :
Ainsi faisait Musset, le maître incontesté.
Penser ce que j'écris est pour moi ce qui prime.
Et tout autre système est par moi détesté,
Mais le monde à mes yeux s'étant manifesté
Comme un monstre cruel qui trompe, pille, opprime,
A chaque vers un peu de mon cœur est resté.

Mais, puisque la rime lui chaud si peu, pourquoi M. Marcel Fiorentino écrit-il en vers? Son âme parle, dit-il; mais l'âme n'a pas, que je sache, l'habitude de s'exprimer en alexandrins, à moins d'être celle de quelque voyante. Et, dans ce cas, les vers sont bien mauvais. L'art est le produit de l'intelligence et non du cœur; Musset, s'il a été un grand sentimental, a été souvent un médiocre artiste. Que M. Marcel Fiorentino ne l'imite pas trop.

Comment passer de M. Fiorentino à Jean Lahor, sans faire un affreux coq-à-l'âne?

M. Henri Cazalis, appelé parfois Jean Lahor, et, plus anciennement encore, lorsqu'il publiait ici, à Bruxelles, *Jean Caselli*, est une des plus curieuses figures des *poètes mineurs* qui se rattachent au mouvement parnassien.

Licencié en droit, docteur en médecine, M. Henri Cazalis débuta par une traduction de chants populaires de l'Italie. Esprit curieux et chercheur, il étudia ensuite la littérature indienne, fit de la critique de peinture, mais surtout approfondit la philosophie de Çakia-Mouni. A cette source d'inspiration, l'on doit *l'Illusion*, le livre le plus parfait de M. Cazalis. Telles pièces : *Réminiscences*, *Les Harpes de David*, *La Magie de Salomon*, sont dignes de figurer parmi les fleurs de la poésie contemporaine. Mais cette gloire ne suffit pas au poète; le voici qui vient de publier une étude remarquable sur Burne-Jones et tout récemment un nouveau volume de vers intitulé *Les Quatrains d'Al-Ghazali*.

Al-Ghazali ou Gazzâlî était un philosophe arabe du XI^e siècle, un écrivain fécond qui a surtout traité des questions dogmatiques et morales, en sa qualité d'imam, c'est-à-dire de père de l'Eglise musulmane. Il n'a jamais écrit ou n'a pas laissé de vers, nous dit M. Cazalis dans sa préface. Cette assertion est en contradiction avec un passage de l'Étude de Schmolders, qui renseigne quelques vers de Gazzâlî, conservés en manuscrit dans une des bibliothèques de Paris. Mais ce détail est de peu d'importance. Le poète a imaginé les quatrains que le philosophe arabe aurait pu composer. Gazzâlî était un sage partisan du juste milieu, il condamnait aussi bien l'absence de tout désir que les désirs désordonnés. Inspiré par cette douce et bienfaisante philosophie, M. Cazalis (Gazzâlî) a laissé tomber de sa lèvre quelques vers suaves, d'une paresse charmante et d'une volupté délicate :

Avant que la Mort lève, inquiétant mystère,
Le rideau des secrets que Dieu cache à la terre,
Aime, et ne cherche pas d'où ton être est venu,
Ni ce qui doit l'attendre au fond de l'inconnu.

Offre tes soins, ta joue en flamme
Aux souffles de la nuit d'été :
Dans la nuit j'ai versé mon âme
Pour la mêler à ta beauté.

Au sein de l'Océan la goutte d'eau gémit;
L'Océan lui répond : « S'il est quelque distance
Entre nous deux encor, c'est ton cœur qui la mit :
Meurs, et tu seras Dieu, rentrée en ma substance. »

VALÈRE GILLE.

Memento

MM. GUSTAVE LAGYE, notre collaborateur, et Georges Garnir ont achevé la traduction d'une opérette viennoise, le *Marchand d'oiseaux*, qui a fait son tour d'Europe, sans s'arrêter jusqu'ici ni à Paris ni à Bruxelles. Elle sera représentée au commencement de la saison prochaine, en second, au théâtre des Galeries et montée avec un grand luxe de décors, etc. Cette opérette est due à un conseiller de la cour d'Autriche, commandeur de l'ordre de Léopold, M. Zelner.

BANQUET EUGENIO DE CASTRO. — Un banquet auquel *la Jeune Belgique* s'est associée par un télégramme, a été offert le 15 juin à notre collaborateur Eugenio de Castro, l'illustre poète portugais, par les « jeunes » Revues de Paris (*Mercur de France, Ermitage, Critique, Revue blanche*, etc.) et par un grand nombre d'artistes et de littérateurs français (notamment MM. Catulle Mendès, Raffaëlli, etc.), désireux de le remercier des grands services qu'il a rendus aux écrivains de langue française, en Portugal et au Brésil, avant et depuis la fondation de la revue polyglotte *Arte*, dirigée, comme on sait, par Eugenio de Castro, Manoel da Silva-Gayo et Louis-Pilate de Brinn'Gaubast. Ce dernier, en un grand discours a mis en pleine lumière le rôle du jeune poète par qui se trouve régénérée la poésie lusitanienne, et ouverte la route gœthienne du cosmopolitisme en art. Puis MM. Édouard Ducoté, parlant au nom des « jeunes » Revues, X. de Carvalho, représentant les deux plus importants journaux de Lisbonne (*O Seculo*) et de Rio-de-Janeiro (*O Paiz*); Henri Mazel, ancien directeur de *L'Ermitage*, où fut entreprise la popularisation de la littérature portugaise; Marc Legrand, traducteur en vers de plusieurs des poèmes d'Eugenio de Castro, prononcèrent des allocutions, dont le héros de cette petite fête sut les remercier de façon charmante.

Bref, un banquet vraiment intime, après lequel les grands quotidiens (*Figaro, Temps, Débats, Éclair, Gil Blas*, etc.), n'ont pas cru pouvoir s'abstenir de révéler au grand public le nom d'Eugenio de Castro.

ERRATUM. — Le dernier vers de la cinquième strophe de la *Poésie*, de M. Francis de Croisset, insérée dans notre dernier numéro, portait :

Heureux d'avoir troublé le sommeil de l'enfant.

C'est « Peureux » qu'il faut lire.

UN ARTICLE DE M. VERHAEREN SUR LA LITTÉRATURE BELGE. — On lit dans *le Soir*, sous la signature de PICCOLO :

« Dans la *Revue des Revues*, M. Verhaeren « s'inscrit » cette semaine l'auteur de longues pages sur la *renaissance actuelle des lettres en Belgique*. Cette étude est louable sur plus d'un point : elle estime comme il convient bon nombre de poètes et de prosateurs et elle est écrite — qui l'eût dit ? — en français compréhensible.

Ce qu'on peut reprocher au truculent chantre des *Villes tentaculaires*, c'est de s'être montré injuste et oublieux jusqu'à l'omission envers les anciens et les jeunes qui ne sont pas de sa chapelle. L'historien, en la circonstance, aurait dû dépouiller le vieil homme, le polémiste. Il a eu tort de continuer dans un grand *magazine* français le travail de courte échelle de règle

stricte dans les cahiers infantiles où la devise immuable est : Nul n'a de talent en dehors de nous et de nos amis.

M. Verhaeren a « sectionné » la masse de nos écrivains en deux groupes :

« N'ayant aucune tradition littéraire en leur pays, les uns se » réclament de la française, l'acceptent dans sa formule la plus » despotique et la plus discutable, et prétendent qu'on ne peut » s'en affranchir. D'autres, soutenant que seuls les artistes per- » sonnels comptent et que n'avoir pas de tradition est un avan- » tage, rejettent les entraves et n'ont d'autre dessein que d'ex- » primer l'empreinte du monde dans leur âme suivant les » modes qu'ils jugent les meilleurs. Ils ont assez confiance en » eux pour, au besoin, créer une forme spéciale d'expression » qui s'adapte à leur nature. Ils sont individualistes, comme » tels rythmeurs anglais ou américains.

» Ces deux courants antithétiques divisent surtout les poètes, » bien que les prosateurs, suivant la latitude qu'ils se donnent » pour l'admission de certains mots ou de certaines tournures » de phrase et surtout suivant leur nature originale ou servile, » puissent entrer et se classer, eux aussi, en ces deux » groupes. »

Naturellement, l'auteur se classe, lui et ses amis, dans le second groupe, le groupe des individualistes, des talents originaux, des génies, et rejette ses adversaires dans le troupeau des non-affranchis, des imitateurs, des serviles.

Eh bien ! franchement, ce n'est pas précisément par la prose accueillie à la *Revue des Revues* que cet arrêt « s'avère », pour parler comme M. Verhaeren.

Dès que M. Verhaeren renonce aux flandricismes, aux adverbes immenses et au facile rafistolage du « vieux français », il écrit à peu près comme tout le monde.

Sa grande originalité consiste ici à « préférer » *se prouve renseigné* pour « se montre renseigné », *préfère les signatures* pour « porte les signatures », *la Wallonie où programmat* pour la « Wallonie où écrivait », etc.

C'est là de l'originalité à la portée de tous ceux qui ont un dictionnaire analogique, et ses co-rédacteurs de *l'Art moderne* n'eussent certainement pas hésité à jeter sa tartine de la *Revue* au panier, malgré les paragraphes dithyrambiques qu'elle contient à l'adresse de M. Picard :

« Il a des ressorts d'âme et de cœur admirables. Il est inusable » de volonté et d'effort. Il est de fièvre incessante. Il avance et » devance toujours. Il s'appuie sur un essai avec autant de con- » fiance que sur un résultat. . . . »

» L'activité d'esprit d'Edmond Picard est prodigieuse. Il n'est » pas une manifestation humaine de générosité, d'intelligence, » de foi qui ne le séduise. Et la passivité étant contraire à toute » sa nature, sitôt qu'il aime ou déteste, il faut qu'il bouge. . . . »

Il est comme le Midi, té ! »

Bibliographie.

LA GRASSERIE : Etude de rythmique et d'esthétique; Du rôle de l'e muet dans la versification française. — PAPUS : Les rayons invisibles et les dernières expériences d'Eusapia devant l'occultisme. — J. VIANCY : Mathurin Régnier. — MARCEL PROUST : Les plaisirs et les jours, préface d'Anatole France. — LUCIEN PÉREY : Marie Mancini Colonna. — AD. FRANCK : Nouvelles études orientales. — HENRI LAVÉDAN : Les petites visites. — GEORGES BARRAL : Itinéraire illustré de l'épopée de Waterloo. — CH. D'HÉRICHAULT : Poésies complètes de Charles d'Orléans. — J.-H. ROSNY : Les Xipéhuiz. — HUGUES REBELL : Le magasin d'auréoles. — ALF. JARRY : Ubu roi. — LUCIEN DESCAVES : En villégiature.

En vente chez l'Editeur de la Revue

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime*. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique*, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00

DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés*. Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication*. 1891. In-8°, 72 pages 2 50

HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution*. 1889. In-8°, 32 pages 1 00

HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie*. 1893. In-8° 0 60

LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285)*. 1889. In-8°, 138 pages. 2 50

MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge*. 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00

MOULIN (O.). — *Travail et Capital*. 1892. In-8°. 0 50

PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes*. 1889. In-8°, 131 pages. 1 00

PELSENER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques*. 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00

SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale*. 1894. In-8°, 76 pages 2 00

WODON (Louis). — *La forme et la garantie dans les contrats francs*, étude d'histoire de droit. 1893. In-8°, 240 pages. 6 00

WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau*, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson, 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS

RELATIFS AUX

MYSTÈRES DE MITHRA

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION CRITIQUE

PAR

FRANZ CUMONT

professeur à l'Université de Gand.

FASCICULE I

TEXTES LITTÉRAIRES ET INSCRIPTIONS

In-4°, 184 pages. Prix : 10 francs.

FASCICULE II

MONUMENTS FIGURÉS (Première partie)

In-4°, 108 p., 124 fig. dans le texte et 3 planches en héliogravure. Prix : fr. 12.50.

FASCICULE III

MONUMENTS FIGURÉS (seconde partie)

In-4°, 175 p., 287 fig. dans le texte et 5 planches en héliogravure. Prix : 25 francs.

Le quatrième fascicule, complétant l'ouvrage, est sous presse.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à **soixante-quinze** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Povre (hiver); Marché aux Fleurs; Œufs, Crabes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N^{os} 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N^{os} 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier. de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N^{os} 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGÈS

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à **soixante-dix** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur.

Planches barrées après le tirage.

*Vieilles gloires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur
Le Marché du Mercredi — Le logis des sires de Gruthuse — L'Enclos du Béguinage — Vieilles eaux — La cour des Halles.*

N^{os} 1 à 4. Épreuves sur japon. *Vendus.*

N^{os} 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. *Vendus.*

N^{os} 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre : 35 francs. — *Il reste encore 8 exemplaires à vendre.*

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné.....
demeurant à..... rue.....
déclare souscrire un abonnement d'un an à la JEUNE BELGIQUE, à partir du (1)
..... et m'engage à payer sur présentation une quittance de la somme de
dix francs, montant du dit abonnement.

A....., le..... 189 .

(SIGNATURE)



SEIZIÈME ANNÉE

2^e SÉRIE. — TOME I

N^o 25

4 juillet 1896

LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

ARNOLD GOFFIN. — La Renaissance.

FRANCIS DE CROISSET. — Les « Frères d'élection » de Jean Dornis.

PAUL ARDEN. — Les Cœurs nouveaux (Paul Adam).

— Pingot et Moi (Art Roë).

Z. — La troisième génération.

MEMENTO.

BIBLIOGRAPHIE.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, *secrétaires*; tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin, *éditeur*, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS: Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Nelson Lekime, Jules Lemaître, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Pascha', Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895).
15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collection complète 75 00
Chaque année séparément est en vente au prix de 7 00
Le Parnasse de la Jeune Belgique, 1 fort vol. 7 50
Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 6 00
DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. 3 50
— *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
— *Edition ordinaire* 3 50
— *Quinze jours en Hollande*, prose 5 00
— *Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à*. 3 00 et 3 50
JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : *Les Complaintes*, l'imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féerique, les *Derniers vers*. 1 volume 6 00
— *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine 3 50
— *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* 3 50
— *Les Cantilènes* 3 50
— *Le Pèlerin passionné*. 3 50
— *Autant en emporte le vent* 3 00
STUART MERILL. — *Les fastes*. 3 00
— *Petits poèmes d'Automne* 3 00
HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* 3 50
GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. 3 50
EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
— *Une belle dame passa* 3 50
— *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. 3 50
— *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne*. 3 00
EMMANUEL SIGNORET. — *Lelivre de l'Amitié*, poème. 3 00
CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* 3 50
HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose 3 00
GUY ROPEARTZ. — *Adagiettos* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER
Secrétaires } FRANCIS DE CROISSET
 } ROBERT CANTEL

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

Monument Leconte de Lisle

Les amis et admirateurs de Leconte de Lisle ont entrepris d'élever un monument à l'illustre poète.

La *Jeune Belgique* recevra jusqu'au 10 juillet les souscriptions que ses lecteurs voudront bien lui envoyer. Ces souscriptions formeront une liste spéciale qui sera publiée dans nos colonnes.

LA JEUNE BELGIQUE.

La Renaissance.

Également consciencieuses et documentées, de récentes monographies (1) apparues presque simultanément, évoquent deux figures, on dirait mieux deux phases de l'histoire d'Italie : St-Bernardin de Sienne (1380-1444) et l'Arétin (1492-1556) : — la face et le revers d'une médaille frappée à l'image de la Renaissance !

On ne saurait rêver rapprochement plus disparate et, s'il semblait excessif de résumer leur époque en ces héros antithétiques, encore allèguerait-on, avec raison, que leur carrière, leur succès divergents doivent et peuvent servir à caractériser le siècle où ils florissent, d'autant plus que l'immédiate célébrité dont tous deux, le prédicateur et le publiciste, jouirent, démontre à quel point chacun d'eux se trouvait en communion avec ses contemporains.

La mission de St-Bernardin s'achève à une heure déjà dégénérée, aux confins presque de la pre-

mière Renaissance, au moment où la violence et l'exubérance des mœurs commencent à s'adultérer de perfidie et de vice : la liberté défaille, surtout s'affaïsse devant les princes indigènes ou exotiques ; la domination outrée, mais virile et saine des communes, va s'abdiquer bientôt entre les astucieuses mains des *condottieri* usurpateurs et des tyrans.

Après le grand labeur des deux siècles précédents, l'organisation et pour ainsi dire, l'invention artistique de l'Italie, le pays las, alanguï de prospérité commerciale et d'instabilité politique, incapable dorénavant du rude esprit de suite, du patriotisme foncier et obstiné du *popolo vecchio* florentin, regarde par delà les Alpes, vers les Barbares, les Impériaux et les Français : — Gènes s'est mise déjà sous l'onéreuse tutelle de Charles VI. Le sang ne coule plus dans les combats simulés des mercenaires, leurs batailles gagnées « sans coup férir », mais seulement, et à flots, au cours des discordes et des persécutions intestines.

Pourtant les âmes gardent cette vertu, sinon active au moins latente, qui les rend accessibles toujours aux objurgations évangéliques : St-Bernardin continue à Sienne le miraculeux apostolat de Sainte-Catherine, attire sur cette place célèbre, souillée par tant de massacres inouïs, toute la population de la cité, attendrie et réconciliée. L'influence pacificatrice, le sillon d'amour, de pitié, de concorde, indice persistant du passage du frère mineur au travers des villes divisées ; le gouvernement monastique de Savonarde à Florence, plus tard, prouvent la fécondité du terrain d'où, sous le soc des prêcheurs, jaillissaient de telles moissons de bon vouloir et de pénitence.

Cent ans après, la majeure partie de la semence ainsi jetée eut avorté ; les missionnaires attirèrent

(1) THUREAU-DANGIN. — *Saint-Bernardin de Sienne* 1 vol. (Paris, Plon). — P. GAUTHIEZ. — *L'Arétin* 1 vol. (Paris, Hachette.)

toujours les foules charmées, les saints soulevaient la même admiration, mais sans influence efficace sur la direction des esprits troublés par le spectacle et l'exemple de la corruption des hautes classes et des princes. Ceux-ci sous le masque, artificieux du paganisme avaient intronisé la licence; la forme de leur culte n'était point douteuse, d'ailleurs, car ils suivaient plutôt le cortège phallique de Dionysos que la théorie délienne! — Le raffinement grossier va offusquer et pervertir la vivacité ingénue des âmes; les artistes qui, auparavant, travaillaient pour les cités, les corporations, le peuple, œuvreront désormais pour les souverains et les favoris dont-ils s'entourent, sophistes, érudits, pédants, fétichistes de l'antiquité qui les nourrit. Aux merveilles, aux eulogies artistiques nées sous l'inspiration catholique, de sèches allégories vont succéder, de gauches figurations mythologiques, — et, ensuite, les fêtes voluptueuses des coloristes épicuriens de Venise.

Voici venir le triomphe physique de la couleur lustrée et de la chair, — de Titien, le compère de l'Arétin, au profit duquel l'aigrefin de lettres s'embusquera avec son escopette damasquinée, ses billets et ses pamphlets où les *concetti* effrontés et cyniques enjolivent le chantage.

La vraie Renaissance doit donc se situer du XIII^e au XV^e siècle, — de la fin de la prédominance impériale jusqu'au moment où les caractères et les énergies affaiblis abandonnent le pouvoir aux despotes ou aux étrangers, entre l'instant de la naissance du Dante et celui de la mort de Michel-Ange (1265-1563).

A la fin du xv^e siècle, l'évolution est presque accomplie : après un printemps incomparable, l'Italie a donné tout son fruit exquis d'art et de beauté, l'œuvre splendide existe, lyrique et plastique, à laquelle les années survenantes ajouteront peu de chose. Une nouvelle période alexandrine s'ouvre, vide de véritable enthousiasme, incapable d'inventer et de créer : les exégètes, les commentateurs, les compilateurs règnent sans conteste, adulés et glorifiés, accueillis par la même vogue exagérée que rencontrèrent, jadis, les rhéteurs et les philosophes grecs à Rome. Il semblait que la sagesse eût de nouveau abordé aux rivages italiens!

Les travaux des humanistes, certes, ne sont pas à déprécier; il convient toutefois de marquer que la plupart furent, sans plus, des éditeurs, des interprètes, des traducteurs — infidèles souvent et

incompréhensifs — coutumiers de grotesques et plates querelles alimentées par leur vanité, leur cupide outrecuidance et qui font songer plus souvent à Pétrone qu'à Platon!... Leurs livres personnels sont illisibles; l'insipide fatras, la lourde amplification des *Facéties* du Poggio peut servir de prototype à ce genre d'écrits et démontre à suffisance que l'extraordinaire réputation de leur auteur était toute d'emprunt.

Aussi la conception de l'antiquité élaborée par ces peu imaginatifs pédagogues était-elle aussi défigurée, à certains égards, que celle dont se nourrissait l'éloquence des clubs jacobins. Ne considèrent-ils point constamment l'architecture déjà disproportionnée des Romains, la sensuelle sculpture hellénistique, les copies des praticiens de la décadence comme l'expression première et parfaite de l'idéal grec? Ils poursuivaient des fouilles dans la Péninsule et jamais ne s'avisèrent qu'en Sicile, dans l'Italie méridionale, d'authentiques monuments doriens resplendissaient au soleil! — mieux, que le Parthénon, presque intact, érigeait encore au sommet de l'acropole sa couronne religieuse de statues!... Car l'honneur infamant de détruire le chef-d'œuvre sévère et lumineux de Phidias, respecté jusqu'alors par le temps — et les Turcs! — était réservé aux Vénitiens!...

Arnolfo del Cambio, Alberti, Brunelleschi, en grands artistes qu'ils étaient, mariant l'étude à l'inspiration, avec le sens divinatoire du génie, retrouvèrent l'eurythmie architectonique, et, conciliant la simplicité des formules antiques avec les nécessités actuelles, élevèrent les imperfectibles édifices dont s'enorgueillit Florence. La peinture et la sculpture, dont l'inépuisable fécondité, la souplesse et la verve prodigieuses se consacraient, depuis les origines, à illustrer les textes sacrés, témoignaient, sans imitation ni pastiche, d'une tradition peut-être inconsciente, de principes de beauté, d'esthétique si bien assimilés qu'ils semblent non pas acquis, mais héréditaires... Quand à la *Divine Comédie*, ne suffit-il pas d'en écrire le nom prestigieux?

Le sacrifice du Présent frémissant à la majesté morte du Passé, l'exaltation fanatique d'un Art, emblème adéquat d'une époque et, par conséquent, si admirable qu'il soit, inapte à représenter exactement la pensée d'une civilisation postérieure et étrangère, — l'aveugle engouement, provoqués par les humanistes, propagèrent des notions faussées, l'absurde et inique mépris de dix siècles d'ar

et de philosophie catholiques. Les « ténèbres du moyen-âge » furent découvertes, en réalité, au xvr^e siècle!

Tellement, qu'il a fallu quatre cents ans pour dessiller les yeux, rendre évidente la valeur des Primitifs italiens ou des Gothiques flamands et que l'on daignât regarder la Sainte Chapelle où Notre-Dame de Paris.

L'Histoire de la peinture italienne, de Stendhal, ne mentionne pas ou relègue dans la multitude anonyme, dans le vague embryonnaire de la gestation préalable, le grand nombre des précurseurs et des émules de Vinci, de Michel-Ange et de Raphaël qui, s'ils eurent une suite clairsemée et médiocre, furent précédés d'une procession éblouissante de maîtres.

A quel point la seconde Renaissance doit-elle répondre de la débilitation rapide et de l'âvissement des arts plastiques en Italie? et la greffe antipathique qu'ils subirent ne paralysa-t-elle point leur expansion naturelle? Quant à l'art français, roman et gothique, issu, parallèlement à la langue et aussi logiquement, des sources anciennes, développé jusqu'alors selon sa norme originelle, corrélatrice à la race, au climat, etc., il reçut une atteinte irréparable, car il se fut continué en œuvres différentes et plus belles, eût laissé à notre siècle l'architecture propre qui lui manque. Les dogmes faussés, les rubriques mal comprises de Vitruve régissent encore nos constructions modernes, se concrètent sous l'aspect incongru de bâtiments ridicules et composites; pourquoi, à leur exclusion, l'architecture, librement épanouie, poursuivant la même carrière que la langue, ne serait-elle point parvenue avec celle-ci à la maturité, à la sobre et haute magnificence du grand siècle?

L'idiome, organe trop complexe, auquel tout le monde collabore est, heureusement, peu susceptible de souffrir une contrainte théorique et par l'usage, rejette les superfétations et les germes contraires à sa contexture. De sa tonitruante voix narquoise, avec sa façon exorbitante et sans merci, Rabelais raille et parodie les logomachies des novateurs, les infusions et les modes helléniques dont le langage ne s'est approprié que quelques vocables moins hétérogènes.

• •

Le paganisme factice de la Renaissance a ses adeptes encore, et ses fervents, proportionné à la catégorie des intelligences qu'il sollicite, purement

formel et comme pathologique, chez les uns; expression extérieure, pour les autres, d'une grandiose nostalgie, d'une aspiration vers quelque éminente vie équilibrée, intellectuelle et sereine — et qui se suffirait à elle-même.

Mais comment supposer satisfaire les âmes accessibles à de tels enseignements par ce lointain idéal, qui, si excessive que soit l'admiration dont-il nous bouleverse, ne recèle plus les éléments de fortitude et de conviction que notre faiblesse réclame.

Un tel héritage spirituel se transformerait par la force inhérente des choses et du temps, dans la patrie même de son origine; bien davantage donc en d'autres latitudes habitées par d'autres hommes! Le paganisme atavique des Occidentaux ne serait-il pas, pour obéir à une régression rationnelle, celui de leurs ancêtres, hordes errantes parmi les lagunes bataves, les forêts belges ou germanes, poussées par leurs dieux hyperboréens et cherchant la joie et l'oubli dans leurs festins de viandes et d'hydromel?

Il paraîtra toujours singulier à une raison droite d'entendre parler de *néo*-chrétiens, comme s'il était de logique stricte de rattacher sa pensée à une espèce de panthéisme archaïque, très dissemblable probablement à l'hypothèse que nous nous en formons; — et, d'autre part, monstrueux et inadmissible de se relier à la moderne tradition théologique, d'une intarissable et convaincante beauté, et de laquelle l'Europe subsiste depuis mille ans!

Notre cerveau est saturé de catholicisme; sciemment ou malgré lui, il fonctionne d'après l'idiosyncrasie engendrée par ses antécédents. Les œuvres des générations nous entourent et nous dominent, puissantes, généreuses, persuasives, évidemment inspirées du Christ, prières sculptées ou peintes, oraisons lyriques, extases monumentales dont la forme splendide s'efforce d'incarner la sublimité essentielle.... Ou tiendrons-nous que l'humanité se fourvoie depuis dix siècles en attendant notre clairvoyance? les supprimerons-nous comme nuls et inexistantes, sans répercussion ni écho, — et, aussi, l'effort, les luttes, les souffrances des peuples, de millions d'hommes qui ont versé leur sang — et, dirait-on, leur âme! — pour perpétuer la trace de leur passage terrestre, léguer à l'avenir l'idée et la foi qui les enflamma...

La Grèce, elle aussi, trouva son apogée dans l'enthousiasme sacré, à l'heure où l'oracle de

Delphes régissait encore, vraiment, l'existence hellénique, induisait les cités à une politique nationale. L'art de Phidias est nourri de religion, d'une foi surnaturelle, erronée ou légitime, — en tous cas, d'une foi incompréhensible pour les incrédules, superstitieuse à leurs yeux, — stupidité, affectation, maladie et à laquelle ils décochent les plus acérées de leurs innocentes épigrammes...

Quel est, sinon la foi, le ressort, le mobile qui détermine l'artiste ? Non seulement la créance à telle doctrine, mais la faculté de s'abstraire, de faire abnégation de soi-même, de se sacrifier obscurément pour un motif désintéressé, supérieur à nous et en dehors, métaphysique, et qui attise notre ardeur et extase ?

N'est-ce point cette aptitude, dirigée selon la vocation diverse des esprits, qui donna à la Toscane et à l'Ombrie cette succession presque fabuleuse d'artistes et de saints dont les œuvres glorifient également le catholicisme ? La plus belle des rayonnantes fresques de la *libreria* du Dôme de Sienne, célèbre la canonisation de Ste-Catherine et, au premier plan, devant l'autel, environnés de prélats et de moines agenouillés, les bons peintres, ces nobles âmes joyeuses, Raphaël, Pinturicchio, se sont placés, le cierge à la main, comme les témoins éternels et irrécusables de la vérité...

ARNOLD GOFFIN.

Les Frères d'Élection (I)

par JEAN DORNIS.

Un décor sauvage. L'Albanie avec ses plaines où, sous les oliviers, des moutons paissent l'herbe rare, avec ses gorges mystérieuses cernées de rocs, avec ses torrents au-dessus desquels tournent en spirale des oiseaux découpés en fer de lance, velus comme des rats.

Le silence des bois et des eaux est peuplé de « vilas » qui sont des génies dont la puissance est redoutable. Les grand'mères, dans les villages, racontent aussi l'histoire de vampires qui, pour sucer le sang du cœur des vierges, prennent la forme de beaux jeunes hommes. Ils ont des dents de fer, mais leurs yeux sont doux.

C'est dans ce décor que s'adorent ou se haïssent les héros du livre de notre éminent collaborateur Jean Dornis : *Les Frères d'Élection*.

Car il n'est pas de place, en ces cœurs ardents, pour les sentiments intermédiaires.

C'est de l'amour ou de la haine, de la volupté ou du sang, et parfois, rendant la jouissance plus profonde ou plus âpre, de la volupté dans le sang.

Les hommes sont beaux et dédaigneux des femmes qu'ils traitent en esclaves.

Ils font le noble métier de la guerre, et avant d'aller combattre, les jeunes gens, deux à deux, se lient par le rite, devant les icônes.

Ainsi leur amitié devient sainte, car le pope les a bénis. Ils deviennent frères, frères d'élection.

Et c'est l'histoire de la Nouvelle qui ouvre le volume. Deux jeunes gens, avant de combattre les Turcs, se sont liés selon le rite : Alil et Danilo.

Alil a une sœur, Xenia, belle et jeune, à laquelle Danilo a promis le mariage, et déjà elle a brodé pour lui la chemise des fiançailles.

Mais maintenant, épouser Xenia, serait pour Danilo un inceste, et il part avec son frère d'armes, sans adieu.

Mais Xenia veut le rejoindre, et par des chemins inconnus, dans des nuits épaisses, vers des contrées nouvelles, faible elle va.

Et lorsque dans la nuit, à la lueur des torches, elle voit sur un char trainé par des bœufs, le cadavre de Danilo, sa raison s'égare et, se dirigeant vers son frère Alil, elle lui dit en souriant :

— Ce n'est pas toi... c'est Alil qui est mort ! Toi, mon Danilo, tu es libre ! Tu n'as plus de frère d'élection... tu peux tenir ta promesse... Quand est-ce, mon amour, que tu m'épouseras?...

La nouvelle que, parmi tous ces contes barbares et doux, je préfère, est *L'Édification de Scoltra*.

Laissez-moi, en quelques lignes, vous la dire. Je sais qu'elle perd de son charme le plus précieux ainsi résumée, mais l'idée en est si jolie !

Au temps de la grande puissance des génies, trois rois slaves, Vikasowitch, Uglieso et Gorco résolurent de bâtir une ville pour se garantir du danger des sortilèges et des invasions barbares.

On édifia à la fois les huit tours des quatre portes, mais chaque nuit la Vila détruisait l'ouvrage commencé.

Un soir, la Vila apparut au roi Vikasowitch et lui dit : Je veux la vie d'une de vos épouses adorées. Choisissez entré vous. Désignez votre victime. Mais il faut que demain vous muriez vivante celle de vos reines qui viendra surveiller le repas des ouvriers...

(1) Paris, Ollendorff, 1896, 1 vol. Illustrations de Myrbach.

Les trois rois jurèrent de ne rien dévoiler à leurs épouses et de laisser faire le destin.

Mais deux des rois furent parjures. Seul, le noble Gorco tint son serment.

Et ce fut Dorina, la plus jeune des femmes, qui allaitait encore son petit enfant Gianni, qui vint surveiller le repas des ouvriers.

Et vivante, sous les yeux de son mari qui sanglottait, on la mura.

Alors Dorina, voyant que personne ne la délivrerait, dit au maître maçon :

— « Radio, j'ai un fils que je nourris, un cher » petit enfant qui mourra si on le prive de sa » mère. Voici que le mur effleure mon sein et fait » jaillir le lait. Ne permets pas que cette douceur » se répande inutilement, mais laisse à la place de » mes mamelles une ouverture pour que mon petit » Gianni vienne y coller son visage et y boire la » vie.

» Comme elle l'avait voulu, on apporta l'enfant » à la muraille et, durant douze mois entiers, le » lait ne cessa pas de couler du beau sein ; de sorte » que l'enfant put se nourrir.

» Encore aujourd'hui, après tant de siècles » écoulés, les femmes du pays qui voient leur lait » tarir viennent en pèlerinage jusqu'aux portes de » Scoltra.

» Elles appuient aux murailles leurs gorges » nues, elles invoquent la mère de Gianni. »

Quel livre charmant ! Sous la sobriété du style tremble une émotion tantôt ardente et tantôt douce ; les mots sont simples et les phrases onduleuses et se rythment ainsi que des vers.

J'ai entendu cette prose chanter sur les lèvres de l'auteur, alors que Paul Ollendorff ne l'avait pas encore publiée.

La voix cadencait les phrases, et cette simplicité et cette musique avaient un parfum sauvage et tendre, si frais ! J'avoue avoir eu peur d'une désillusion en ouvrant le volume.

Je redoutais cette matérialisation du livre en illustrations de Myrbach. Mais tout de suite j'ai été repris par le charme du style et les illustrations étaient faites avec tact.

Aujourd'hui, peu d'écrivains savent en France manier la *nouvelle*. C'est une chose si délicate, il faut tant de qualités françaises — et les qualités françaises sont rares aujourd'hui.

La phrase doit être précise, le mot juste, les détails sobres — et l'émotion doit y vibrer.

Toutes ces qualités, je les trouve dans le livre de Jean Dornis. Le style est pur, tel un beau marbre — un marbre sous lequel on sentirait battre un cœur.

FRANCIS DE CROISSET.

Les Cœurs nouveaux

par PAUL ADAM. (Paris, Paul Ollendorff. 1 vol. 1896.)

Cœur d'universel amour, de compatissante et illusionnante tendresse altruiste. — Cœur inconsciemment ravi par le prestige d'emphase émanant de tous les enthousiasmes, de toutes les utopies fraternelles éclos en un singulier esprit philosophique, en une âme navrée aux déboires d'une douloureuse affection de jadis...

Ils sont deux ; et, par un étrange contraste, l'un veut être mort, l'autre n'a point battu encore. L'un, celui de Karl de Cavanon, s'ulcéra naguère aux désespoirs d'une intense passion qui le voua aux ironiques dédains d'une courtisane trop adorée et, toujours meurtri de cette douleur, il éparpille aujourd'hui tous ses trésors d'amour sur les infortunes, les labeurs trop rudes, les existences trop malheureuses.

L'autre, au contraire, celui de Valentine Cassénat, une mignonne créature, très autoritaire et nerveusement despotique, que tout égaie dans la vie, pas jolie, mais étrangement captivante, pas méchante, mais mutinement railleuse, volontairement rebelle à vouloir supposer que quelque chose doit chez elle battre là, à gauche, sous le corsage de son amazone de drap gris. — Tu n'as donc pas de cœur, Valentine ? lui demande-t-on. — Pas ça, mère ; je sais pas où ça niche ! — L'autre, insensiblement, se laisse surprendre à aimer le pauvre utopiste...

Tout d'abord, Valentine en veut à Cavanon d'avoir pu faire naître ces sentiments, elle s'exaspère à l'idée de devoir s'immiscer dans son cœur à la place de Maria Pia, la courtisane d'autrefois. Mais elle s'excuse et se leurre en espérant encore que ce n'est pas Karl, mais sa bienfaisance infinie qui l'attire, que c'est au spectacle d'une nature, factice, il est vrai, mais fertilisée de par la seule volonté de Karl, au spectacle de la vie multipliée qui surgit de tout le mouvement, de toutes les fécondantes ardeurs, qu'elle se dépouille, enfin, de toute son extériorité insouciant et mutine : « En soi elle pressentait aussi une sorte de germination. » Non, croit-elle, ce n'est pas Karl qui la passionne, elle aurait honte, lui semble-t-il, d'aimer « un bateleur, un homme qui parle devant la vie comme devant » un décor de baraque, un prince de tréteaux ! » Et son amour, lorsqu'elle s'avoue qu'il va bien au mélancolique penseur, à l'apôtre obstiné et non à l'enthousiasme de ses œuvres, elle n'ose le lui dire par fierté, par orgueil mondain, par peur de l'opinion qui surgira autour d'elle, par crainte aussi de rencontrer chez Karl une indifférence humiliante peut-être...

Enfin, devenue disciple, mais moins éblouie, des rêves de Cavanon, elle se confie à Marthe Gresloup, la tante du jeune homme, son initiatrice aux vastes conceptions de fraternité universelle, sa consolatrice des afflictions de la vive douleur que lui laisse le souvenir affolant de Maria Pia. De concert, les deux femmes, pures et si belles incarnations de la plus attachante tendresse, car l'amour s'anoblit dès lors d'un apostolat de toute une résurrection envers le douloureux désabusé, jouent la comédie qui fait de Valentine une parfaite ouvrière du phalanstère dans l'organisation duquel Karl de Cavanon exacerbe ses volontés d'humanitaire secours à la plèbe. Et la jeune fille, émue à son tour par l'enthousiasme que fait naître en elle l'œuvre splendide, s'extasie devant les utopies grandioses. Et

son amour ne s'attache plus à la possession du cœur de Karl, il s'étend sur le rêve entier du penseur, de ce Tolstoï qui, de saviour, serait devenu casseur de pierres; dans son espoir de maternité, ce n'est pas la joie de tendresse qu'elle se réjouit de trouver en un fils probable, mais l'attente d'un être libérateur, d'un enfant-prophète qu'elle appellerait Jésus et qui serait le miraculeux et bon rédempteur...

Après la sûreté, la rectitude, l'inévitable de cette impérieuse prise de possession du cœur de Valentine, nous devons nous étonner de l'indécision où nous restons devant l'idée cependant dominante du roman. Le fougueux et flagellant auteur du *Mystère des Foules*, du *Cuivre*, de la *Force du Mal*, nous montre Karl de Cavanon blessé dans un intense amour, espérant rasséréner ses douleurs dans une affection immense de tous, dans le secours des infortunes, le soutien des faiblesses, la réhabilitation des égarements. Mais il voit échouer ses illusions de charité, de paix et de bienheureuse rédemption dans le mépris des ingratitude. L'amour universel, pas plus que l'amour individuel, ne lui est propice. En Maria Pia et en la plèbe s'incarnent pour lui les mêmes hontes, les mêmes infamies, les mêmes trahisons de courtisane. Désabusé, il ne veut plus croire en aucun espoir ni ambitionner aucun bonheur d'attachement ou de reconnaissante tendresse. C'est ce qu'il laisse entendre lorsque Valentine est prête pour son premier aveu qu'elle tait par sot respect humain.

Eh bien! nous ne savons si l'auteur veut l'admirer ou le ridiculiser, ce rêve illusionnant du patron secourable, du bâtisseur de ruineuses chimères, payé de mépris et d'insultes.

Car, tantôt, il s'enthousiasme pour l'utopie humanitaire que je considère, moi, comme le plus néfaste désastre d'art, rêvée par ce sophiste libertaire de Karl de Cavanon! Où la beauté, où les charmes, où l'esthétique des sites et des mœurs lorsque la nature et ses joliessees d'imprévu et de spontané, lorsque les attraits des coins pittoresques, des vieux murs matelassés de lierre, des maisons blanches badigeonnées de grand soleil, lorsque le légendaire tableau champêtre des labours, des fenaisons, des moissons, des chars fleuris escaladés par les filles chantantes auront fait place dans les campagnes aux halles d'acier émigrées des faubourgs, aux pavillons de verre et de fer, aux pinacles de faïence, aux ogives de métal, aux arcs en plein cintre polychromés de céramiques, aux dômes, aux tours, à toute l'odieuse symétrie des phalanstères, des maisons de métiers, des ouvriers, des édifices où s'engrènent les rouages des coopérations de cités ouvrières. Et quelle profanation de plus que des braillards hurlant en impies cacophonies des sonnets de Baudelaire sur des thèmes de *Parsifal*!!!

Tantôt aussi, M. Paul Adam montre le péril de ces organisations utilitaires. Ce sont les femmes dont les loisirs sont occupés à mimer l'épisode d'Endymion et de Diane sur un théâtre magnifiquement agencé et que, seul, « l'orgueil de paraître en splendides costumes, pour l'approbation des compagnes, incite à la culture d'un art. » Ou bien « sur les visages il se manifestait plutôt une résignation, comme devant un inévitable ennui, qui passerait. »

Mais, ce résultat : l'orgueil, l'ennui et, en d'autres occasions, le vol, la paresse, l'obscénité même, c'est la condamnation du trop beau rêve, — rêve, oh! oui... Et le peuple, en fin de compte, laissez-le dans sa misère et ses douleurs et « si vous tenez à faire son bonheur, dit Karl de Cavanon décillé, saoulez-le... et il vous fêtera en vomissant. »

C'est la même idée de lutte impuissante contre la stupidité routinière et la méfiance mauvaise des plèbes que M. Paul Adam, magistralement, montra dans un précédent livre : la *Force du Mal*. Et comme Jean Stival se console et se reconforte dans un délicieux amour, Karl de Cavanon veut oublier son funeste passé, renier ses folles utopies et il s'abandonne aux toujours

éternelles tendresses du cœur : « Moi, je ne te mentirai pas », lui murmure Valentine, apaisante et prometteuse de bonheur.

Je ne puis terminer sans admirer, une fois de plus, le style flagellant et nerveux de ce joyailler du Verbe qu'est M. Paul Adam dont l'orfèvrerie se détériore parfois, hélas! de quelques fausses pierrés, de quelques paillettes de clinquant — telles des figures dont la vigueur va jusqu'à la crispation douloureuse : les engins d'agriculture mécaniques sont pour lui comme un « bétail de métal ». Il voit passer des soldats « muselés de jugulaires, attelés par des courroies aux gibernes, aux havresacs ». Et, d'autres fois, c'est le firmament qui lui semble tomber *verticalement* sur le bois, comme une vitre.

Mais que font quelques images plus ou moins exaspérées en un livre où, triomphalement, s'érige l'*Idee*?

PAUL ARDEN.

Pingot et Moi

par ART ROË (Calmann Lévy, 1 vol. 1896)

L'esprit de famille, fait dans la société surtout d'attachement et de tendresse, doit être plus vivace et plus intense encore dans l'armée où l'affection se double de l'autorité du chef et du respect du subordonné. Et c'est l'inestimable vertu de l'état militaire de donner à la sympathie mutuelle qui en est le principal fondement une allure de virilité, de faire belles et fortes les joies, vigoureuses et, sans rien d'efféminé, les douleurs. Un auteur militaire que je tiens pour un des plus profonds esprits, tout autant que pour un des plus délicieux écrivains de son époque : Paul de Molènes, a dit qu'il « défiait bien tous les » René, tous les Werther, tous les Obermann de poursuivre leurs langoureuses amours avec les chimères derrière dix » tambours qui battent la charge. »

Quant à M. Art Roë il ne s'interroge pas, il ne demande point la raison des choses à ceux qui sont autour de lui, il ne discute point, il considère et parle. C'est le spectateur ému de l'affection inattendue qu'il rencontre parmi ces cœurs tout rudes et neufs de paysans venus un beau jour à la caserne et qu'une adroite discipline teintée de reconfortante sympathie a fait s'épanouir, très naïvement attendris et servilement attachés. C'est le chef novice qui se trouve à la tête de ses hommes, investi d'une autorité, brusquement élu leur éducateur, leur guide et qui comprend tout ce que sa mission a de noblesse et de délicate difficulté : il en ressent une fierté, un grand amour des humbles qu'il ne peut taire ; il nous dit tout son orgueil de ce véritable attachement aveugle que lui a voué un gars de rude sauvagerie qui se met à l'aimer mieux qu'un fils son père : et c'est, émaillé de quelques produits d'école, de camp, de caserne, de manœuvres, le récit, publié sous forme d'un très attachant journal d'une année, des dévouements du bon canonier Pingot et de ses propres instants d'émotion et d'expansion que M. Art Roë nous conte en une langue aussi disciplinée que devait l'être celle d'un aussi parfait soldat.

PAUL ARDEN.

La Troisième génération

Dans son article sur la littérature belge, (*Revue des Revues*) M. Verhaeren fait l'éloge des collaborateurs de nos petites revues d'avant-garde. C'est la « troisième génération ». Elle admire beaucoup M. Verhaeren et combat pour la cause du pseudo-vers-libre. M. Verhaeren lui rend sa politesse (jusqu'au banquet exclusivement) et dit : « De quelques-uns de ces jeunes gens on est sûr. Ils recueilleront la succession des aînés avec

» fierté et dévouement. Ils ont déjà l'allure de gens qui savent ce qu'ils veulent et le prouveront bientôt. L'art vivant et clair les séduit et ils marchent gaiement par les routes vers lui.»

Faudra voir. Jusqu'à présent la plus grande originalité des jeunes gens de la suite de M. Verhaeren a consisté à marcher derrière les uns plutôt que derrière les autres, mais, en fin de compte, à suivre.

Ils suivent les protagonistes du pseudo-vers-libre. Ils éprouvent pour ceux-ci, et particulièrement pour MM. Verhaeren, Vielé Griffin et Macterlinck, un enthousiasme ardent; mais on ne voit pas ce qu'ils apportent de neuf. Ils mettent plus de gaucherie que leurs aînés à commettre les mêmes fautes; voilà tout.

Quand la génération de MM. Kahn, Vielé Griffin et Verhaeren entreprit la croisade en l'honneur du pseudo-vers-libre, elle avait du moins découvert quelque chose: une méthode de faire des vers en prose et de travailler énergiquement à la décadence de la poésie française. La troisième génération n'a rien trouvé du tout; elle copie la deuxième et lui emprunte ses procédés.

Pour des jeunes infatués de leur originalité, c'est pauvre. La couvée de M. Verhaeren porte le plumage du vers-librisme. Elle n'est pas même capable d'inventer quelque faribole nouvelle.

M. Verhaeren a raison de dire de ces jeunes gens: «ils recueilleront la succession des aînés.» Rien de plus, en effet. C'était bien la peine de s'insurger contre la tradition!

Z.

Memento

DÉCORÉ PAR PERSUASION. — La revue qui a organisé le banquet Verhaeren publie la note que voici:

«L'ordre de Léopold fut récemment honoré par la nomination d'Emile Verhaeren parmi ses chevaliers. Le poète, averti de la chose au dernier moment, s'en alla aussitôt protester de toutes ses forces chez le ministre même, malheureusement, son nom étant donné au *Moniteur*, il n'y avait plus rien à y faire. Verhaeren se soumit, mais sans ajouter, comme de juste, la moindre importance à ce bout de ruban rouge.»

Qu'est-ce que cela veut dire?

Veut-on insinuer qu'un ministre conservateur pousse si loin l'admiration des poètes anarchistes, qu'il les décore malgré eux?

On fera difficilement avaler au public une coulèuvre de cette dimension. Il est d'usage, avant de décorer quelqu'un, de l'avertir et de le pressentir au sujet de son acceptation. Personne ne croira qu'une exception à cette règle ait été faite en l'honneur de M. Verhaeren.

Un journal, la *Flandre Libérale* a d'ailleurs donné au sujet de cette décoration des détails curieux qui n'ont pas été démentis: la personne qui a demandé au ministre de décorer M. Verhaeren aurait, dit-on, surpris la foi et la bonne foi de M. Schollaert et lui aurait fait lire seulement les... *Moines!*

Au surplus, s'il était vrai que M. Verhaeren n'eût pas le désir d'être décoré, il pouvait, en dépit de tous les *Moniteurs* du monde, refuser la décoration. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait, si l'historiette de l'*Art Moutard* est vraie? Il ne l'a pas fait. Son attitude panachée, mi-anarchiste, mi-royaliste, mi-intransigente, mi-officielle, appartient légitimement aux sourires et aux polémiques.

Mais on se demande dans quel but l'*Art Moutard* insiste sur des incidents qu'il vaudrait mieux, pour les intéressés, laisser tomber dans l'oubli.

CUEILLI dans l'*Art Moutard* cette profession de foi... littéraire??? «Ce poète que nous voudrions tant aimer puisqu'il chante avec nous selon la vie, selon la sainte matière et la sainte anarchie!»

Allons, un bon mouvement sénatorial... et le petit sera décoré!

M. FRANZ FOULON publie dans la *Revue de Belgique* une étude intéressante sur *Rome*. Nous en extrayons le passage suivant où il est fait justice des prétentions de M. Zola à «faire de la vie»;

«Si nous formulons ces critiques, c'est qu'on nous a présenté *Rome* comme n'étant pas seulement une œuvre de pure imagination, mais qu'elle met en scène des personnages encore vivants, non pas même en les couvrant d'un voile transparent comme dans les romans à clé, mais en respectant leur complète identité. La papauté évoquée dans le livre n'est pas une conception symbolique, issue du cerveau de l'auteur, reconstituée par des observations multiples sur des sujets divers et rapportées toutes à une fin déterminée; Zola a voulu nous montrer le sacré collègue actuel en action. Selon un mot qui lui fut cher, il a voulu donner un document à son siècle. Nous n'irons pas jusqu'à dire que c'est là une littérature puérile qui, voulant éviter les erreurs de l'imagination, y retombe à chaque pas, et, visant à nous dépeindre la réalité, s'en écarte à chaque instant. Mais je crois que jamais n'est apparue plus vaine la conception que M. Zola a prétendu nous imposer autrefois du roman moderne, à l'époque où il se moquait si agréablement du roman idéaliste où l'on entassait «tout ce qu'on peut imaginer de plus fou et de plus riche, toute la fantaisie d'or des poètes». Le moindre porporato romain qui voudrait nous laisser un jour ses mémoires secrets, même dépourvus de toute splendeur de style, apporterait à son siècle une autre valeur de documentation que les combinaisons arbitraires de M. Zola. Un roman — et c'est ici la grande erreur de M. Zola — ne peut vivre que comme œuvre d'imagination. Comme «document» sur l'époque, il sera toujours en dessous des mémoires, des procès-verbaux d'enquête, des annales judiciaires ou administratives. D'ailleurs, c'est à ces sources mêmes que M. Zola — de son aveu — va puiser les éléments dont il a besoin pour établir le cadre, le fond et souvent même la trame de son roman. Nous sommes loin de lui en faire un grief, mais nous ne pouvons partager l'importance et la valeur qu'il paraît attacher à ce simple travail de compilation, de coordination et de vulgarisation, qui, pour ceux qui plus tard auront besoin de données précises sur ces matières, sera toujours suspect, précisément à cause de l'imagination que le romancier le plus réaliste ne saurait dépouiller tout à fait. Ceux-là retourneront aux mémoires, aux procès-verbaux d'enquête, aux annales judiciaires ou administratives, et le travail de M. Zola restera ainsi complètement nul au point de vue de l'apport «de choses» qui a été son ambition. M. Zola veut «faire de la vie», comme il le disait encore dans un récent article où il a entrepris la défense de son livre. Eh! qu'il nous fasse de la vie avec son imagination, avec sa pensée, avec son rêve; mais qu'il n'ait pas la prétention de faire une vie qui doit effacer, anéantir, remplacer la vraie Vie. Pendant que M. Zola nous dépeint son Léon XIII de convention, le vrai Léon XIII va, vient, mange, dort, pense et écrit. Faire de la vie! Mais M. Zola ne peut pas faire que la vie ne soit pas. Léon XIII n'aura-t-il existé que parce que M. Zola nous l'aura dit, ou parce que réellement il aura été le chef de la catholicité à la fin du XIX^e siècle? Au fond de cette manie de la réalité minutieuse, de l'actualité imminente, il y a un intérêt palpitant qui enchaîne le lecteur, mais il y a aussi toujours une duperie, parce que la fantaisie du roman ne perd jamais ses droits. Il y a quelque chose qui est plus vivant que les livres de M. Zola, c'est la vie elle-même qu'il prétend refaire et corriger. A la

vérité, pour faire de la vie il n'a pas même besoin d'écrire, il n'a qu'à se laisser vivre — et nous en faisons tous autant. »

Et M. Foulon termine en disant :

M. Zola s'est naguère beaucoup moqué de la science de M. Renan, — sur quoi nous ne le chicanerons pas, — mais il s'est aussi moqué de son style, ce qui est infiniment plus grave. Pour lui, M. Renan n'était qu'un rêveur, qui se bornait à habiller les vérités scientifiques de poésie et de rhétorique. « M. Renan, a-t-il écrit, est un de ces poètes de l'idéal qui suivent les savants en trainant la jambe et en profitant de chaque halte pour cueillir quelques fleurs. » Remplacez le nom de M. Renan par celui de M. Zola, effacez les savants et mettez l'actualité à la place, et vous aurez un portrait exact du maître de Médan.

ON LIT dans la *Critique* :

Le *Classicisme* s'est établi pour certaines revues ayant ouvert la route contre l'hostilité des publications mondaines destinées au nombre.

Elles posèrent le principe du droit d'être et manifester des juvéniles énergies; elles renversèrent par leurs précieuses bibliothèques, la honteuse exploitation des requins de boutiques; par leurs Salons elles libérèrent le peintre de la tyrannie des Expositions officielles; leur œuvre marque et aujourd'hui elles sont les bases sur lesquelles chaque jour viennent s'édifier les nouvelles tentatives. Il ne sera donc plus indispensable dans cette rubrique de parution intermittente d'opérer le rappel régulier des *revues classiques*, nous chercherons plutôt à déterminer les groupements des activités en Paris, province ou extérieur, pour la lutte morale, à indiquer l'évolution des idées et de l'art, sous l'influence des causes générales.

Désormais classique, le *Mercur de France* qui développe un format déjà volumineux; classique la *Revue blanche*, où se revirginise M. Laurent Tailhade échappé de la spelunque journalistique; classique l'*Ermitage*, avec son nouveau pilote M. Edouard Ducoté; classique la *Plume*, où M. Adolphe Retté lance des pavés éreinteurs dans le palais de gloire de M. Stéphane Mallarmé...

Ceci est fort amusant; car le *Mercur de France* et la *Revue blanche* prônent le pseudo vers-libre, l'*Ermitage* va le prôner et la *Plume* l'a parfois excusé.

Comme *classicisme*, ce n'est guère pur!

UNE AMUSANTE FANTAISIE lue dans le *Procope* :

DU VERS TROP LIBRE.

La muse
De Francis Vielé-Griffin
Est une aigrefine
Qui ne veut rien savoir des us
Et coutumes ordinaires;
Les vers
De Régnier — non le Mathurin —
Sont remplis de licences,
A mon sens,
Qui témoignent de leur ART ÉTEINT.
Le chef des Odeurs Suaves,
Pour que le bourgeois en bave
Comptent pour rien les pieds.
— O vile odeur du bottoxyde de gendarmium! —
Et de fait le Bourgeois Gentilhomme
Quand il disait;
« Nicole apporte-moi mes pantoufles et me donne mon bonnet! »
Ne croyait pas dire un vers à la Henri de Régnier.
Ma foi! c'en est assez;
Je veux passer le Rubicon
Et vous dire ma pensée
En un vers frappé sur l'enclume,
Leurs vers sont par trop... comme la lune.

A. MARIO.

M. VERHAEREN JUGÉ EN FRANCE. — Voici ce que publie la *Revue générale internationale*, à propos de la récente publication des *Poèmes* de Em. Verhaeren :

« Dans ce volume touffu et belge, il y a certes du talent, trop de talent! et des idées en masse, et des images, belles ou ingénieuses, à foison, et de beaux vers prodigués, jetés à pleines mains. Pourquoi donnerait-on tout cela pour quelques strophes de Heine ou de Verlaine? C'est qu'à cet entassement, à cette orgie d'images, il manque de l'air, de l'atmosphère et aussi cet « ordre secret » que cherche instinctivement le vrai artiste.

» Ici point de valeurs : chaque vers sort de la page avec ses airs de dire : Regardez-moi ! Puis ce sont des méconnaissances du rythme, insupportables à un cerveau latin, des gaucheries dans le choix des néologismes, des affectations voulues, des contorsions affolées de snob de lettres, une terrible acrobatie poétique... et quoi de plus triste qu'un clown qui manque le saut périlleux. »

Ces critiques ne concernent que *le Bord de la route*, *les Flamandes* et *les Moines*. Nous voudrions voir l'auteur de ces lignes en tête à tête avec *les Villes tentaculaires*.

LES DROITS D'AUTEUR DE WAGNER. — Malgré l'immense, — et tardif, — succès des chefs-d'œuvre de Richard Wagner, on aurait tort de s'exagérer les bénéfices que les droits d'auteur peuvent assurer à ses héritiers. Non seulement la plupart des théâtres d'Allemagne ont, du vivant du maître, acquis à forfait, pour un prix dérisoire, l'autorisation de représenter indéfiniment quelques-uns de ses ouvrages; mais le Hoftheater de Munich, qui depuis plusieurs années, a pris l'habitude de jouer tout le cycle wagnérien, n'a pas un pfenning à payer de ce chef; en voici la raison. Les représentations de *La Trévalogie* à Bayreuth, en 1876, s'étant soldées par un déficit de 250,000 marks, Wagner fut obligé de vendre tout les décors et accessoires, et de faire à la caisse royale de Bavière un emprunt garanti par la cession de tous ses droits sur l'exécution de ses ouvrages à Munich; à l'heure actuelle cette dette n'est pas encore amortie. Ceci n'a point empêché quelques députés bavarois, pendant la dernière discussion des crédits affectés à l'Opéra royal de Munich, de s'élever en termes très violents contre la concurrence et les prix très élevés du théâtre de Bayreuth.

La chose est d'autant plus singulière que le théâtre de Wagner est une entreprise privée, qui ne touche aucune subvention et qui dépense à peu près tous ses revenus. Depuis 1882, chaque année de représentations a laissé un bénéfice moyen de 50.000 marks, mais le fonds de réserve ainsi constitué vient d'être entièrement employé à remonter à neuf l'*Anneau du Niebelung*, et le produit des représentations de cet été couvrira à peine les frais courants de l'exploitation. D'autre part, il n'est pas inutile de rappeler que les héritiers du maître ont refusé une somme de deux millions que leur offrait un impresario pour avoir le droit de représenter *Parsifal* : ils ont craint que cet ouvrage, une fois exploité commercialement, ne tardât pas à être interprété d'une façon banale et peu conforme à son caractère. C'est là un exemple assez rare de désintéressement artistique.

Bibliographie.

Feuilles détachées de JOACHIM DE ARANJO; traduction d'ACHILLE MILLIEN. — H. HARRISSE. L'abbé Prévost. — L. MARILLIER. La sensibilité et l'imagination chez Georges Sand. — CATULLE MENDÈS. L'Homme orchestre. — JEAN RAMEAU. Ame fleurie. — RICHARD WAGNER. Les Maîtres chanteurs, par LOUIS PILATE DE BRINN-GAUBAST. — RICHARD WAGNER. L'Anneau des Nibelungen. Guide musical par HANS DE WOLZOGEN. — HENRICK IBSEN. La Comédie de l'Amour. — GYP. Bijou.

cruels que Platon, ils nous rejetaient de leurs cités, couronnés d'épines, à moins que, bouffons modernes de la reine Multitude, nous n'acceptions de versifier Karl Marx ou Kropothine.

C'est dans le sens des idées de M. Vielé-Griffin que nous avons toujours défendu, à la *Jeune Belgique*, l'art pour l'art. Nous nous réjouissons de voir aujourd'hui le critique littéraire du *Mercur de France*, d'accord avec nous sur ce point.

COMMENT M. SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER PLEURE DEVANT UN DÉJEUNER. — On peut lire ça dans le *Livre d'Art*. Il s'agit de Bernardin de Saint-Pierre déjeunant chez J.-J. Rousseau. Voici comment M. Saint-Georges de Bouhélière sanglote cette aventure :

— Ici la scène devient pathétique à pleurer. — La blanche table embaumée et pauvre assembla les visiteurs pour la joie du pain et des viandes. La chambre est familiale et humble. Aux pâles murs de stuc, flamboient des estampes coloriées. Des cris d'oiseaux tintent sur les vitres de la fenêtre. Des linges, l'armoire en hêtre, un ou deux escabeaux composent le mobilier le plus champêtre. Il y a dans l'ensemble de ce petit ménage un air de propreté et de tremblante pudeur si paisible et si harmonieux qu'il réjouit comme un bon sourire.

C'est ainsi à peu près que M. de Saint-Pierre décrit le lieu. Il s'attache aux plus petites choses, il les relate avec respect et dévotion, il se les rappelle le cœur plein de larmes.

Ensuite, dit-il, — et il faut bien le croire — s'étant attablés, Rousseau, son ami et lui-même, le grand homme simple et ulcéré d'une mélancolie héroïque ne leur montra aucune de ces puissantes pensées pour qui étaient venus les visiteurs. Leur conversation fut frivole. *Il causèrent des mets présentés. Il est certain que rien dans les livres les plus purs n'atteint cette sublime innocence.*

Les fruits et le blé, leurs goûts réciproques, tel fut le pauvre objet de leurs discours. S'ils buvaient beaucoup et s'ils aimaient bien les friandises, les châtaignes, le lard, les légumes, peut-être bien trouverez-vous ces détails fort peu nécessaires. Pour ma part comme je les préfère à un manuel pompeux, glacé et formaliste, à des traités de logiciens? Au lieu d'elliptiques et sinieuses doctrines, je vois là une grande blancheur d'âme des hommes de la plus suave simplicité. (!!!)

Et puis sommes-nous sûrs de comprendre? Les banalités qui les occupent, peut-être ont-elles un sens divin! Ce qu'ils y distinguaient nous l'ignorons. *Il est possible que s'exprimant, s'interrogeant sur leurs goûts culinaires, ils tentaient de chanter Dieu et les anges.* Nous ne saurons jamais rien et ne pouvons certifier la signification de ces candeurs, il importe de ne pas les nier. Jésus parlait sans cesse des vignes d'or, des figues, de l'écuille laiteuse et des blancs agneaux, mais nous connaissons que, par là il voulait signifier les pêcheurs, la nuit et la bonté éternelle. Nous concevons que rien n'est plus profond. Ce que pensait Jésus parlant de cette façon personne depuis ne l'a atteint. Ainsi restons avec respect devant tant de petites actions, de fades colloques, d'oiseaux dont la banalité ne nous émotionne plus, que même nous jugeons misérables, et qui, toutefois, n'attendent qu'un héroïque génie — afin de prendre l'éclat, la majesté de Dieu.

On ne peut pas savoir... nous ne saurons jamais rien... des pleurs... des larmes... Quelles pleurnichottières en gaga majeur!!! Elle me ferait bêler, cette histoire-là!

NOUS RECEVONS de l'éditeur Edmond Deman la lettre suivante :

CHER MONSIEUR,

Nous allons prochainement donner à l'impression un volume qui, sous le titre : *Histoires souveraines*, renfermera les vingt plus beaux contes de Villiers de l'Isle-Adam. Un tel recueil peut constituer, je pense, un livre qui restera. La détermination de ces contes m'est laissée. Il me paraît intéressant de connaître, avant la mise en composition, l'avis des artistes et des lettrés sur le choix qu'ils estimeraient le meilleur.

Par l'épidémie de referendums qui règne, une information en telle matière, encore qu'inusitée, n'est pas à ce point originale qu'elle ne puisse être favorablement accueillie par vos lecteurs. J'y entrevois tout au moins ce résultat, essentiel pour le lettré, d'obtenir, exécution matérielle réservée, l'œuvre qu'il souhaite.

Si, comme je l'espère, vous voulez bien partager mon sentiment à ce sujet, vous plairait-il, sous la forme qui vous semblera la meilleure, poser la question en votre revue?

Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

E. DEMAN.

Nous prions nos lecteurs de nous envoyer leurs réponses, que nous publierons dans un de nos prochains numéros.

DE HENRI DE RÉGNIER, ces vers dans le numéro du 1^{er} juillet de la *Revue des Deux-Mondes* :

Prologue

Printemps clair, j'ai chanté tes flûtes ! Grasse Automne,
J'ai pétri de mon poing la grappe dans la tonne !
Qu'Avril rie à jamais de son rire divin,
Que Septembre, rougi de pampres et de vin,
Las du thyrses qui tremble et de l'outre qui pèse,
Silencieux s'endorme ou anxieux se taise
Derrière les cyprès ou derrière l'écho,
Que l'aurore ait passé de qui le soir fut beau
Et qu'une autre vendange enfle l'amphore neuve,
Et que les cygnes noirs s'abattent sur le fleuve
D'où s'envolaient jadis, là-bas, les cygnes blancs,
Que la forêt plus vaste ouvre à mes pas plus lents
Des sentiers plus étroits et des grottes plus sombres,
En marcherai-je moins parmi les douces Ombres
Que la Jeunesse en pleurs envoie à mon côté ?
A la flûte divine où jadis j'ai chanté
Je poserai ma lèvres et j'essaierai encore
Le trille ingénieux et la gamme sonore,
Et je veux, sur ma table où les fruits sont amers,
Pour rendre l'aube morne égale aux matins clairs,
Joindre, ouvrage plus gourde de ma main moins agile,
A la lampe d'argent une lampe d'argile.

SOUSCRIPTIONS

pour le monument à élever à la mémoire de Leconte de Lisle

1^{er} LISTE

Albert Giraud, fr. 5.00; Iwan Gilkin, id.; Valère Gille, id.; Eugène Bacha, X..., id.; Edm. Rassenfosse, id.; G. M. Stevens, id.; Fernand Delgouffre, id.; Ramon Font, id.; Ernest Verlant, id.; Joseph Nève, id.; Francis de Croisset, id.; Robert Cantel, id.; X..., id.; Jean De Mot, id.; Maurice Cartuyvels; Nels Lekime, id.; M. du Chastain, id.; Van der Meylen, id.; Jean Delville, id.; Paul Errera, id.

Bibliographie.

ERNEST DAUDET. Drapeaux ennemis. — Les Tragiques d'AGRIPPA D'AUBIGNÉ; livre premier, texte établi par BOURGET, FOULET, etc. — MASSON-FORESTIER. Remords d'avocat. — LÉON HÉLY, Mentis, poème; préface par ANATOLE FRANCE. — LOUIS DELAPORTE. La philosophie de Lafontaine. — RENÉ MAIZERAY. En volupté; roman. — E. COMBES. Profils et types de la littérature russe. — F. FABIÉ. Œuvres; poésies. GEORGES BARRAL. Messages et proclamations de Napoléon.

En vente chez l'Editeur de la Revue

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime*. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique*, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00

DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés*. Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication*. 1891. In-8°, 72 pages 2 50

HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution*. 1889. In-8°, 32 pages 1 00

HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie*. 1893. In-8° 0 60

LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285)*. 1889. In-8°, 138 pages. 2 50

MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge*. 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00

MOULIN (O.), — *Travail et Capital*. 1892. In-8°. 0 50

PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes*. 1889. In-8°, 131 pages. 1 00

PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques*. 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00

SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale*. 1894. In-8°, 76 pages 2 00

WODON (Louis). — *La forme et la garantie dans les contrats francs*, étude d'histoire de droit. 1893. In-8°, 240 pages. 6 00

WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau*, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS

RELATIFS AUX

MYSTÈRES DE MITHRA

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION CRITIQUE

PAR

FRANZ CUMONT

professeur à l'Université de Gand.

FASCICULE I

TEXTES LITTÉRAIRES ET INSCRIPTIONS

In-4°, 184 pages. Prix : 10 francs.

FASCICULE II

MONUMENTS FIGURÉS (Première partie)

In-4°, 108 p., 124 fig. dans le texte et 3 planches en héliogravure
Prix : fr. 12.50.

FASCICULE III

MONUMENTS FIGURÉS (seconde partie)

In-4°, 175 p., 287 fig. dans le texte et 5 planches en héliogravure.
Prix : 25 francs.

Le quatrième fascicule, complétant l'ouvrage, est sous presse.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à **soixante-quinze** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Povre (hiver); Marché aux Fleurs; Œufs, Crabs, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N^{os} 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N^{os} 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N^{os} 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à **soixante-dix** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur.

Planches barrées après le tirage.

*Vieilles gloires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur
Le Marché du Mercredi — Le logis des sires de Gruthuse — L'Enclos du Bèguinage — Vieilles eaux — La cour des Halles.*

N^{os} 1 à 4. Épreuves sur japon. *Vendus.*

N^{os} 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. *Vendus.*

N^{os} 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre : 35 francs. — *Il reste encore 8 exemplaires à vendre.*

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné.....
demeurant à.....rue.....
déclare souscrire un abonnement d'un an à la JEUNE BELGIQUE, à partir du (1)
..... et m'engage à payer sur présentation une quittance de la somme de
dix francs, montant du dit abonnement.

A....., le..... 189 .

(SIGNATURE)

(1) Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juin, 1^{er} octobre.

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.